

# **VILLAGES KASSENA ET GROUPEMENTS MOSSI**

## **DE LA RÉGION DE GUIARO (PÔ)**

### **DESTINS CROISÉS**

Les travaux dont nous présentons les résultats font suite à une étude menée dans la région de Nobéré, à l'extrémité méridionale du pays Mossi, consacrée aux structures agraires du village de Donsin (REMY, 1972). Cette étude a soulevé la question des familles Mossi, originaires de la région de Nobéré, fixées sur l'autre rive de la Volta rouge, en pays Kassena: quand, pourquoi, dans quelles conditions,... ? Cette question est au centre d'une étude réalisée l'année suivante dans la région de Guiaro (à une trentaine de kilomètres de Nobéré à vol d'oiseau). Deux directions de recherche privilégiées se sont imposées, à la fois distinctes et complémentaires. L'implantation de groupes ou individus venus du pays Mossi s'est révélée ancienne et elle présente des aspects variés. Les immigrants actuels sont les "survivants" d'effectifs beaucoup plus nombreux présents dans la région tout au long de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Afin de les caractériser, toute une page de l'histoire contemporaine des migrations mossi devait être reconstituée. Par ailleurs, dans leurs rapports (politiques, sociaux, fonciers) avec les collectivités locales, les immigrants demeurent sous le contrôle de celles-ci. Les conditions et modalités de leur installation auprès de leurs hôtes, de leur insertion dans les territoires villageois renvoient nécessairement à la société Kassena. La façon dont elle s'organise et fonctionne, dont elle gère ses espaces résidentiel et agricole tient une place essentielle.

Une approche d'ensemble des formes contemporaines de la présence de Mossi dans le canton de Guiaro est fondée sur l'exploitation des archives et documents administratifs, les témoignages de villageois (tous les villages du canton ont été visités), les enquêtes succinctes faites auprès de l'ensemble des immigrants actuels. Des investigations plus détaillées sont réalisées dans quatre villages -Bétaré, Kana, Nikouem, Saro: ils illustrent différentes formes et modalités de l'implantation mossi. Elles s'attachent aux conditions de la formation des unités de peuplement mossi, leur évolution dans le temps, leur organisation socio-résidentielle, et leur mode d'insertion dans le village-hôte. Pour apprécier ce dernier, certaines spécificités sociales des collectivités autochtones, parmi les plus influentes sur leurs comportements à l'égard des "étrangers", sont approfondies, spécialement à Bétaré. A Kana, Nikouem, Saro, ces investigations sont complétées par d'autres relatives en particulier à la structure des exploitations agricoles kassena et mossi (étendue des surfaces exploitées, nature des cultures) et au paysage agraire qui leur est associé. Elles prennent appui sur des prises de vue aériennes (à partir d'un avion d'aéro-club).

Ce texte est singulier. Il apporte des informations sur la vie sociale et économique de villageois Kassena de Haute-Volta et sur celle de groupements Mossi fixés à leurs côtés. Mais ces informations sont devenues anciennes. Les enquêtes sont menées en 1967-68 (quelques unes en 1972), dans le cadre des activités du centre ORSTOM (devenu IRD) de Ouagadougou. Une première mouture du texte est préparée au début des années 1970. Pour des raisons conjoncturelles, les résultats de ces enquêtes ne sont pas publiés; seuls quelques éléments succincts, concernant avant tout l'immigration mossi, sont diffusés (REMY, 1975). Aussi ce texte, quelque peu remanié (les noms des circonscriptions administratives ne sont pas

"actualisés"), a-t-il déjà un caractère "historique". Un tiers de siècle plus tard, la situation des collectivités villageoises kassena, les conditions et formes de l'implantation d'immigrés mossi ont sans doute changé. Pourquoi le diffuser maintenant ? A la fois pour les premières et pour les seconds, l'étude du présent (à la fin des années 1960...) renvoie constamment à un passé plus ou moins lointain, dont nous retraçons quelques grandes lignes. Compte tenu de l'inévitable disparition des témoins directs, les éléments recueillis auprès de nos informateurs sur la période précoloniale et la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle peuvent être autant de jalons pour une étude proprement historique. Mais aussi les données rassemblées sur la société Kassena, sa démographie et son économie, sur les groupements d'immigrés, leur organisation sociale et leur agriculture, et sur divers aspects de l'articulation de l'une et des autres, peuvent être utiles à toute étude qui, pour comprendre la situation présente (début des années 2000) dans la région de Guiaro, souhaiterait apprécier son évolution récente.

Gérard REMY  
2 allée de la Bergerie, 13320 Bouc Bel Air  
gmremy@free.fr  
Octobre 2005

# VILLAGES KASSENA ET GROUPEMENTS MOSSI DE LA RÉGION DE GUIARO (PÔ) DESTINS CROISES

## UNE ANCIENNE TERRE D'ACCUEIL

### **Géographie des sols et peuplement**

Des potentiels agricoles contrastés

Des sols inégalement attractifs

### **Une marche frontalière**

Une terre d'exil

Une aire de déploiement temporaire

## DES POPULATIONS MALMENÉES

### **Des pages dramatiques du passé**

#### **Une aire refuge**

La migration des puissants et des mal lotis

Le reflux

## UN DEVENIR DÉMOGRAPHIQUE INCERTAIN

### **Un difficile renouveau démographique des villages Kassena**

Une évolution récente différenciée

Les effets du sous-peuplement

### **Un peuplement mossi résiduel**

Un déclin des effectifs

Un détournement de flux

Une aire d'accueil relique

## L'ETRANGER MARGINAL

### **Des reliques du passé**

Saro et ses déshérités

La lente agonie de Kana

### **Bétaré. Des migrants sous tutelle**

Un pacte entre une collectivité lignagère et un lieu

Des unités lignagères emboîtées

La ferme kassena: le coeur d'une société

Un émiettement social des immigrés

Le mariage impossible: une inéluctable marginalité

### **Nikouem. L'espace agricole inaccessible**

Un village de réfugiés

Une dépendance foncière

## LA VIE AGRICOLE. UNE EMPRISE CONTRASTÉE DU PASSÉ

Des structures agricoles villageoises transformées

D'un troupeau à l'autre: une place différente

L'agriculture mossi d'antan

## OUVRIR UNE NOUVELLE PAGE ?

- Annexe**
1. Une appellation controversée
  2. Canton de Guiaro. Origine des unités lignagères kassena
  3. Structure socio-familiale des quartiers Mossi de Nikouem
  4. Bétaré, Kana, Nikouem. Aspects démographiques
  5. Kana, Nikouem, Saro. Structures agricoles .

Une population dont l'effectif n'a cessé de décliner jusqu'à une date récente, de vastes aires abandonnées et d'autres en voie de l'être, de minuscules villages noyés dans les ruines de fermes ...: tels sont les témoins actuels de l'histoire contemporaine du canton de Guiaro, et le caractère largement dominant de sa géographie. Le drainage de captifs vers les pays côtiers ou le pays Mossi, les ravages meurtriers des Djerma à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et, plus récemment, les épidémies et l'exode vers le Ghana de centaines de familles fuyant l'administration française et son cortège d'impôts, de recrutements militaires et de "travaux forcés": se relayant, accumulant leurs effets directs et indirects, tous ces événements ont concouru à une véritable hémorragie des hommes. Yaro, Bourou, Bédaré, Kadrou, Nakoala, Sakaro, Kouliga, Ouiré, Sia, Koana, Kana, ... : c'est la longue litanie des villages récemment disparus ou qui menacent de le faire. A l'exception des environs immédiats de Guiaro, le canton ne semble toujours pas à même de se reconstruire au plan démographique.

En 1970, l'administration recense dans le canton environ 3500 personnes, réparties en 25 villages. La superficie du canton étant proche de 1800 km<sup>2</sup>, la densité de la population est de l'ordre de 2 habitants au km<sup>2</sup>. Très faible, cette moyenne recouvre une certaine diversité. Le canton est limité au Nord et au Sud par les lits parallèles de la Volta rouge et de la Sissili, distants de 55 km environ (cf. figure N°1). Aux abords des deux rivières s'allongent de larges couloirs de terres totalement inhabitées; ils débordent vers l'amont et vers l'aval les limites du canton; ils fixent de vastes forêts classées. De part et d'autre de la ligne de crête qui sépare les bassins des deux rivières, près des têtes des affluents, s'égrènent de très petits villages, regroupant le plus souvent moins de 50 habitants (mis à part Coumbili, sur la route de Pô à Léo); au Sud-ouest, un chapelet de tels villages s'avance vers la Sissili, le long de l'ancienne route, précoloniale, qui menait de Nobéré au Nord du Ghana. La densité de la population n'excède pas un habitant au km<sup>2</sup>. Guiaro et ses environs proches font exception. Dans un territoire de 200 km<sup>2</sup> se dispersent neuf villages, rassemblant près de 2400 personnes: soit une densité de 12 habitants au km<sup>2</sup>. Tous les immigrés Mossi actuels résident dans cette petite aire, où ils représentent près de 20% de la population. Vers l'Est, à partir de Tiakhane, sans transition, les hommes deviennent nombreux. En définitive, sauf autour de Guiaro, le canton est presque un désert humain. Tandis que les bandes de terres inoccupées le long des vallées continuent de s'élargir, et que la population des zones très faiblement peuplées ne cesse de décliner ou au mieux stagne, les villages proches de Guiaro connaissent depuis deux ou trois décennies un certain renouveau démographique -qui ne doit rien à l'apport migratoire mossi.

Dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, de nombreux immigrés s'installent dans le canton. Ils se concentrent dans les aires riveraines de la Volta Rouge. Une partie d'entre eux retournent plus ou moins vite au pays Mossi; beaucoup le font à partir de 1945-50. Quelques centaines sont restées. Et parmi eux principalement des "laissés pour compte" de l'histoire contemporaine au Sud du pays Mossi: les uns refoulés de leurs villages par le recul du peuplement face à la Volta rouge; les autres repoussés hors de la société mossi en raison de la modeste place qu'elle leur réserve (anciens captifs, serviteurs). Ils se sont regroupés autour de Guiaro. Ils y sont demeurés seuls car les formes nouvelles de l'émigration à partir du pays Mossi se sont toutes détournées vers d'autres lieux. L'étude du peuplement Mossi actuel renvoie toujours au passé. Une histoire contemporaine dont les empreintes sont également très fortes sur les collectivités villageoises Kassena. Dépeuplement et étiolement social, isolement géographique et marginalité économique sont au centre d'un évident "mal-être" d'un grand nombre d'entre elles. Une totale identification de ces collectivités avec un lieu semble toutefois les rendre indéracinables. Elles y puisent une extraordinaire résistance aux méfaits de l'histoire; certaines n'en finissent pas de mourir. Inversement, elles exercent sur tout nouveau-venu un contrôle politique et foncier très ferme, que seule une insertion sociale et culturelle, accompagnée d'une sorte d'emprisonnement géographique, atténuera avec le temps. Un prix que les immigrés Mossi ne peuvent, ni ne veulent payer.

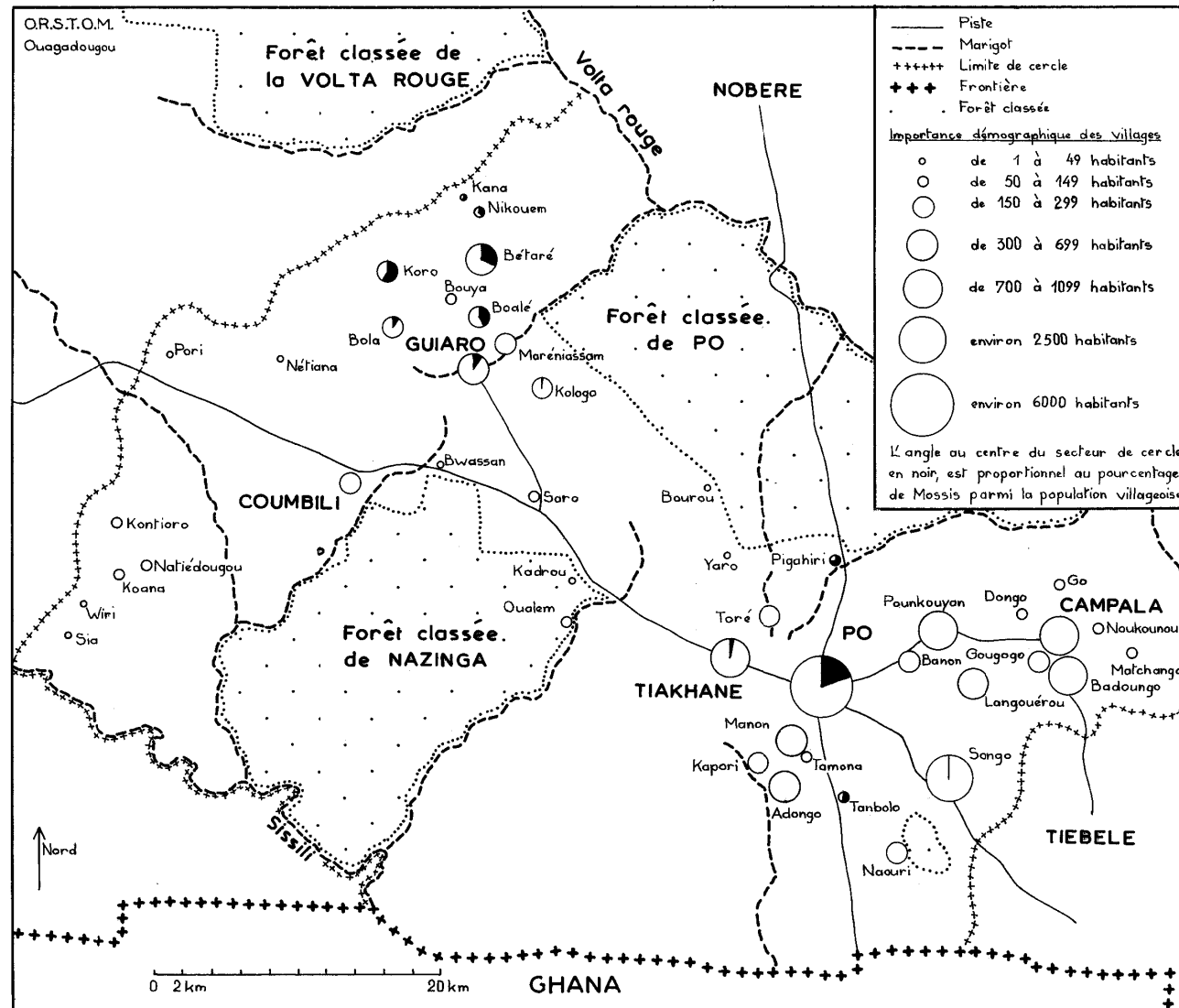


Figure N°1. REPARTITION DE LA POPULATION ET IMPLANTATION MOSSI dans le Cercle de PO en 1966 (données administratives)

## UNE ANCIENNE TERRE D'ACCUEIL

Le passé précolonial montre clairement que si la Volta rouge est une frontière entre deux groupes ethniques, Mossi et Kassena, nettement affirmés, elle ne s'est pas opposée aux relations entre les populations installées sur ses deux rives. Toutefois, ces relations paraissent avoir été déséquilibrées. La frange septentrionale du pays Kassena, et notamment la région de Guiaro, était à l'époque une marche frontalière du pays Mossi, à la fois terre d'exil, aire de survie et espace économique complémentaire.

La société Kassena est profondément paysanne. Elle a une "science" empirique remarquable des sols, elle sait reconnaître les plus propices à ses cultures et ses techniques agricoles. Les inégalités du potentiel pédologique ont fortement pesé sur l'implantation des divers groupes venus jadis peupler la région de Guiaro. Dans le passé précolonial et jusqu'au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, elles ont aussi contribué à définir les sites d'installation durable ou temporaire des immigrants venus du pays Mossi.

### Géographie des sols et peuplement

La géographie des sols apparaît au centre de la répartition ancienne du peuplement. L'histoire contemporaine a toutefois brouillé son influence.

#### **Des potentiels agricoles contrastés**

En dépit de l'homogénéité du socle -un ensemble de granites et migmatites-, la région de Guiaro offre un cadre géomorphologique contrasté (1). Il répond à l'action différenciée des processus d'érosion sur des surfaces d'aplanissement plus ou moins anciennes, soulignées par des niveaux cuirassés.

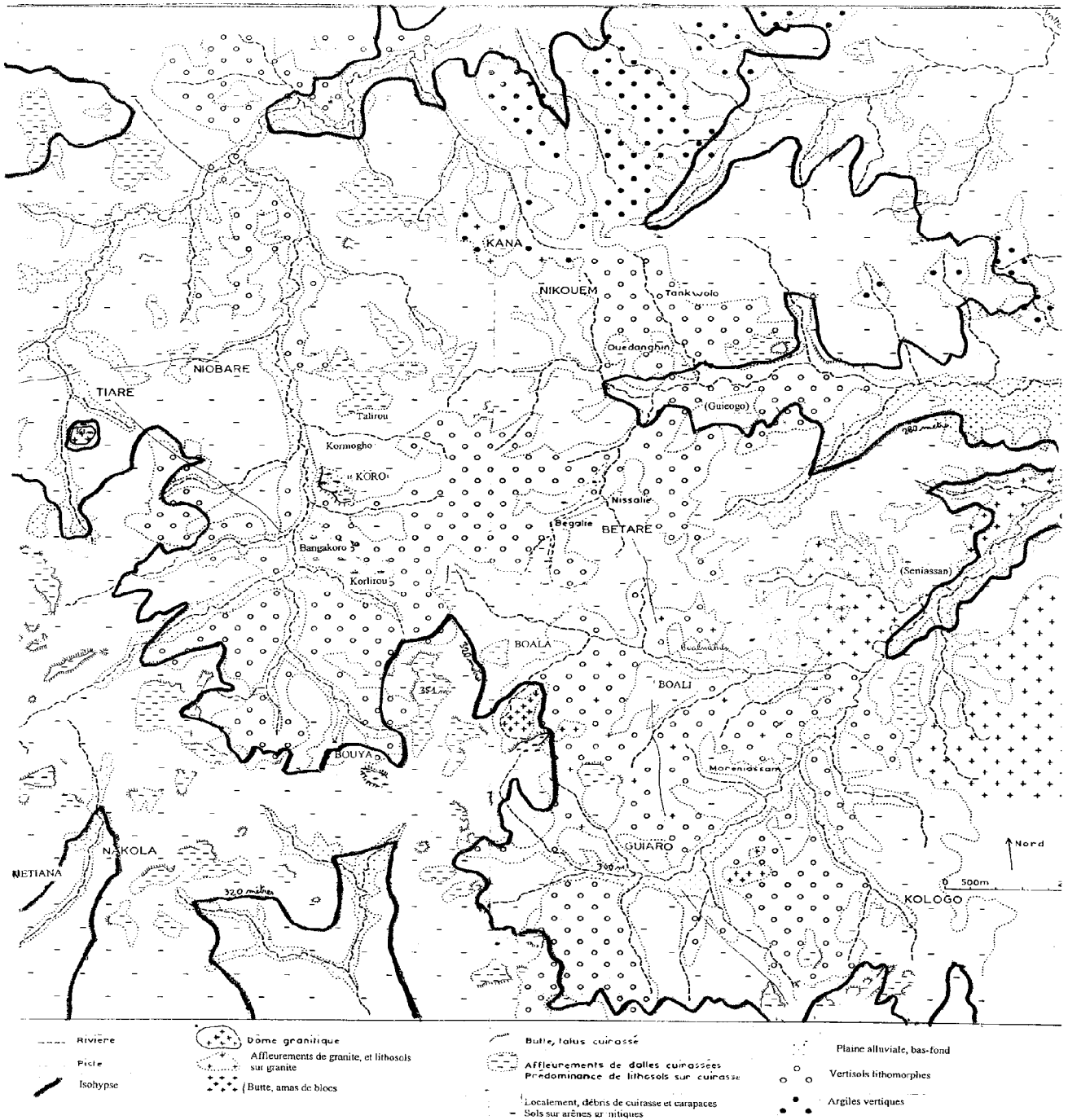
Au Sud-ouest, une série de tables cuirassées imposantes jalonnent la ligne de partage des eaux entre les vallées de la Volta rouge et de la Sissili; elles ont une altitude à peu près constante. Elles surmontent de 10 à 20 mètres, parfois plus, des glacis d'érosion aux longues pentes faibles, sous-tendus par une cuirasse peu épaisse constituée de débris recimentés des tables supérieures. Ces glacis sont eux-mêmes entaillés par l'érosion actuelle. Ils laissent apparaître par plages les altérations des formations granitiques sous-jacentes, et parfois des affleurements de la roche mère. Ils s'avancent, fortement démantelés, en direction de la Volta rouge.

Face à cet ensemble de tables et glacis se développe au Nord-est une série de cuvettes et dépressions argileuses (cf. figure N°2). Elles sont isolées les unes des autres par des croupes dessinées dans les arènes granitiques, parfois surmontées de débris de cuirasse. Des tables cuirassées sommitales aux thalwegs qui s'échappent des zones argileuses, la dénivelée est de 70-80 mètres: elle témoigne que le manteau d'arènes granitiques est épais, et que l'érosion est agressive dès lors que les niveaux cuirassés n'offrent plus leur protection. Cette agressivité est un effet du climat, déjà relativement humide. La pluviométrie moyenne annuelle est proche de 1000 mm; les pluies dépassent 100 mm pendant 5 mois (200 mm en août et septembre). En saison pluvieuse, la température et l'humidité sont propices à l'altération chimique des roches; l'érosion hydrique du sol (en nappe, en rigoles) est exaltée.

*1) L'esquisse géomorphologique et pédologique de la région de Guiaro est établie à l'aide de photographies aériennes (couverture IGN à 1/50000°), complétée par des observations de terrain, et fortement enrichie par les résultats des travaux menés par le pédologue B. Kaloga dans le bassin de la Volta rouge (Kaloga, 1968).*

Figure N°2. **ESQUISSE PEDOLOGIQUE**  
**Région de GUIARO**

d'après B. Kalogo (1963)



A ces deux grandes aires géomorphologiques s'associent des sols différents. Outre des affleurements de cuirasse, incultes, la première se caractérise essentiellement par des sols squelettiques d'apport sur des niveaux cuirassés et, en contrebas, des sols développés sur des arènes granitiques argilo-sableuses. Lorsqu'ils sont suffisamment épais, les premiers peuvent se prêter à une agriculture médiocre et aléatoire; ils sont fréquemment délaissés. Souvent parsemés de concrétions, et indurés en surface, les seconds sont très sensibles à l'irrégularité des pluies en début d'hivernage; ils se dessèchent vite. Inversement, ils sont gorgés d'eau au coeur de la saison pluvieuse; le ruissellement est redoutable. Leur intérêt agricole dépend de l'épaisseur et de la texture des apports sablo-argileux à sableux qui peuvent les tapisser. Liée au stock de matières organiques, leur fertilité chimique est relativement satisfaisante dès qu'ils sont demeurés longtemps sous végétation naturelle. Elle diminue rapidement avec la mise en culture, imposant une longue période de repos. Les carences minérales sont prononcées.

Dans la seconde aire alternent des croupes molles et, à leur pied, des surfaces planes ou ondulées, griffées par de multiples thalwegs. Les premières portent des sols sur arènes granitiques. L'épaisseur des apports, la texture en surface et l'alimentation en eau dans les horizons supérieurs varient beaucoup selon le site topographique; de même la fertilité chimique est inégale. Dans l'ensemble, sauf sur les sommets des croupes et dans les zones mal drainées, ce sont des terres agricoles convenables. Dans les cuvettes et dépressions, les sols sont argileux. Issues d'une altération actuelle des granites, les argiles sont lourdes, gonflantes: au coeur de l'hivernage, elles sont difficiles à travailler; fréquemment engorgées, elles asphyxient les plantes; imperméables, elles sont fortement ravlinées. Ces mauvaises caractéristiques physiques sont compensées par une richesse minérale élevée et une grande fertilité chimique. Les premières peuvent être accentuées, et les secondes compromises par des recouvrements, souvent sableux à argilo-sableux, parfois gravillonnaires; la structure se dégrade dans les horizons sollicités par les plantes, les phases de dessiccation et d'engorgement alternent, la fertilité est réduite. D'autres sols argileux, moins étendus, sont associés aux petites plaines d'inondation qui bordent les principaux affluents de la Volta rouge. Leur engorgement en hivernage est beaucoup plus sévère. La maîtrise de l'eau est un préalable à toute exploitation agricole. Partout, les affleurements de roches sont fréquents.

### **Des sols inégalement attractifs**

La population Kassena apprécie les sols principalement selon la texture des horizons superficiels -elle est associée à leur aptitude au travail-, et selon les conditions d'alimentation des plantes en eau. Elle utilise différents termes pour désigner les sols formés, soit sur des produits de démantèlement des cuirasses, notamment les sols *diou* (très gravillonnaires, sur lesquels l'herbe sèche vite) et *kaoro* (un peu gravillonnaire en surface, puis plus sableux et sablo-argileux) généralement situés dans des zones élevées, soit sur des arènes granitiques (sol *boula*, argilo-sableux, d'aspect blanchâtre, assez humide) et leurs recouvrements (sol *kassolo*, très sableux, facile à travailler, ou sol *tenana*, plus argileux). Par contre, elle utilise un seul terme -*bolo*- pour désigner tous les sols argileux ("d'aspect plus noir, le sol se fend en saison sèche, et l'eau y séjourne en hivernage"), indice de l'intérêt limité que leur portent -ou plutôt leur portaient- les exploitants Kassena.

Ces derniers ont été particulièrement attirés par les sols développés sur le manteau d'altérations anciennes des granites. En premier lieu, pour y fixer leur habitat: les imposantes constructions en banco que sont les fermes kassena ne peuvent reposer sur des sols mal drainés, boueux, fluents; les aires de sols argileux n'offrent par ailleurs aucune ressource en eau en pleine saison sèche. Et aussi pour y étendre leurs champs. Les sols *kaoro* et surtout *tenana* étaient, avant les évolutions contemporaines du système agricole, les sites privilégiés du *kara*, le champ vivrier collectif, et du *katiara*, champ personnel des hommes mariés. Situées sur les glacis et croupes, ces deux types de parcelles étaient consacrés presque exclusivement au petit



mil et à l'arachide. Au *bolo*, autre champ personnel, proche généralement des bas-fonds et de leurs sols argileux -dont il porte le nom- étaient réservés les sorghos. Dépressions et cuvettes, rubans alluviaux étaient par contre largement délaissés.

Compte non tenu des rares individus se considérant autochtones, les groupes les plus anciens fixés dans le canton de Guiaro, venus du Nord du Ghana ou de la région de Tiébélé, se sont installés surtout au pied des tables cuirassées qui jalonnent la ligne de partage des eaux entre les bassins de la Volta rouge et de la Sissili. Par contre, les groupes venus plus tardivement, notamment du pays Mossi, ont au Nord-est occupé de façon privilégiée les petites croupes qui séparent les aires argileuses: les villages de Kana, Bétaré en sont des exemples. Une des plus tard venues, la famille du chef de canton s'est installée sur une croupe au coeur d'une petite cuvette argileuse, et le village de Guiaro ne s'est développé qu'au prix d'un éclatement en quartiers distants de plusieurs kilomètres.

Peuplée la dernière, et sans doute longtemps la moins peuplée, l'aire où dominent les cuvettes et dépressions hydromorphes apparaît de façon paradoxale, depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle, comme le principal pôle de peuplement du canton de Guiaro. Un encadrement politique plus efficace (autour du chef de Guiaro), la protection de *nakomsé* (membres du lignage royal mossi) lui ont permis d'être relativement épargnée par les événements de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, et d'être ainsi mieux à même d'assurer sa reconstruction démographique. En se concentrant depuis 1945-50 dans les environs de Guiaro, les immigrants Mossi ont accentué cette inversion du peuplement.

### **Une marche frontalière**

Depuis longtemps, des groupes et individus venus du Nord ont franchi la Volta rouge et, soit se sont implantés durablement, soit ont séjourné temporairement dans la région de Guiaro. Selon les cas, le pays Kassena était pour ces immigrants anciens, soit une terre d'exil, soit un espace économique complémentaire ou de survie.

#### **Une terre d'exil**

Parmi les populations les plus anciennes au Sud du pays Mossi, présentes bien avant la pénétration des *nakomsé*, figuraient des Gurunsi (REMY,1972, SKINNER,1972). Mais rares sont les groupes actuels se reconnaissant une telle origine (cf. *annexe N°1*). Les traditions historiques liées à la dynastie royale mossi rapportent que, notamment au 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècle, des groupes dits Gurunsi ont été chassés ou bien se sont exilés à la suite de conflits (PAGEARD,1969, IZARD,1970). Ils ont traversé la Volta rouge et ils se sont agglomérés à des villages Kassena ou, souvent, ont fondé de nouveaux villages (1). Parmi les groupes toujours présents dans le canton de Guiaro, la plupart sont originaires de la région de Manga; un seul d'entre eux déclare être venu d'un lieu plus lointain (Loumbila, près de Ouagadougou). Les descendants de ces immigrants très anciens sont devenus des éléments constitutifs de la société Kassena; ils représentent une part importante de la population actuelle du canton (cf. *annexe N°2*). Refoulés ou exilés, ces groupes ne se seraient pas déplacés de leur plein gré. Ils se sont installés de façon privilégiée à peu de distance de la Volta rouge, en particulier dans la zone des cuvettes et dépressions argileuses, largement délaissée par les autochtones d'alors. Ils y ont trouvé de vastes espaces disponibles, giboyeux (facteur souvent mis en avant), et ils ont pu défricher des champs sur les plages de sols propices à leurs cultures dominantes (sorgho

1) Le phénomène est observé sur toute la rive droite de la Volta rouge. Il est signalé autour de Pô par l'ethnologue ZWERNEMANN (1969) et dans la région de Tiébélé par le sociologue B. SAINT-JALMES; nous l'avons relevé dans le canton de Sapouy

rouge et blanc). Ils se sont enracinés sur des terres qui ne leur étaient pas contestées.

Ils continuent parfois d'entretenir des relations avec leur village d'origine: le chef de Kana est toujours investi coutumièrement par celui de Voko, d'où son ancêtre est venu; les Kassena de Bétaré se disent les "frères" des villageois de Passentenga, d'où ils sont presque tous originaires. Au demeurant, la volonté de maintenir ces relations explique peut-être la faible distance parcourue par les émigrés. Les liens conservés entre groupes ou villages de part et d'autre de la Volta rouge ont sans doute facilité les implantations mossi plus récentes.

### **Une aire de déploiement temporaire**

Selon les témoignages écrits et les informations que l'on peut recueillir de nos jours, la situation économique dans la région de Guiaro à la fin de la période précoloniale présente trois éléments caractéristiques. Fondée sur le maïs, le petit mil et le sorgho blanc, l'agriculture est relativement prospère, laissant place souvent à des excédents, tandis que l'arachide et le tabac occupent des surfaces notables. Le bétail domestique (bovins, ovins et caprins) est abondant, et la chasse est une activité usuelle. Le commerce est pratiquement absent, et l'artisanat est faiblement développé, limité à la poterie, la vannerie, le travail du bois, avec toutefois une exception notable: la production du fer. La nature des relations économiques établies entre les populations des deux rives de la Volta rouge découle, presque naturellement, de cette situation.

La région de Guiaro est parcourue en saison sèche par de nombreux commerçants et artisans venus du pays Mossi, proposant leurs services et leur savoir-faire technique, en échange de produits vivriers ou d'un complément de revenus (1). Les excédents vivriers, le tabac, le fer permettent aux familles Kassena de se procurer auprès des commerçants du sel, des cotonnades, des objets en cuivre. Les villageois accueillent des artisans et leur commandent des biens qu'ils ne savent pas fabriquer: objets en cuir (carquois, sacoches), en bois (mortiers, pilons), en pierre (meules), bandes de coton. Ces biens sont achetés avec des cauris, ou directement échangés contre des produits locaux. Ces liens économiques reflètent l'opposition qui existe déjà à l'époque de part et d'autre de la Volta rouge: sur la rive gauche, des espaces relativement peuplés et des populations recherchant activement des ressources complémentaires à celles issues de leur agriculture; sur la rive droite, des villages entourés de vastes étendues de terres, propices à l'épanouissement d'une société profondément paysanne. Cette opposition se manifeste encore davantage de façon périodique. A la suite de disettes ou famines, de nombreux Mossi sont amenés à quitter provisoirement leurs villages, et à se répandre en saison sèche dans la région de Guiaro. Ils y trouvent ce qui manque chez eux: de grandes étendues de "brousse" où ils peuvent chasser et surtout se procurer des substituts alimentaires -fruits, feuilles et racines divers.

Ces déploiements de Mossi sont par nature limités dans le temps. Commerçants et artisans, exploitants agricoles en difficulté retournent dans leurs villages dès les premières pluies afin de préparer la nouvelle campagne agricole. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, l'administrateur L.TAUXIER (1912) signale la présence de Mossi apparemment établis durablement dans les

*1) La piste qui menait de Nobéré au Ghana, passant près de Bétaré, Coumbili et Sia, était sillonnée par des caravanes qui se rendaient dans les régions productrices de kola. Sur cette piste, à l'Ouest de Coumbili, s'était développé le village de Kabayoro, peuplé de Mossi et Yarsé, qui servait d'étape aux commerçants. Il était sans doute le seul établissement mossi précolonial dans la région de Guiaro. A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le village devient un lieu de rassemblement et de redistribution (vers le Sud ou vers le pays Mossi) des captifs faits par les Djermas -ces derniers n'auraient jamais attaqué le village. Il a connu ensuite un important déclin, sans doute consécutif à la construction de la route Nobéré-Pô-Navrongo: elle met fin aux mouvements commerciaux vers le Ghana à travers le canton de Guiaro (mouvements "clandestins" mis à part). Les dernières familles auraient quitté le village vers 1946.*

villages. Sans doute s'agit-il d'étrangers-serviteurs (*palo* en kassena, *noakwenga* en moré), forme précoloniale particulière de la présence de Mossi sur toutes les franges de leur aire ethnique (mais elle est observée également à l'intérieur de cette aire). Des individus isolés, contraints de quitter leur village à la suite d'une faute grave ou d'une excessive misère, sollicitent l'hospitalité d'un villageois Kassena, généralement le chef d'un groupe lignager. Hébergés et nourris, ils travaillent régulièrement dans les champs de leur hôte, et ils rendent à ce dernier tous les services demandés. Ils peuvent exercer des activités personnelles, exploiter de petites parcelles de coton, se spécialiser dans l'artisanat textile: le produit de ces activités leur permet de faire face à leurs besoins non vivriers. Ne pouvant généralement retourner dans leur village d'origine, les étrangers-serviteurs pérégrinent d'un lieu à un autre ou se fixent durablement chez un hôte accueillant. Après de nombreuses années, s'ils ont su se faire apprécier, ce dernier peut leur céder une épouse (souvent une veuve plus ou moins âgée).

Les déploiements saisonniers ou périodiques des Mossi, les installations d'étrangers-serviteurs se sont poursuivis pendant la période coloniale. Mais dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, ils sont largement recouverts par la puissante onde migratoire qui naît, pour l'essentiel, des effets de l'action politique et économique de l'administration française. Elle se distingue des mouvements précédents par ses fondements, son ampleur, les modalités de l'installation des immigrés, la durée des séjours. Mais elle en dissimule aussi le recul. Les Mossi qui jadis venaient en saison sèche à la recherche de revenus complémentaires ou de produits de cueillette sont parmi les acteurs privilégiés des migrations saisonnières vers les plantations et entreprises ghanéennes qui se sont multipliées à partir de 1915-1920. Ceux qui auparavant n'avaient d'autre choix que de s'intégrer comme étranger-serviteur dans la ferme d'un hôte Kasséna voient s'ouvrir de nouveaux lieux d'accueil, en particulier les villes (au Ghana, et aussi en Haute-Volta): ils leur offrent à la fois l'isolement recherché, et la possibilité de se faire une place dans un milieu social et économique nouveau. Les temps anciens sont révolus.

## DES POPULATIONS MALMENÉES

Pour la population Kassena, "le crépuscule des temps anciens" (expression proposée par N.BONI à propos de la population Bwa, à l'Ouest de la Haute-Volta) n'en finit pas. Des pages dramatiques de son passé contemporain ont décimé ses effectifs, bouleversé son paysage social, ruiné son économie. Certains de leurs effets demeurent, d'autres ne se sont que partiellement estompés, diversement selon les parties du canton. Seules de patientes recherches pourraient dresser un tableau du peuplement ancien de la région de Guiaro, et apprécier les impacts immédiats et rémanents de la situation exceptionnelle qui s'est imposée à la population Kasséna à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. A l'exception de ce qui concerne le fondateur des villages, celle-ci ne paraît pas attacher une grande importance à son passé lointain. Du moins tout ce qui précède se confond dans une même image: "avant les Djermas"

Dans le sillage du passé ancien, mais sous des formes nouvelles, des milliers de Mossi sont venus s'installer dans la région de Guiaro pendant toute la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Ils ont comblé les "vides" du peuplement à l'échelle régionale, ou ils se sont insérés entre les mailles des villages ou hameaux. Mais ils n'ont guère contribué à re-animer la région. Contraints de quitter le pays Mossi, la plupart y sont retournés dès lors que les raisons de leur départ s'effaçaient. Ils n'ont investi dans les lieux d'accueil aucun projet particulier: ces lieux étaient des refuges temporaires.

### Des pages dramatiques du passé

Battu par les troupes françaises en 1897, Babatu -chef des Djermas- se réfugie au Ghana (1). Une page dramatique de l'histoire de la région de Guiaro (et d'une grande partie du pays Gurunsi) s'achève. Pendant une vingtaine d'années, la population locale n'a cessé d'être affrontée à des guerres, désordres, pillages. En raison surtout des exactions des Djermas lors de raids: pillages et tributs, fermes détruites, incendiées, villageois tués ou devenus captifs, .... Les petites fermes, les hameaux isolés étaient les plus exposés; s'ils étaient prévenus à temps, leurs habitants allaient se réfugier dans les grosses fermes; celles-ci se défendaient mieux, mais elles finissaient souvent par céder à la suite du blocus imposé par les assaillants (2). Les conflits inter-villageois (ou entre groupements) ont par ailleurs été exacerbés par la proximité

*1) Originaires du Sud-ouest du Niger, les Djermas ont sévi de Pô à Léo (et aussi au Nord du territoire ghanéen), à partir des années 1860, sous la forme de bandes armées (intégrant des Gurunsi, volontaires ou captifs) faites de plusieurs dizaines, parfois quelques centaines de personnes, cavaliers et fantassins. Elles étaient commandées par Gazari puis Babatu -"ravageur effroyable" (CHANOINE, 1897)- et dirigées sur le terrain par les "lieutenants" (parfois Gurunsi) dont ils s'étaient entourés. Ces bandes effectuaient des raids surtout en saison sèche, rançonnant les villageois, dévastant les villages rétifs, emmenant avec eux des captifs et du bétail. Les offensives très rapides, les fusils dont étaient armés les fantassins, l'extrême mobilité des cavaliers Djermas, et surtout la terreur que les uns et les autres inspiraient, les rendaient invincibles (ROUCH). Le (pays) Gourounsi est "terrifié" (CHANOINE, 1897). A la fin des années 1880, "presque tous ceux qu'on appelle gurunsi étaient soumis aux zabarima" (HOLDEN, 1965). Le groupement de Sapouy (à l'Ouest de Guiaro) fut attaqué en 1882 (ou 1883), et écrasé à la suite d'une bataille de 3 jours; les Djermas séjournèrent deux ans, dévastant les groupements environnants; mais ils firent ensuite encore plusieurs raids dans la région (TAUXIER, 1912). Une tentative de révolte des Gurunsi en 1894 autour de Amaria (ancien lieutenant de Babatu) fût brisée. Ce dernier fit appel aux Français qui venaient d'entrer à Ouagadougou; un traité d'alliance ouvrit la voie à la mission VOULET-CHANOINE, qui parvint à refouler les Djermas vers la Gold Coast.*

*2) Lorsque les villageois étaient terrés dans l'étage inférieur des fermes (cf. p 33), les Djermas utilisaient notamment deux "techniques". En saison sèche, lorsqu'ils étaient parvenus à grimper sur les terrasses, ils frappaient le sol et faisaient tomber la terre qui cimente l'armature de branches d'arbres, puis ils brûlaient celles-ci. En hivernage, ils relevaient les avancées (en bois) des gouttières qui, ouvertes sur le mur extérieur de la ferme, permettent d'évacuer l'eau de pluie accumulée sur les terrasses; l'eau ainsi retenue s'infiltrait, puis la terrasse s'effondrait.*

des troupes Djermas, parfois appelées à l'aide par l'une des parties pour vaincre l'autre - "les Gurunsi se servent des Zerma pour liquider leurs querelles" (ROUCH). Enfin, comme jadis, les *nakomsé* mossi venaient à l'improviste ("les villageois n'avaient pas le temps de se regrouper dans les fermes") afin de s'emparer des produits vivriers, du bétail, des captifs dont ils avaient besoin. La population Kasséna n'était pas à même de surmonter les épreuves exceptionnelles qui se sont imposées à elle. Son organisation socio-politique en est pour une part responsable. Définie essentiellement au niveau du village, elle conduit à un morcellement des décisions, laisse persister les dissensions entre villages. Davantage affirmés en période d'insécurité, des regroupements pluri-villageois (surtout entre villages inscrits dans de mêmes champs matrimoniaux) permettaient toutefois de mieux se protéger face à des assaillants ou s'imposer lors de conflits (1). Guiaro et les villages proches, réunis dans un même groupement à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, ont moins souffert grâce à la protection accordée par les *nakomsé* de Nobéré au chef de Guiaro (parce qu'il était, dit-on, devenu musulman), réfugié à Nobéré à la suite d'une sévère défaite; une troupe de cavaliers Mossi s'est fixée un temps à Guiaro.

Les témoignages des premiers explorateurs et administrateurs concordent (2): le pays est exsangue - "partout des ruines", "région inhabitée", "traces de villages", villages désertés", "plusieurs villages n'ont plus qu'une seule case",....; dans son périple en pays Gurunsi, le Lieutenant CHANOINE (1897) emprunte "une route affreuse: pendant 110 km pas un être vivant, des ruines partout et des ossements". Ils correspondent aux souvenirs gravés dans la mémoire des villageois. Les nombreuses ruines de fermes observées de nos jours et dont beaucoup renvoient "au temps des Djermas" suggèrent que la région était auparavant bien davantage peuplée que de nos jours (3). Mais toute évaluation est hasardeuse: peut-être 2 ou 3 fois plus d'habitants autour de Guiaro, 5 fois ou 10 fois plus ailleurs ? Toutefois, la densité de la population était sans doute partout modeste.

Une nouvelle page de l'histoire s'ouvre. Dès le début du siècle, l'administration française s'oppose à l'esclavage. D'anciens captifs reviennent: ce sont surtout des hommes; les femmes ont été mariées et restent avec leurs enfants (dans la région de Nobéré, les mères de nombreux chefs de famille -surtout dans les lignages *nakomsé*- sont d'origine gurunsi). Mais, pendant un demi-siècle, divers facteurs vont contrarier tout renouveau démographique, et parfois contribuer à l'extinction progressive des villages.

En premier lieu, les contraintes administratives: l'impôt qui ampute les ressources familiales, et surtout les prestations de travail (pour l'entretien des routes, le portage) et des

*1) Le chef de Coumbili (mars 1968) énumère près de 35 villages ou hameaux de son groupement disparus presque tous du temps des Djermas. Il y eut d'abord une guerre entre "les gens" de Coumbili et de Guiaro parce que ces derniers avaient enlevé une femme, et refusaient de la rendre. Par la suite, les premiers ont appelé les Djermas pour les aider à "commander" Guiaro. Ils ont détruit le village; les survivants ont demandé la protection du chef de Nobéré; celui-ci a envoyé des cavaliers. Puis les gens de Coumbili se sont fâchés avec les Djermas. Ces derniers avaient établi un campement à une dizaine de kilomètres au Sud de Coumbili. Ils sont venus à plusieurs reprises. Ils s'installaient près du village (tous les villageois des environs s'étaient groupés à Coumbili), et exigeaient qu'on leur livre des captifs (jusqu'à 200...). En cas de refus, ils attaquaient. Ils avaient des chevaux, des fusils et des sabres; des Gurunsi (de la région de Léo) les accompagnaient. Pour se défendre, les villageois n'avaient que des arcs et des flèches. Ceux qui n'étaient pas tués, étaient emmenés et vendus à des Mossi contre des chevaux et du sel; d'autres se cachaient dans la "brousse". Le chef de Coumbili (dont les ancêtres seraient venus de Loumbila, au pays Mossi) a fait appel au mogho-naba. Ce dernier a demandé aux Djermas de ne plus attaquer le village; ils sont partis et ne sont plus revenus.*

*2) Le Capitaine Binger est passé à Bétaré: on montre encore l'arbre au pied duquel il s'est reposé.... il aurait beaucoup écrit sur du papier.*

*3) Au niveau de Bétaré, en direction de la Volta rouge, il y aurait une dizaine de villages ou hameaux abandonnés, la majorité "du temps des Djermas": Guiala, Lere, Siere, Sini, Zilaga, Folprou, Seniassan, Guiego, Kansi, Banaga,.... Des ruines de fermes, un prou, un bouquet de grands arbres (baobabs) signalent l'emplacement de la plupart d'entre eux.*

recrutements divers (de nombreux tirailleurs en 1914-18, des travailleurs pour des chantiers lointains). Ils sont à l'origine d'exodes vers la Gold Coast, dont certains sont définitifs; nombre des fugitifs s'installent dans des villages Kassena juste au-delà de la frontière. En particulier, la construction puis l'entretien de la route Pô-Léo (empruntée par les gendarmes et douaniers pour surveiller les flux de personnes et marchandises entre la Haute-Volta et la Gold Coast) ont suscité de nombreux départs de familles dans les villages les plus proches, fortement sollicités. Ainsi, l'administrateur de Pô note qu'en 1928 "440 indigènes ont quitté le canton pour la Gold Coast"; en 1934, un imposable sur six se serait enfui. Les témoignages des villageois vont dans le même sens (dans un quartier de Kadrou, proche de la route, "on a demandé aux hommes d'amener des poutres à Ouagadougou, les habitants sont tous partis, ils ne sont jamais revenus"). De tels exodes ont renforcé le dépeuplement antérieur.

Les villageois invoquent aussi l'influence des épidémies: elles s'abattaient sur les villages, disparaissaient aussitôt ou persistaient pendant plusieurs semaines, anéantissant des familles entières. Dès 1910, un administrateur souligne le grand nombre de lépreux et d'aveugles dans le canton de Sapouy (à l'Ouest de celui de Guiaro) et remarque qu'ils "sont proportionnellement plus nombreux dans les petits villages". Après la grippe en 1918 (elle aurait diminué de 1/7 le nombre des imposables dans des villages proches de la Sissili), une épidémie (inconnue) aurait durement sévi vers 1920-22. Trois maladies ont été particulièrement meurtrières: la variole (*ouakien*) et la rougeole (*katua*) chez les enfants, la maladie du sommeil (*duo*) chez les adultes -ce que confirme un administrateur (au début des années 1930, des villages récemment abandonnés auraient été décimés par cette maladie).

Un troisième facteur est l'abondance de la faune. Celle-ci décime les troupeaux, s'attaque parfois aux hommes (dans la vallée de la Sissili, les lions auraient tué 6 parmi les 58 imposables d'un village en 1923), mais aussi elle affecte les ressources vivrières: champs dévastés par les singes, antilopes, greniers renversés par les éléphants,...

L'ampleur du dépeuplement pendant la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle ne peut être appréciée sauf, de façon sommaire, à la fin de la période. Selon les données administratives, le canton de Guiaro rassemblait 3600 imposables (donc en principe des adultes) en 1934; il n'y a plus que 2800 habitants (tous âges) en 1937. L'effectif est à peu près le même en 1951: il est stable dans le groupement de Guiaro, il décline un peu dans celui de Coumbili, mais celui de Sia perd près de la moitié de ses habitants (150 en 1937, 80 en 1951). Deux cartes de l'I.G.N.(au 1/200.000<sup>e</sup>), établies, l'une à partir de canevas topographiques réalisés en 1925-27, l'autre d'après une couverture photographique de 1950 (cf. figure N°3), permettent de préciser cette évolution. Première observation: l'abandon des terres riveraines de la Volta rouge au niveau de Guiaro apparaît déjà très prononcé en 1925-27; peu de villages ou hameaux disparaissent par la suite. Par contre, au milieu des années 1920, des villages s'étendent jusqu'à proximité de la Sissili, notamment sur sa rive droite (les topographes signalent des ruines de fermes à 2 ou 3 kilomètres seulement de la rivière). Depuis, beaucoup ont disparu, en particulier au Sud de Pô (villages Sia, Avogonia, Assabalo) et au Nord-est de Biéha (villages Boussi, Nidelo, Sampou, Piokouri, ....); une autre aire située plus à l'écart de la Sissili, entre Coumbili et Sia, est également désertée (villages Koukouma, Koumbéré, Koumou, Nissaoré). La vallée de la Volta rouge est-elle davantage inhospitalière que celle de la Sissili, l'a-t-elle été plus tôt (maladie du sommeil) ? Les raids effectués par les *nakomsé* jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle (voire le début du 20<sup>e</sup> siècle...) peuvent avoir laissés des empreintes spécifiques. Deuxième observation: le peuplement apparaît très ténu en 1925-27 sur l'interfluve entre les deux rivières, de part et d'autre de la route Coumbili-Tiakhane. Mais les villages subsistent toujours en 1950: leur déclin démographique n'a pas engagé un processus d'abandon.

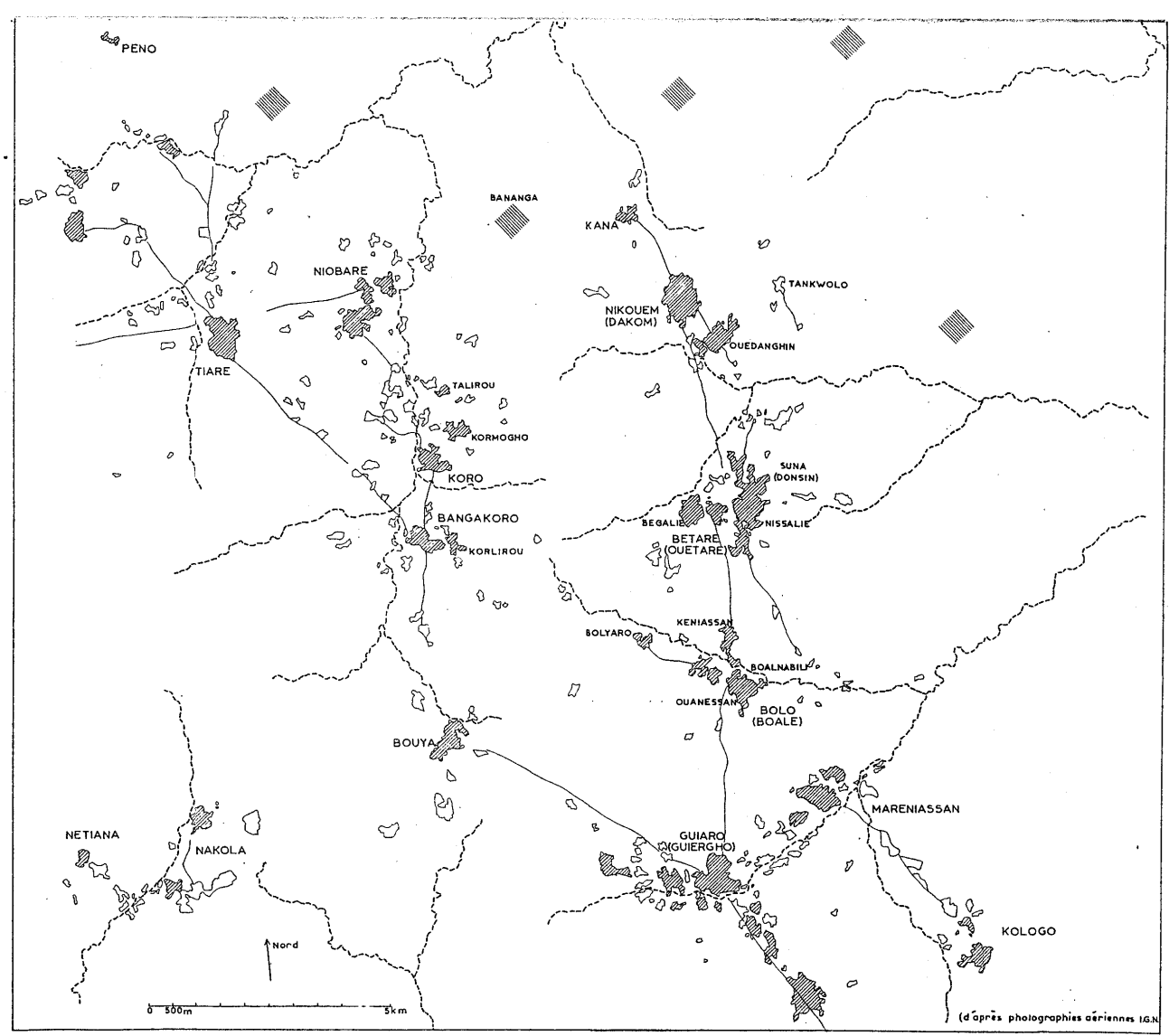


Figure N°3. HABITAT et OCCUPATION DU SOL en 1950  
dans la région de BETARE

--- Marigot  
- - - Piste

○ Aire cultivée  
▨ Aire habitée et cultivée  
▩ Site probable d'ancien village

## Une aire refuge

La plupart des enquêtes sur l'immigration Mossi dans le canton de Guiaro sont menées en 1967-68. Un nombre limité d'informations sont recueillies auprès de toutes les familles présentes (y compris dans le canton de Pô): elles permettent de retracer l'itinéraire de chacune d'elles, et d'esquisser un tableau d'ensemble des mouvements contemporains. Un nouveau séjour en 1972 permet d'actualiser les données administratives et de réaliser quelques enquêtes complémentaires.

L'implantation de familles mossi sur la rive droite de la Volta rouge n'est pas limitée au canton de Guiaro. Vers le Nord-ouest, des unités de peuplement se succèdent tout le long de la vallée jusque bien au-delà de la route Ouagadougou-Léo; de rapides investigations dans le canton de Sapouy, qui fait suite à celui de Guiaro, montrent que, dans leurs grandes lignes, les mouvements migratoires et les formes d'implantation mossi sont comparables. Il n'en est pas de même vers le Sud-est, à Pô et dans ses environs: nous en signalerons des aspects originaux.

Parmi les 600 Mossi dénombrés en 1968 dans le canton de Guiaro, presque tous se regroupent dans les environs immédiats du chef-lieu (cf. figure N°1). En fait, 4/5° des familles se rassemblent dans 4 villages -Koro, Bétaré, Boali et Nikouem; les autres se dispersent par petits groupes. Pratiquement tous les immigrants partagent une origine commune: la région de Manga, principalement (75%) le canton de Nobéré (cf. figure N°4).

Seule une partie limitée du canton accueille actuellement des Mossi. Il n'en fut pas toujours ainsi. Selon les informations recueillies dans chaque village sur la présence de Mossi au cours du 20° siècle, deux aires s'opposent nettement (cf. tableau N°1). Dans les groupements (unités politiques coutumières) de Sia et de Coumbili, à l'exception de Boala, les villages n'ont jamais accueilli des immigrants mossi ou en petit nombre seulement: tous sont repartis depuis longtemps déjà. Par contre des établissements se sont développés dans presque tous les villages de la partie septentrionale du canton. Parmi les plus importants, citons ceux fixés à Kologo (hameau Passougou), Saro (hameau Ouandao), Yaro (hameau Bouya), et les véritables "villages" de Ouedanghin (à Nikouem), Nakoala (près de Bouya), Moatega (à Kana), Gwalasan (à Kadrou). L'aire de forte implantation ancienne de Mossi se prolonge en fait vers le Sud-est où elle englobe Pigayiri (compte non tenu de la colonie Mossi fixée dans la ville de Pô), et vers le Nord-ouest (Tiaré).

Cette aire s'est nettement contractée. Des villages où les Mossi furent nombreux n'en abritent plus actuellement (Kadrou, Yaro) ou très peu (Kana, Kologo, Saro). La liste est sûrement longue des villages ou hameaux Kassena abandonnés, situés près de la Volta rouge ou en direction de Tiakhane, également désertés par les immigrants. Des établissements Mossi importants ne se sont maintenus qu'autour de Guiaro.

### **La migration des puissants et des mal-lotis**

On ne peut préciser le nombre des immigrants mossi qui ont résidé plus ou moins longtemps dans le canton de Guiaro pendant la première moitié du 20° siècle: certainement au moins plusieurs milliers. Les archives administratives en témoignent. Le Résident français à Léo remarque dès 1910 que le nombre des Mossi s'accroît dans la partie septentrionale de sa circonscription (qui, à l'époque englobe la région de Pô). Il signale en 1915 la fondation de trois villages Mossi au Nord de Pô "habités par de pauvres diables venus près de la grande route pour chercher fortune, ou par des habitants de passage qui viennent y passer un ou deux ans puis retournent dans leur pays". En 1918, l'administrateur du Cercle du Mossi note que certains de ses sujets sont installés dans la Subdivision de Léo. En 1927, plus d'une



quarantaine de familles de Manga, Djiba et Nobéré sont déclarées fugitives, émigrées dans la Subdivision de Pô (fondée entre-temps). Par contre le chef de celle-ci rapporte en 1928 que 26

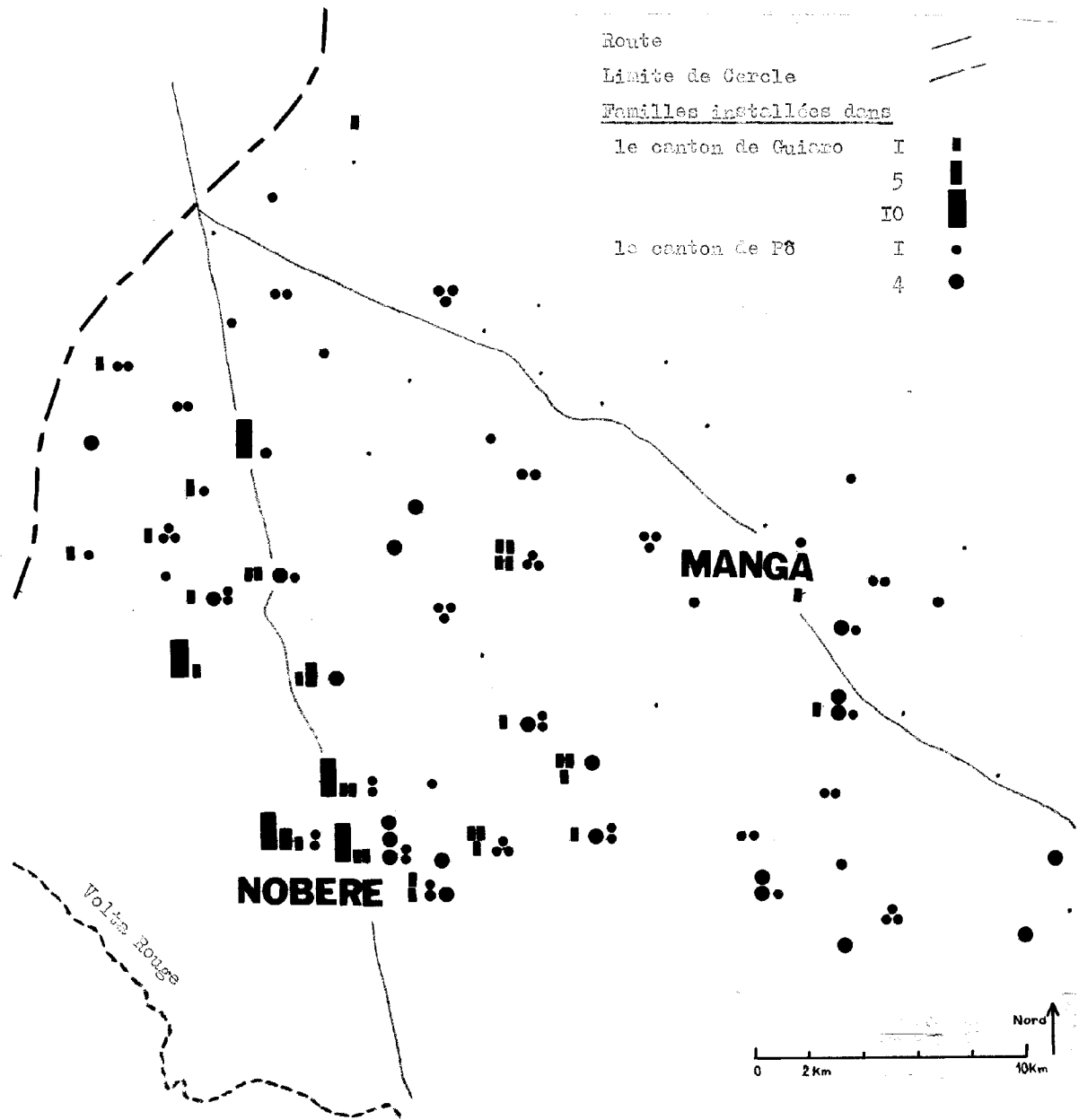


Figure N° 4. EMIGRATION MOSSI DANS LES CANTONS DE GUIARO et PÔ  
à partir du CERCLE DE MANGA (partie Ouest). Enquêtes de 1968

familles mossi de Pigayiri sont réparties chez elles, et que 200 personnes fixées dans les villages de Koro et Kansi (actuellement abandonné), près de Guiaro, ont regagné les cantons de Nobéré et Manga.

La grande majorité des immigrés se sont rassemblés dans des établissements conséquents (au moins 10 à 15 familles) toujours fixés à l'écart des villages Kassena, parfois isolés dans la "brousse". Les plus importants d'entre eux (plus de 30 à 40 familles) se sont développés surtout, soit au Nord-est vers la Volta rouge, soit au Sud-est en direction de Tiakhane. Beaucoup de ces établissements sont fondés avant 1920-25 par des personnages occupant souvent une place éminente dans leur village d'origine. Ils quittent ce dernier pour des raisons généralement à caractère politique. Evincés de la chefferie au profit d'un rival, écartés de celle-ci par l'administrateur, ou directement en butte au nouvel ordre colonial en raison de leurs fonctions coutumières (refus d'une collaboration, négligence dans l'exécution des directives de l'administrateur, pratique d'usages désormais condamnés), ces personnages partent avec "leurs gens" (frères cadets, fils mariés, serviteurs, captifs), dirigeant ainsi des groupes plus ou moins étoffés (1). Ceux d'entre eux dont la mère est une ancienne captive Kassena peuvent se rendre dans le village de celle-ci: des terres leur sont libéralement concédées à la périphérie des espaces exploités par les villageois. On trouve trace de relations "par les mères" entre les fondateurs de plusieurs établissements mossi de la région de Guiaro et les collectivités-hôtes. Les autres sont accueillis par le chef du village qui leur désigne des lieux d'installation (ou intervient en leur faveur) fréquemment très éloignés de l'habitat local, et notamment sur les terres de villages ou hameaux abandonnés. Le franchissement de la Volta rouge -et d'une frontière administrative- permet à ces personnages d'être à l'écart de la situation qui a motivé leur départ et préservés de ses conséquences. Leur isolement dans des "brousses" reculées, peu accessibles, les met à l'abri des agents de l'administration locale (fixée d'abord à Léo, puis à Pô): pour celle-ci, ils sont des fugitifs.

Chaque groupe de migrants reconstruit d'emblée une cellule socio-résidentielle semblable par son aspect (un essaim d'enclos familiaux entourés de champs de village) et sa structure (des individus rassemblés autour d'un *kasma*) aux quartiers du pays Mossi. Ils peuvent être rejoints par des migrants amenés à fuir le pays Mossi à la suite de conflits avec l'administration (à propos de l'impôt, des réquisitions et recrutements divers) ou de difficultés économiques (principalement vivrières) ou sociales. Ce sont surtout des parents plus ou moins proches des fondateurs, ou des individus qui, situés aux derniers échelons de la hiérarchie sociale dans les villages Mossi (dont d'anciens captifs ou serviteurs), sont les plus mal armés pour faire face aux perturbations jalonnant la vie villageoise. Anciens chefs de village, de terre ou de lignage, certains fondateurs conservent pendant tout leur séjour une certaine influence dans leur village d'origine, où ils peuvent maintenir d'étroites relations familiales (ils viennent assister aux fêtes, funérailles,...). Lorsqu'un d'entre eux estime pouvoir retourner au pays

*1) Les groupes éminents auxquels appartiennent ces personnages ont particulièrement bénéficié du drainage de captifs Kassena -hommes et femmes- achetés ou capturés lors de la longue période de troubles de la fin du 19<sup>e</sup> siècle. L'administration coloniale s'est très tôt opposée à un tel drainage et a offert aux captifs la possibilité de recouvrer leur liberté. Certains, récemment amenés au pays Mossi, sont retournés dans leur village natal: de nombreux documents administratifs et le témoignage de L.TAUXIER l'attestent. Mais de nombreux autres, présents depuis quelques décennies (ou descendants de captifs), parlent le more, ont adopté les coutumes de leur maître; une partie au moins des hommes sont mariés (avec une femme elle-même captive ou fille de captive). Beaucoup sont restés (la région de Nobéré comporte actuellement des dizaines de familles issues d'anciens captifs Kassena). Certains accompagnent dans leur exil les chefs des groupes lignagers auxquels ils sont attachés. Les autres sont particulièrement victimes des contraintes d'origine administrative pesant sur la vie villageoise: parce qu'ils sont peu à même de les surmonter (ils demeurent par ailleurs soumis à des obligations "traditionnelles" à l'égard de leurs anciens maîtres: prestations de travail diverses, entretien de champs collectifs), parce que les autres groupes lignagers se déchargent sur eux de certaines obligations "nouvelles" (recrutement par l'administration de manoeuvres, de soldats). Ils sont nombreux parmi ces "pauvres diables" évoqués par un administrateur, amenés à quitter le pays Mossi et à s'installer dans un village Kassena.*

Tableau N°. Implantation mossi dans le canton de Guiaro au cours du 20<sup>e</sup> siècle

	Nombre maximal d'enclos familiaux					Mossi actuels
	inconnu	nul	< 5	6 à 20	> 20	
<u>Groupe de Sia</u>						
Koana		X				
Kountioro		X				
Nitiedougou		X				
Ouri		X				
Sia			X			
<u>Groupe de Coumbili</u>						
Boala				X		X
Boassan		X				
Coumbili			X			
Kouliga		X				
Nitiana		X				
Pore			X			
<u>Groupe de Guiaro</u>						
Bétaré					X	X
Boali				X		X
Guiaro				X		X
Kadrou					X	
Kologo					X	X
Koro					X	X
Nikouem					X	X
Oualet			X			
Saro					X	X
Yaro					X	
<u>Villages autonomes</u>						
Bourou	X					
Bouya				X		
Kana					X	X
<u>Autres</u>						
Torem	X					

Mossi (la perspective de recouvrer ses fonctions, un changement d'administrateur, ...), il est accompagné par nombre de ceux qui l'ont suivi ou rejoint: venu "avec ses gens", il repart avec eux. L'effectif des immigrants s'effondre, l'établissement peut disparaître.

D'autres immigrants se rassemblent dans de petites cellules de peuplement (moins de 10 familles), fixées dans la plupart des villages de la partie septentrionale du canton de Guiaro (quelques unes se sont installées plus au Sud, à Pore, Coumbili). Elles tendent à se fondre dans le paysage villageois: soit les enclos mossi se mélangent aux fermes kassena, soit ils se regroupent à proximité. Dans le premier cas, les immigrants n'ont généralement aucun lien entre eux et ils viennent de lieux divers -s'inscrivant toutefois pour l'essentiel dans la région de Manga; parmi eux figurent souvent d'anciens captifs ou descendants de captifs revenus du pays Mossi. Ces noyaux hétérogènes de familles se renouvellent constamment, parfois disparaissent avant que de nouveaux arrivants s'installent: Boala, Boali, Nikouem, certains hameaux de Guiaro, Bétaré, ont connu une telle forme d'implantation mossi, particulièrement instable. Constituées, à l'inverse, de familles plus ou moins apparentées, les autres cellules se sont souvent durablement maintenues, affectées de temps à autre par le retour au pays Mossi d'un homme âgé souhaitant achever sa vie dans son *ba-yiri* (village natal), ou au contraire accueillant un frère cadet ou un neveu d'un immigrant présent. Certaines de ces cellules regroupent des familles provenant de villages ou quartiers mossi abandonnés ou en cours d'abandon sur la rive gauche de la Volta rouge: ainsi des familles de Baraouélé et Burugna à Nikouem, de Nobkiemdé à Guiaro, de Tentenga et Barsé à Niobaré, de Passentenga à Bétaré.

Plusieurs de ces cellules peuvent être rassemblées dans un même village, chacune se rattachant toutefois à un hameau ou un lignage différent. Ce village peut également accueillir un établissement plus ou moins important sur des terres à l'écart (cf. *annexe N°3*).

### **Le reflux**

Arrivées et départs de familles se sont constamment entrecroisés. Les très nombreux retours au pays Mossi survenus en 1945-50 ou peu après soulignent l'influence exercée par l'administration sur les migrations des décennies précédentes. Dans la période qui suit la seconde guerre mondiale, la situation affrontée par la population Mossi évolue sensiblement. Elle cesse d'être un réservoir d'hommes: les recrutements de soldats s'interrompent, les réquisitions de travailleurs pour les entreprises et plantations ivoiriennes, pour les principaux chantiers publics sont supprimées. L'administration rénove ses méthodes d'intervention, elle étoffe ses services. Le temps où "ça chauffait avec les Blancs" est pour une grande part révolu. Les départs de familles vers le canton de Guiaro deviennent rares et ils relèvent pour l'essentiel de la mobilité familiale traditionnelle (rejoindre un frère aîné, un oncle,...), tandis que par ailleurs se multiplient les migrations saisonnières de travail vers les sites miniers, plantations, villes du Ghana. Vouée avant tout au commerce, la colonie Mossi de Pô se développe.

Le reflux des émigrés affecte inégalement les diverses unités de peuplement mossi. Il ne paraît pas avoir été particulièrement important dans les petites cellules de peuplement. Plusieurs noyaux hétéroclites de familles s'étiolent, parfois s'effacent totalement, davantage victimes semble-t-il de l'arrêt presque total de l'apport migratoire du pays Mossi que des départs, constants depuis leur origine. Pour leur part, de nombreuses cellules socialement homogènes ne sont guère affectées. Par contre, tous les établissements sont massivement désertés, et ils ne cessent ensuite de décliner avant pour la plupart de disparaître. Les fondateurs (ou leurs descendants) rejoignent leur village natal, où ils retrouvent leur position sociale et parfois leurs fonctions coutumières: leur exil se définissait davantage par rapport à la situation coloniale qu'à l'ordre politique ou social traditionnel. Souvent agrégés à l'établissement à travers les liens qui les unissaient au fondateur, nombre des immigrants n'ont plus de raison de rester dès lors que ce dernier n'est plus là: "ils étaient venus pour le chef".

Tous les immigrants ne retournent pas au pays Mossi. Parmi les familles actuellement présentes dans le canton de Guiaro, neuf sur dix y résidaient déjà avant 1945-50. Quelques familles des anciens établissements, une plus grande fraction de celles fixées dans de petites cellules de peuplement choisissent de rester. Elles le font, semble-t-il, moins parce qu'elles se sont enracinées dans le village-hôte (nombre d'entre elles se déplaceront vers d'autres villages) que parce que le pays Mossi ne leur offre pas des conditions de re-insertion satisfaisantes. C'est le cas en particulier pour tous ceux dont le village natal, riverain de la Volta rouge, est abandonné ou est en voie de l'être: de retour, ils n'auraient d'autre choix que de s'installer dans un site plus à l'intérieur des terres, de préférence dans le village d'origine de leur mère, de leur épouse, avec toutefois un statut social de second rang. C'est le cas aussi pour les descendants de captifs ou serviteurs à qui le village d'où ils proviennent n'offrirait qu'une condition sociale très humble et une situation économique précaire. Déjà particulièrement représentées parmi les Mossi venus s'installer dans le canton de Guiaro, ces deux catégories d'immigrants en sont désormais des éléments dominants.

Les immigrants restés dans le canton de Guiaro après 1945-50 sont toutefois rarement demeurés dans les mêmes lieux. Si dans les cellules de peuplement relativement homogènes, la plupart des familles demeurent ensemble, les va-et-vient d'un village Kassena à un autre sont, de même que dans le passé, fréquents dans les cellules hétérogènes. Les familles qui résidaient dans des établissements délaissent les terres proches de la Volta rouge -sites privilégiés de ces établissements-, et elles se concentrent dans les environs de Guiaro,

pourtant relativement peuplés. Elles ne sont plus désormais en quête d'un refuge face à l'administration locale, qu'elles obtenaient auparavant en se fixant dans des lieux retirés. Mais aussi, dans ces lieux largement désertés, elles étaient exposées aux mêmes difficultés de vie (isolement, faune sauvage, maladies) que les villageois Kasséna dans les aires très faiblement peuplées. Ces familles ont souhaité s'installer dans des lieux plus propices. Leur regroupement dans les environs de Guiaro rend compte de ce paradoxe: dans une région où l'immigration est ancienne et où l'apport migratoire est devenu négligeable, les principales unités de peuplement Mossi actuelles se sont toutes récemment développées.

## UN DEVENIR DÉMOGRAPHIQUE INCERTAIN

Depuis 1945-50, les villageois Kassena et les immigrés Mossi mettent à profit différemment les "temps nouveaux", en premier lieu la rénovation des objectifs et méthodes d'intervention de l'administration. Si l'effectif des premiers continue à décliner dans une partie du canton, un relatif renouveau démographique se manifeste ailleurs, principalement autour de Guiaro. Par contre, les effectifs des seconds s'effondrent en raison de nombreux retours au pays Mossi: désormais ils ne sont plus compensés par de nouveaux apports. Ceux qui restent se regroupent autour de Guiaro.

### Un difficile renouveau démographique des villages Kassena

#### **Une évolution récente différenciée**

En 1956, la population globale du canton n'a pas progressé depuis le précédent recensement; mais l'hémorragie des hommes cesse dans le groupement de Sia. Une reprise démographique se manifeste par la suite: 3100 habitants en 1959 (dont près de 500 Mossi, pour la première fois individualisés), 3500 en 1966 (l'effectif des Mossi reste stable). Elle s'observe dans les trois groupements, mais l'évolution est très inégale selon les villages. Dans l'ensemble, les petits villages, plus nombreux au centre et au Sud du canton, déclinent ou au mieux se maintiennent: dans les 13 villages qui au début des années 1950 rassemblaient moins de 50 habitants, la population a diminué en moyenne de 20% (2 villages ont disparu: Bédaré, Sakaro). Par contre les 14 autres villages se développent ou au moins conservent leurs effectifs: la population s'accroît en moyenne de plus de 25%.

Cette évolution récente doit sans doute beaucoup à la nouvelle attitude de l'administration. Dans la période qui suit la seconde guerre mondiale, celle-ci se fait à la fois moins contraignante et plus présente. Symbolisés quelques années plus tard par l'indépendance politique de la Haute-Volta, ces changements encouragent quelques familles fixées au Ghana à revenir dans leur village. Au moins dans les villages des environs immédiats de Guiaro, ils favorisent une certaine reprise démographique. Par contre, dans les petits villages dispersés dans des aires très faiblement peuplées (au Sud-ouest et à l'Ouest de Coumbili -face au couloir inhabité le long de la Sissili-, et de part et d'autre de la route Pô-Léo), ils parviennent au mieux à enrayer le dépeuplement.

La population a-t-elle retrouvé un certain dynamisme démographique ? Un des meilleurs indices est sans doute le pourcentage des moins de 15 ans. Il demeure peu satisfaisant. Dans le canton de Guiaro, les enfants représentent 31% de la population selon le recensement administratif de 1966 (38% dans le canton de Pô), 34% selon nos propres données dans trois villages (cf. *annexe N° 4*); ce % est inférieur à 27-28% dans les petits villages (moins de 50 habitants). Selon l'enquête démographique de 1960-61, il est de 41% à l'échelle nationale. La pyramide des âges -tous villages réunis- présente une forme massive, presque cylindrique, caractéristique d'une situation où les générations se renouvellent difficilement. Selon nos propres données, le groupe des moins de 10 ans apparaît mieux fourni à Bédaré, donnant à la pyramide une assise plus large; mais il n'en est pas ainsi à Nikouem et Kana (où les plus de 50 ans représentent 1/5 de la population). La présence d'une maternité à Guiaro depuis 1961, fréquentée par une grande majorité des villageoises des environs (mais peu par les immigrées) a peut-être eu un effet positif sur la natalité. En un an (du 1/10/1966 au 30/9/1967), les femmes de 11 villages situés à moins de 12 km de Guiaro (ils représentent 75% de la population Kassena du canton) ont mis au monde 87 enfants, soit un taux de natalité -modeste- proche de 4% (sans doute près de 5% en tenant compte des accouchements à

domicile). Où en est la natalité dans les villages éloignés de Guiaro, la plupart en déclin démographique ?

Trois actions menées par les services sanitaires ont sans doute contribué à améliorer l'état sanitaire, à réduire la mortalité dans l'ensemble du canton: la disparition de la maladie du sommeil au cours des années 1950, celle récente de la variole, et le recul de la lèpre (1). Une autre action a une influence plus limitée dans l'espace: l'ouverture d'un dispensaire à Guiaro en 1953, animé à la fin des années 1960 par un infirmier Kassena très actif, assidûment fréquenté par les villageois des environs. Les registres de ce dispensaire permettent quelques observations pour des affections bien individualisées (les consultations pour des maux de tête, de ventre, des toux ... sont de loin les plus nombreuses, mais ces signes cliniques sont peu significatifs). En 1967, un diagnostic de paludisme et de bilharziose est établi chaque mois (chiffre mensuel le plus fréquent, à l'écart des maxima et minima) pour respectivement 110-140 et 25-35 consultants (2). Encore relativement important au début des années 1950, le pian serait en voie de disparition. Par contre, introduite par des émigrés revenus du Ghana (?), la syphilis se serait rapidement développée (30-35 consultants/mois en 1962); le traitement des malades aurait toutefois réduit de moitié l'incidence de la maladie en 1967.

L'onchocercose peut aboutir à des lésions oculaires graves, et parfois à la cécité. Lorsque le taux d'infestation des individus est peu élevé, elle reste une maladie bénigne (présence de kystes suscitant des démangeaisons). Elle n'est pas directement mortelle, mais les aveugles sont victimes d'une surmortalité; par ailleurs ils ne contribuent plus aux activités agricoles, aux ressources familiales. Dans le canton de Guiaro, la maladie est rarement mise en avant par les administrateurs, et jamais par les villageois. Les aveugles sont effectivement peu nombreux, sauf dans quelques villages, la plupart très petits (3). Selon les données recueillies par le Service des Grandes Endémies en 1965, le % de sujets onchocerquiens (porteurs de kystes) est inférieur à 20% dans les villages dont les effectifs se sont récemment accrus, il est supérieur à 20% (parfois 30%) dans presque tous les villages dont les effectifs au contraire stagnent ou déclinent. Toutefois, les relations entre l'onchocercose et l'évolution de la population ne sont pas simples. Dans les aires très peu peuplées à l'Ouest et au Sud du canton, tous les villages connaissent des difficultés démographiques même lorsqu'ils sont peu onchocerquiens; fortement infestés, ils se dépeuplent. L'onchocercose semble ajouter ses effets à d'autres facteurs de déclin. Autour de Guiaro, dans quelques villages sérieusement infestés (Kana, Nikouem), les effectifs se maintiennent ou progressent peu; d'autres villages, moyennement infestés (Kolo, Boala), sont en essor. Fréquente, l'onchocercose pourrait contrarier une reprise démographique.

Au cortège précédent d'endémies s'ajoutent des épidémies qui, tantôt dans un village, tantôt dans l'autre, affectent les enfants et les adultes et, bon an mal an, grignotent parfois déciment les effectifs. Varicelle et coqueluche sont à l'origine chacune d'une cinquantaine de consultations mensuelles d'enfants en période épidémique (au début de la saison sèche), à la fois en 1962 et en 1967. Rougeole et méningite, plus meurtrières, sont davantage épisodiques (elles ne sévissent pas de 1962 à 1967). Au début de 1969, l'infirmier de Guiaro établit près de

1) En 1955-56, environ 300 lépreux suivent un traitement régulier, soit près de 1/8° de la population du canton -taux considérable. En 1967, les lépreux soignés ne sont plus que 171 (6% de la population). Reconnue fréquente dès le début du siècle, cette maladie a sans doute influé dans le passé sur la "santé" économique et démographique du canton. Son impact subsiste, sans doute atténué.

2) Les nombres mensuels de consultants peuvent être rapprochés de l'effectif (approximatif) de 2500 personnes dans les villages qui fréquentent habituellement le dispensaire

3) Les données administratives permettent d'avoir une "idée" de l'importance de la cécité dans les villages. Après vérification par l'agent recenseur, tout aveugle est exempté de l'impôt. En 1970, il y avait 6 aveugles sur 20 habitants à Yaro, 7 sur 98 à Oualem, 3 sur 39 à Nitiana, 13 sur 275 à Torem, 1 sur 15 à Bourou. Ailleurs les aveugles "recensés" représentent moins de 2-3% de la population. Les cécités ne sont pas toutes d'origine onchocerquienne.

200 diagnostics de "grippe" (1), et il enregistre 73 décès, dont 18 à Bétaré et Nikouem. Une enquête complémentaire dans ces deux villages établit que cette épidémie est à l'origine en 3 mois du décès d'une trentaine de personnes (soit un taux de mortalité proche de 8% !).

### **Les effets du sous-peuplement**

On ne peut en douter: la situation démographique et sanitaire demeure inquiétante ou au mieux fragile dans le canton de Guiaro. Certaines des maladies qui s'y manifestent sont associées, par le biais du réservoir du germe pathogène ou de son vecteur, à la présence de collections d'eau propices (bilharziose, onchocercose) ou de vastes étendues boisées (maladie du sommeil, fièvre jaune). Ces deux éléments sont largement répandus dans le canton. De fait, peu de villages étaient jadis à l'écart des glossines (maladie du sommeil) et ne le sont actuellement des simules (onchocercose), des singes (fièvre jaune). De même aucun d'entre eux sans doute n'est épargné par les maladies à transmission interhumaine (lèpre, syphilis) et à toutes celles qui affectent avant tout les enfants.

Les données rassemblées attirent l'attention sur les difficultés particulières que rencontreraient les petits villages, en particulier lorsqu'ils sont situés dans des aires très peu peuplées. Sans doute sont-ils davantage exposés aux maladies "écologiques" précédentes, ainsi qu'aux dommages exercés par la faune sauvage; leur isolement ne facilite pas les contacts avec un dispensaire ou une maternité. Mais aussi, et peut-être surtout, la faiblesse du peuplement contribue à divers titres à entretenir un "mal-être" dont les effets seraient peu propices à la reconstruction démographique et sociale de ces villages.

Les petits villages (moins de 50 habitants) rassemblent peu de fermes (moins de 6 dans 4 villages sur 5, une seule dans trois d'entre eux), et souvent très petites: dans plus de la moitié des villages, les fermes réunissent en moyenne moins de 6 personnes, et dans un seul plus de 12 (Kana, où il n'y a qu'une ferme). Inversement, dans les villages plus importants, les fermes sont plus nombreuses (au moins 10 dans 3 villages sur 5, plus de 18 dans cinq d'entre eux) et surtout plus grandes: elles ont en moyenne plus de 12 habitants dans près de la 1/2 des villages, et moins de 6 dans un seul d'entre eux. Dans tous les villages dont l'effectif décline actuellement, les fermes comportent moins de 6 habitants; inversement dans presque tous les villages où les effectifs sont stables ou en essor, les fermes ont au moins 6 habitants, et dans près de la 1/2 d'entre eux plus de 12.

Les divers aspects de la faiblesse du peuplement (de petits villages isolés, un nombre limité de fermes rassemblant souvent peu d'habitants) ont des corollaires, effets et/ou causes, qui, ensemble, définissent un contexte humain peu dynamique. Nous l'avons vu, la structure démographique des petits villages est dégradée: ils rassemblent moins d'enfants -indice d'une natalité réduite ou d'une mortalité infantile accrue, et davantage de personnes âgées. La vie sociale à l'intérieur du village ou entre villages est peu dense. Les célébrations collectives sont peu fréquentes (mariage, enterrement), rassemblent peu de personnes (sacrifice aux ancêtres, invitation de culture). Dans 5 des petits villages, la famille du fondateur a disparu: il n'y a plus un chef de terre (*tegatu*) "légitime". Les réseaux d'échanges matrimoniaux sont ténus et distendus (les hommes de Saro vont chercher leurs épouses dans un grand nombre de villages, parfois très lointains, par contre, à Bétaré et à Nikouem, les 2/3 des épouses viennent de trois villages proches). L'économie est peu active: de nombreuses petites exploitations familiales, peu de cultures commerciales (et de revenus monétaires), peu de bétail et notamment de bovins (des épizooties plus fréquentes, une faune sauvage plus abondante -lions, hyènes-

*1) Consultés, les médecins du Centre Muraz à Bobo-Dioulasso estiment, compte tenu des symptômes décrits et de la forte mortalité, qu'il s'agit plus probablement d'une hépatite épidémique, et peut-être de la fièvre jaune (une épidémie s'est développée quelques mois plus tard en pays Mossi et Bissa)*



compromettent le devenir des troupeaux), de rares activités artisanales ou commerciales (il n'y a pas de marché).

Chacun à sa façon, souvent associés, ces divers aspects de la vie familiale et villageoise entravent le fonctionnement du système matrimonial, élément central de la vie lignagère et des relations inter-lignagères. Un homme célibataire reçoit généralement sa première épouse du chef du groupe familial. Ce dernier rassemble les éléments de la dot, en premier lieu des bovins, et les remet aux parents de la nouvelle épouse. Le versement intégral de cette dot est nécessaire pour que les enfants issus du mariage soient reconnus appartenir au lignage du mari. Depuis "le temps des Djermas", les troupeaux se sont reconstitués, mais en partie seulement. Plus que les autres, les petites fermes se caractérisent par la rareté ou l'absence de bétail -la mort accidentelle d'un veau, d'une vache (maladie, attaque de fauves) est un véritable drame familial. Sans bovins, comment procurer une épouse au frère cadet ou au fils. Acheter une tête de bétail avec les ressources locales (vente de mil, arachides, ...) est une entreprise difficile et longue (ce qui, dit-on, n'était pas le cas jadis). Une solution pour le jeune célibataire est de partir travailler au Ghana. De fait, la proportion des migrants absents est la plus élevée dans les petites fermes (et par ailleurs, dans les plus grosses): presque tous sont célibataires, âgés de 20 à 35 ans -la force de travail familiale, déjà limitée, s'en trouve affectée. De retour quelques années plus tard (la plupart des migrations sont pluriannuelles), selon la tradition ils remettront leurs économies au chef de famille qui, si elles sont suffisantes, se procurera des bovins, et leur attribuera une épouse (1). Mais la façon la plus simple pour obtenir des bovins est de marier une fille et de recevoir sa dot (la future épouse du fils est "derrière les vaches de sa soeur"). Encore faut-il disposer d'une fille en âge d'être mariée. Ce qui n'est pas toujours le cas spécialement dans les petites fermes: un excédent de garçons, un écart d'âge important avec la soeur, compromettent ou repoussent durablement le mariage du frère cadet, du fils (2). Sans illusion sur son avenir matrimonial proche, ce dernier peut être tenté par un séjour prolongé au Ghana. Sans être toujours supprimés, de tels déséquilibres démographiques sont atténués dans les unités familiales suffisamment étoffées, par ailleurs mieux fournies en bétail. Un mariage plus précoce des hommes, un renouvellement plus rapide des générations, moins de départs vers le Ghana: la "santé" de la famille au plan démographique, économique, social s'en trouve améliorée.

## Un peuplement mossi résiduel

### **Un déclin des effectifs**

Le plus ancien recensement administratif disponible et complet pour le canton de Guiaro date de 1959: près de 500 immigrants Mossi sont dénombrés (cf. tableau N°2). Cet effectif est peu différent en 1961 puis 1966 (selon nos estimations, les Mossi sont environ 600 en 1968). Il diminue en 1971, surtout dans les deux principaux groupements, Bétaré et Koro (et par ailleurs dans un autre groupement important, très proche, celui de Tiaré, dans le canton de Sapouy). Stable pendant les années 1960 (accroissement naturel inclus), le peuplement mossi décline depuis quelques années.

*1) Assuré que son argent lui reviendra sous la forme d'une épouse, l'aîné des célibataires peut être incité à ne pas prolonger son séjour. Il n'en est pas de même des cadets, dont les efforts au Ghana bénéficieront avant tout à leur aîné à qui une épouse sera prioritairement destinée -une telle situation était jadis, dit-on, parfaitement admise et très louée, mais l'est moins de nos jours.*

*2) Des entorses à la tradition, plus fréquentes que jadis, permettent de tempérer les effets de tels déséquilibres: le père de la jeune épouse accepte de ne recevoir dans l'immédiat qu'une fraction de la dot, sans pour cela contester les droits du mari sur les enfants; un chef de famille procure une épouse à son fils en hypothéquant, en faveur des parents de celle-ci, la dot qu'il recevra lorsqu'une de ses filles (déjà relativement âgée ...) sera mariée.*

Les enquêtes menées auprès de la centaine de familles présentes en 1968 permettent de caractériser cette évolution. Très peu d'entre elles sont récemment venues du pays Mossi (cf. tableau N°3). Mais, tandis que près de 9 familles sur 10 l'ont quitté il y a plus de 20 ans (et souvent, depuis plus de 35 ans), 7 sur 10 sont installées dans le lieu actuel depuis moins

Tableau N°2. | Evolution des effectifs Mossi. Canton de Guiaro.  
Données administratives.

Village	1959	1962	1966	1971
Bétaré	101	102	125	86
Boala	56	64	77	72
Boali	10	11	13	12
Bouya	0	1	0	0
Guiaro	58	66	44	42
Kana	13	19	20	0
Kolo	5	5	4	13
Koro	170	149	162	136
Nikouem	67	75	51	81
Saro	0	1	2	2
total	480	493	498	444

de 20 ans. Un petit nombre de familles sont fixées dans le même village depuis longtemps, presque toutes venues directement du pays Mossi. Souvent parties à la même époque, les autres se sont déplacées au moins une fois (et le tiers d'entre elles au moins deux fois). Ces déplacements sont souvent récents (au cours des vingt dernières années), et 90 % d'entre eux se sont effectués à l'intérieur du canton de Guiaro (en incluant le village de Tiaré). Dans l'ensemble, nous l'avons précédemment relevé, les familles se regroupent dans des villages proches de Guiaro (Koro, Bétaré, Boala,...), tandis que des groupements mossi périphériques disparaissent (à Nakoala, Kayaro, Kabayoro, Kana,...).

Malgré ses imperfections, l'analyse des séries successives de cahiers de recensement villageois apporte des précisions (cf. tableau N°4). En 12 ans, l'effectif des familles mossi s'est réduit d'une trentaine d'unités: près de 80 départs sont enregistrés, compensés par 40 installations et 12 segmentations sur place (la "nouvelle" famille était auparavant recensée avec une autre). Les informations recueillies par ailleurs sur ces flux de familles montrent que seul 1/4 des arrivées répond à un apport du pays Mossi; les autres sont l'effet d'un déplacement à l'intérieur du canton (quelques familles reviennent du Ghana). Inversement, 3/5 des départs sont des retours au pays Mossi, dont pratiquement tous ceux qui suivent le décès du chef de famille. Dans 3/5 des cas, ces retours succèdent à un séjour de plus de 10 ans et, lorsqu'ils ne sont pas consécutifs au décès du chef de famille, ils sont le fait de migrants âgés: 3/4 ont plus de 40 ans. Les autres départs se partagent entre des déplacements à l'intérieur du canton -les plus nombreux- ou vers d'autres lieux (Ghana, ville de Pô): 3/5 interrompent des séjours de moins de 10 ans, et la 1/2 des migrants ont moins de 40 ans.

L'apport migratoire actuel du pays Mossi dans le canton de Guiaro est donc très modeste, et les échanges avec ce dernier sont largement déficitaires: cinq retours pour un départ. Le peuplement immigré est par ailleurs instable: environ la moitié des familles présentes en 1959 ont quitté leur lieu d'installation, le plus souvent pour rejoindre le pays Mossi; les 2/5 des nouveaux-venus sont déjà repartis, fréquemment vers un autre lieu de migration. Les déplacements de familles d'un village à un autre demeurent nombreux, mais ils sont désormais relativement diffus. Interrogés sur leurs motivations, les migrants déclarent le plus souvent avoir accompagné ou rejoint un autre immigré, suggérant le jeu d'une

Tableau N°3. Structure des mouvements migratoires mo ssi dans le canton de Guiaro  
Enquêtes 1968

Période	Départ du pays Mossi			Installation au lieu actuel		
	Date	Etape migratoire		Date	Etape migratoire	
		aucune	au moins 1		aucune	au moins 1
avant 1933	62%	11%	51%	12%	11%	1%
1933-47	25%	11%	14%	18%	10%	8%
1948-57	8%	5%	3%	32%	4%	28%
depuis 1958	5%	4%	1%	38%	5%	33%
total	100%	31%	69%	100%	30%	70%

Tableau N°4. Evolution de l'effectif des familles Mo ssi dans le canton de Guiaro de 1959 à 1971.  
d'après les recensements administratifs

Situation dans le lieu actuel		Evolution								
date	nombre	1959-62		1962-66		1967-71		Total		Présentes
		Segm.	Départ	Segm.	Départ	Segm.	Départ	Segm.	Départ	en 1971
présentes 1959	118		16	4	26	5	24	12	66	64
venues 1959-62	14			0	5	0	2	0	7	7
venues 1962-66	19					0	9	0	9	10
venues 1966-71	7									7
total	158							12	82	88

Segm. : segmentation de familles sur place

dynamique socio-familiale. Les autres mettent en cause des facteurs divers qui, ensemble, traduisent un certain inconfort (1): les conditions sanitaires surtout (les enfants, les épouses étaient souvent malades, mouraient), parfois économiques ("les récoltes n'étaient pas suffisantes", "je voulais trouver plus à manger") ou encore la situation familiale ("j'étais trop seul") ou sociale ("j'ai volé une femme et je me suis éloigné").

De 1945 à 1960 environ, le peuplement immigré se caractérise par un abondant reflux vers le pays Mossi et une large redistribution à l'intérieur du canton. On assiste depuis à un lent déclin, que dissimule la grande mobilité des familles d'un village à un autre. Il est lié pour une grande part aux retours au pays Mossi. Présents depuis quelques décennies et devenus âgés, les chefs de famille regagnent leur village d'origine afin, selon nos informateurs, d'achever leur vie entourés des membres de leur lignage, de bénéficier de leur aide dans les travaux agricoles, parfois d'exercer les fonctions socio-familiales associées à leur rang généalogique, et toujours d'être assurés de recevoir des funérailles conformes aux traditions. Par ailleurs, lorsqu'un immigré décède sur place, sa famille tend généralement à retourner au pays Mossi (dans deux cas sur trois): jeune, la veuve sera héritée par un frère du défunt; plus âgée, elle recherchera la présence et l'assistance des membres de son propre lignage. Ces retours témoignent que le village natal (*ba-yiri*) et plus encore le lignage d'origine (*budu*) sont demeurés, malgré le temps, l'ultime recours social. Issu d'une lente hémorragie, le déclin du peuplement immigré résulte aussi de l'absence d'apports migratoires nouveaux: non parce que les flux d'émigration à partir des régions les plus proches du pays Mossi se sont tariés, mais parce que ces flux se dirigent désormais vers d'autres lieux, porteurs

1) Un informateur Mossi justifie ainsi l'instabilité des immigrés: "si on laisse une poutre toujours au même endroit, les termites vont l'attaquer; mais si on déplace la poutre, une fois ici une fois là, les termites ne pourront pas la suivre".

de nouveaux projets. Ce détournement des flux venant du pays Mossi contribue fortement au vieillissement du peuplement immigré dans le canton de Guiaro. Les nouveaux arrivants (depuis moins de 20 ans) sont relativement jeunes: en moyenne 37 ans; mais ils sont devenus rares. Malgré les retours privilégiés au pays Mossi de sujets âgés, l'âge moyen des chefs de famille présents tend à s'élever: selon les données administratives, de 42 ans en 1962 à 47 ans en 1968.

### Un détournement de flux

La plus ancienne donnée administrative connue établit à 240 le nombre des Mossi installés en 1937 dans le Cercle de Pô. Ce chiffre est sûrement très sous-estimé: se développant contre elle (au pays Mossi), malgré elle (dans les zones d'accueil), les mouvements migratoires mossi sont très mal contrôlés par l'administration. Celle-ci recense 600 Mossi en 1952, dont 2/3 dans le canton de Guiaro. Si, dans ce dernier, l'effectif des Mossi diminue depuis 1959, en revanche il s'élève de 300 en 1959 à plus de 1500 en 1971 dans le canton de Pô. Fixés à l'origine surtout dans la ville de Pô où ils exerçaient des activités de type urbain, les immigrants s'installent désormais aussi à la périphérie de la ville, essentiellement en direction de la Volta rouge, où ils s'adonnent avant tout à l'agriculture. L'apport migratoire du pays Mossi est principalement responsable de cet essor des effectifs: les  $\frac{3}{4}$  des migrants présents en 1968 dans le canton de Pô ont quitté leur village d'origine depuis moins de 20 ans. La ville de Pô et ses environs drainent plus de 90% des familles qui, venues du pays Mossi depuis 1948, se sont installées dans la Sous-préfecture (cf. tableau N°5). Les migrants originaires du canton de Nobéré qui jadis se dirigeaient surtout vers le canton de Guiaro s'installent désormais surtout dans le canton de Pô (cf. tableau N°6). Le premier semble être victime d'un détournement de flux.

S'agit-il bien d'un même courant migratoire ? L'aire d'origine des immigrants fixés dans le canton de Pô déborde largement la région de Nobéré (cf. figure N°4). Elle inclut toute la partie ouest du Cercle de Manga, et un lot important de migrants (25%) viennent de régions plus lointaines: pour une moitié du Cercle voisin de Kombissiri, pour l'autre pratiquement de l'ensemble du pays Mossi. De même, les motifs invoqués par les migrants pour justifier leur départ évoluent. Les rapports avec l'administration et les difficultés d'ordre politique, (conflits pour la chefferie, ou entre les chefs et leurs sujets) fréquemment cités pour les mouvements anciens, s'estompent pour les flux postérieurs à 1945-50. Les difficultés agricoles demeurent très influentes, mais elles présentent un nouveau visage: l'insuffisance des terres est aussi souvent citée que celle des récoltes. Par ailleurs de nouveaux motifs s'affirment: les difficultés matrimoniales (souvent associées à un "enlèvement" d'épouse), la médiocrité des revenus monétaires. Certains sont directement liés à la ville de Pô: trouver un emploi ou faire du commerce, suivre une école coranique (la ville héberge plusieurs maîtres d'école réputés, et une communauté hamaliste).

Tableau N°5 Evolution du lieu d'implantation des immigrants dans la S/P de Pô  
Enquêtes de 1968

Date départ	Lieu d'implantation			Effectif des immigrants.1968
	canton Guiaro	canton de Pô		
		Pô-ville	autre	
depuis 1958	5%	82%	13%	37%
1948-57	11%	75%	14%	22%
1938-47	47%	45%	8%	15%
avant 1938	66%	23%	11%	26%
total	28%	60%	12%	100%

Tableau N°6 Evolution du lieu d'implantation des immigrants originaires du canton de Nobéré. Enquêtes de 1968

Date départ	Lieu d'implantation		Effectif des immigrants. 1968
	Canton Guiaro	Canton Pô	
canton Nobéré			
depuis 1948	19%	81%	36%
1933-47	48%	52%	19%
avant 1933	83%	17%	44%
	53%	47%	100%

L'essor de la colonie Mossi de Pô à partir de 1950-55 coïncide avec une nette détérioration des conditions d'activité et de séjour des migrants au Ghana. Les premiers flux dirigés vers la ville apparaissent largement "dériver" des migrations vers ce pays. Mais le déclin rapide des flux de migrants vers le Ghana, et les difficultés temporaires survenues dans les relations entre ce pays et la Haute-Volta devaient quelques années plus tard réduire brutalement les activités de la ville de Pô liées au transit des hommes et des marchandises (1). Pour survivre, des citadins développent des activités agricoles autour de la ville, confiant parfois l'entretien de leurs champs à des manoeuvres hébergés dans des campements de culture. Autour de ces derniers vont bientôt se fixer des agriculteurs venus du pays Mossi, dont un grand nombre joignent à leur activité agricole d'hivernage des activités urbaines de saison sèche. Selon un sondage effectué en 1972 auprès d'une cinquantaine d'enclos familiaux ou de campements de culture situés le long de la route qui mène de Pô vers la Volta rouge, environ un tiers des immigrants mossi sont des manoeuvres agricoles travaillant pour le compte de citadins, généralement Mossi (dont 7 commerçants ou transporteurs, 6 fonctionnaires, 4 "gros" agriculteurs). Parmi les autres, 3/5 résident dans la ville pendant la saison sèche. L'immigration autour de la ville de Pô demeure très liée à celle-ci.

### **Une aire d'accueil relique**

Avant 1945-50, le canton de Guiaro est une aire d'accueil de familles mossi, venues surtout de la région de Nobéré, qui souhaitent notamment échapper aux contraintes administratives ou à leurs effets économiques sans pour autant modifier leur genre de vie, ni rompre leurs relations avec le village d'origine. Grâce à sa proximité, le canton de Guiaro leur permet de partir sans disparaître. Les pistes piétonnières de Bétaré à Passentenga, de Kana à Voko n'ont sans doute jamais connu une animation aussi intense, dans les deux sens (en saison sèche, il faut 7 à 8 heures pour se rendre à pied du canton de Guiaro à celui de Nobéré, 3 heures en vélo). Lorsque cette onde migratoire s'estompe, à partir de 1945-50, le transfert des formes anciennes de l'immigration mossi (déploiements saisonniers et épisodiques, étrangers-serviteurs) du canton de Guiaro vers le Ghana et les villes est, pour sa part, pratiquement achevé. Relayant cette onde migratoire, de nouvelles migrations sur la rive droite de la Volta rouge se développent. Mais elles se dirigent vers de nouveaux lieux d'accueil. Le canton de Guiaro n'offre plus aux migrants les éléments susceptibles de répondre à leurs aspirations: il est devenu une aire d'accueil relique.

Le temps est resté étrangement sans effet. Bien que présents pour la plupart depuis longtemps, les immigrants demeurent des étrangers, ce dont témoigne leur forte mobilité d'un village à un autre, et par ailleurs illustre le caractère exceptionnel des mariages entre les deux

1) Proches de 175 millions CFA en 1958, les recettes douanières de Pô -retenues comme indice du niveau des activités dans la ville- s'abaissent à 100 millions environ en 1960, puis 35 millions en 1962, avant de croître à nouveau à partir de 1963

populations. Dans les petites cellules situées à l'intérieur ou aux abords des villages, les immigrés partagent une même position sociale, sur les marges de la collectivité locale; leurs terrains de culture se déploient constamment dans le prolongement de ceux des villageois. Quelques groupements sont fixés plus à l'écart des villages et disposent d'une relative autonomie sociale. Mais aucun ne s'est donné des racines géographiques: l'espace leur est demeuré inaccessible. Inversement, seuls l'hivernage et la montée des eaux dans le lit de la Volta rouge interrompent le va-et-vient des immigrés vers le pays Mossi. Les visites à l'occasion de funérailles, d'une maladie, d'une fête familiale sont incessantes. Elles sont accompagnées des cadeaux prévus par les usages. On ne peut évoquer à leur sujet des flux économiques. Toutefois les immigrés apportent les aides conformes à la solidarité familiale: un parent placé au pays Mossi dans une situation difficile viendra demander les tines de mil qui lui permettront de nourrir sa famille pendant quelques semaines.

La société Kassena est en partie responsable de la double marginalité sociale et géographique à laquelle les immigrés semblent voués. Fondée sur l'identification absolue des hommes avec un lieu et une forte cohésion de ses unités lignagères, elle ne s'ouvre aux étrangers qu'au prix d'un enracinement social -par le biais de relations matrimoniales-, mais sans jamais leur confier les clés de son territoire. Pour leur part, les immigrés n'ont pas souhaité ouvrir les portes d'un avenir nécessairement inscrit au sein des collectivités villageoises et à l'intérieur de l'espace qu'elles contrôlent. Ils n'investissent sur place aucun projet social et économique autre que celui d'échapper à la situation qui les a conduits à quitter le pays Mossi ou à celle qui leur serait faite s'ils y retournaient. Mais par ailleurs, leur dépendance politique, sociale, foncière face aux collectivités locales est une des raisons de la faible considération que leur portent les "notables" de la région de Nobéré, chefs coutumiers et doyens des principaux lignages. Ils les définissent comme des éléments "dévoyés" de la société mossi: non parce qu'ils sont partis, mais parce qu'ils ne sont pas revenus.

Mener des recherches dans le canton de Guiaro s'est révélé une tâche difficile. Seule une collectivité sereine s'entrouvre de bonne grâce aux regards de l'observateur indiscret. Profondément meurtris à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, victimes ensuite d'un important déclin de leurs effectifs qui parfois menace toujours leur existence, reconstruits avec plus ou moins d'efficacité sur les décombres du passé -dont un symbole est la fréquence des fermes en ruine-, rarement parvenus à retrouver un équilibre démographique et social, les villages Kassena sont à des degrés divers peu sûrs d'eux mêmes. Ils se protègent en dissimulant les faiblesses et les divisions qui les fragilisent en profondeur. A l'instar de la ferme, à demi-enterrée, la collectivité est peu ouverte sur l'extérieur, se terre. Tout aussi redoutable pour le chercheur est la grande diversité de la situation actuelle des collectivités par rapport à leur état avant "le temps des Djermas". Certaines sont des reliques de collectivités jadis puissantes; d'autres sont des édifices récents faits d'apports variés; quelques unes seulement offrent une relative continuité entre leur passé et leur présent.

Le peuplement immigré se prête également mal à l'étude. Emietté, instable, sans cohésion interne ou véritable dimension sociale, il est souvent presque insaisissable: une collection d'individus ou petits groupes rassemblés par le hasard de leurs destins.

Des études plus approfondies sont réalisées en 1967-68 dans plusieurs villages -à Bétaré (Ouétaré pour les Mossi) Kana et Nikouem (Dakom), proches les uns des autres, à Saro situé à une douzaine de kilomètres au Sud-est de Guiaro- et auprès des unités de peuplement Mossi qui y sont installées. Elles s'attachent principalement aux conditions et modalités de l'insertion sociale des immigrés dans la collectivité-hôte, et à la place qu'ils occupent dans le paysage agraire local, les unes et l'autre variées selon les villages. Nous présentons dans les annexes 4 et 5 les principales données recueillies sur la structure démographique et sur les exploitations agricoles des populations Kassena et Mossi.

## L'ÉTRANGER MARGINAL

Les quatre villages retenus présentent divers aspects de la situation actuelle, démographique et sociale, à la fois des collectivités Kassena et des immigrés, et de la façon dont ces derniers prennent place dans le paysage socio-résidentiel local. Le plus important, Bétaré est aussi le seul où les empreintes démographiques du passé contemporain pourraient être en voie d'être effacées. Il s'est prêté à une analyse de certains éléments fondamentaux de la société Kassena et de leurs implications sur l'accueil d'étrangers.

### Des reliques du passé

Nous ne nous attarderons ni à Saro, ni à Kana. Les groupes en présence, Kassena et Mossi, ne sont que l'ombre de ce qu'ils ont été il y a quelques décennies. Mais les deux villages illustrent deux formes anciennes de la présence d'immigrés dans le canton de Guiaro: Saro héberge deux étrangers-serviteurs; à Kana survit une "traîne" d'un ancien groupement Mossi fondé au début du siècle, brusquement déserté après 1945-50.

#### **Saro et ses déshérités**

Parfait exemple des épreuves affrontées dans le passé contemporain par nombre des villages du canton de Guiaro, Saro permet d'observer une forme de l'implantation mossi à la fois très ancienne (en tout cas précoloniale), particulièrement discrète et devenue exceptionnelle: celle des étrangers-serviteurs.

Le village de Saro n'est plus qu'un pâle reflet de ce qu'il fût jadis. Les Djermas d'abord à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, les maladies ensuite (dont la maladie du sommeil, selon les témoignages), les exodes vers le Ghana enfin ("le village est situé au bord de la route, on les prenait toujours pour porter le bois, transporter les marchandises saisies par les douanes, alors ils ont préféré partir") n'ont cessé de décimer la population. Le village est réduit de nos jours à un petit groupe de 4 fermes, dont une -celle du chef de village- rassemble 3/5 des villageois (figure N° 5). Il y a 30 ou 40 ans, il comportait plusieurs autres hameaux éparpillés dans la "brousse", vers le Nord-ouest surtout (Kiboro, Gwassano, Sabé, Ouandao) ou le Sud (Sassana), rassemblant au total une douzaine de fermes. Toutes sont abandonnées: la famille s'est éteinte ou elle est partie vers d'autres lieux (à Guiaro, à Boali, au Ghana); le dernier habitant de Gwassano a rejoint le village actuel il y a une quinzaine d'années. Ce dernier n'a pas échappé au déclin: 5 ou 6 fermes ont disparu au cours des trois ou quatre dernières décennies, les unes après les autres, la dernière en 1963 (le chef de famille est décédé, sa veuve et ses enfants sont hébergés par le chef du village). La population (administrative) du village s'est élevée de 53 habitants en 1953 à 70 en 1971: est-ce le renouveau ?

Les Mossi furent également nombreux à Saro. Le premier serait venu dès les premières années du siècle ou peu avant. Il s'est fixé dans le hameau de Ouandao, bientôt rejoint par d'autres immigrés. A l'époque "cela chauffait trop avec les chefs de Nobéré: ils obligeaient les gens à travailler pour eux, sinon ils les frappaient". Vers 1935-40, Ouandao rassemblait au moins une trentaine d'enclos mossi. Mais tous les immigrés sont repartis, le dernier vers 1950, précédant de peu le départ des ultimes habitants Kassena. Il y eût également quelques Mossi (5 ou 6 enclos) à Kiboro; ils ont disparu depuis longtemps déjà. Actuellement Saro n'héberge plus que deux Mossi, des étrangers-serviteurs venus récemment dans le village. L'un d'entre eux, jeune adulte d'une trentaine d'années, s'est enfui du pays Mossi, très fâché dit-il parce que son épouse, au préalable "enlevée", lui a été reprise. Il a sollicité l'hospitalité d'un des villageois. Le second, célibataire bien que relativement âgé (plus de 50 ans), a quitté le pays Mossi il y a longtemps. Il est venu à Saro après un séjour au

Ghana. Il réside dans une ferme où ne vit qu'un vieillard Kassena, lui aussi sans épouse, revenu dans son village natal après un très long séjour au Ghana. Ils tentent ensemble de survivre, alliance de deux misères. Les deux Mossi n'ont une existence sociale dans le village -combien modeste- qu'à travers leur hôte, qui les héberge et les nourrit (en hivernage). Indiscernable dans l'habitat, leur présence est très discrète dans l'occupation du sol. Ils assistent régulièrement leur hôte dans l'entretien de ses champs. Ils cultivent par ailleurs chacun une parcelle personnelle assez vaste (de l'ordre d'un hectare) confiée par leur hôte, accolée aux terres exploitées par les villageois (cf. figure N° 5). Elle est essentiellement consacrée aux cultures vivrières. Avec la récolte, ils assurent leur alimentation en saison sèche et ils font face à leurs besoins non vivriers. Symbole de leur situation sociale, ils n'ont pas accès aux terres qui cernent l'habitat.

### **La lente agonie de Kana**

Kana est situé sur une croupe très allongée, véritable île entourée de toutes parts par des bas-fonds argileux. Une ferme et cinq enclos (trois sont inhabités en 1968) se groupent à l'extrémité occidentale de cette éminence dont la surface, gravillonnaire, est trouée par de multiples affleurements granitiques. Une végétation arborée très dense (baobabs, nérés, tamariniers, raisiniers), surmontant une strate d'arbustes et buissons envahissants, signale que l'habitat s'étendait auparavant plus vers l'Est dans le prolongement du village actuel.

A l'inverse de Saro, Kana ne fût jamais un grand village. A un groupe lignager autochtone (ou considéré tel) s'était jointe dans un passé très ancien une famille venue du pays Mossi appartenant au lignage du chef de Voko (canton de Nobéré). Détenteurs de la chefferie de village, les descendants de cette famille sont intronisés par le chef de Voko (et non par celui de Guiaro); coutumièrement, Kana est un village indépendant. Il n'aurait pas particulièrement souffert des événements de la fin du 19<sup>e</sup> siècle: les Djermas ne sont pas venus (est-ce l'effet des liens maintenus avec le pays Mossi ?), et le village serait resté à l'écart d'un long et meurtrier conflit entre les "gens" de Guiaro et ceux de Coumbili, sans doute en raison de son autonomie politique.

A l'époque de l'intronisation du chef actuel (vers 1935-40), Kana comportait trois fermes à l'emplacement actuel du village, et une soixantaine d'enclos mossi rassemblés dans le quartier Moatega, situé un peu à l'écart en direction du Nord-est. Fondé au début du siècle par une famille originaire de Moatega (quartier de Pissi, canton de Nobéré), ce groupement rassemblait essentiellement des familles venues de Pissi, Koutienga et Barsé, villages proches les uns des autres au pays Mossi. Depuis, deux des fermes Kassena ont été abandonnées par leurs occupants (certains sont partis vers d'autres lieux: Bouya, près de Guiaro, Yaro dans le Cercle de Léo); l'une des familles disparues détenait la chefferie de terre. Pour sa part, le quartier Moatega s'est brutalement dépeuplé. Six familles (20 personnes) sont recensées en 1948; sur les photographies aériennes de 1950 (couverture IGN), on discerne 5 ou 6 enclos. En 1959, l'administration recense 4 familles Mossi (et un étranger-serviteur -qualifié de "domestique"- dans la ferme du chef de village). Lors de nos enquêtes en 1968, elles ne sont plus que deux (cf. figure N°6). En 1972, il n'y a plus un seul immigré à Kana: une famille est retournée au pays Mossi, l'autre s'est déplacée à Nikouem, l'étranger-serviteur est décédé. Le village se réduit désormais à une seule famille Kassena rassemblant 12 personnes (elles étaient 13 lors du recensement de 1948 ...). Le chef de celle-ci a 4 fils âgés de plus de 15 ans; trois sont partis depuis plusieurs années au Ghana: reviendront-ils ?

Kana illustre le reflux massif des immigrés mossi après 1945. Presque toutes les familles qui sont restées étaient originaires de villages ou quartiers abandonnés (Kamkamsé) ou en voie d'abandon (Gandatinga, Barsé) sur la rive gauche de la Volta rouge. L'étranger-serviteur provenait d'un quartier d'anciens captifs du chef de canton de Djiba (Cercle de Manga). Les dernières familles ont à leur tour quitté Kana en raison, disent-elles, d'une part



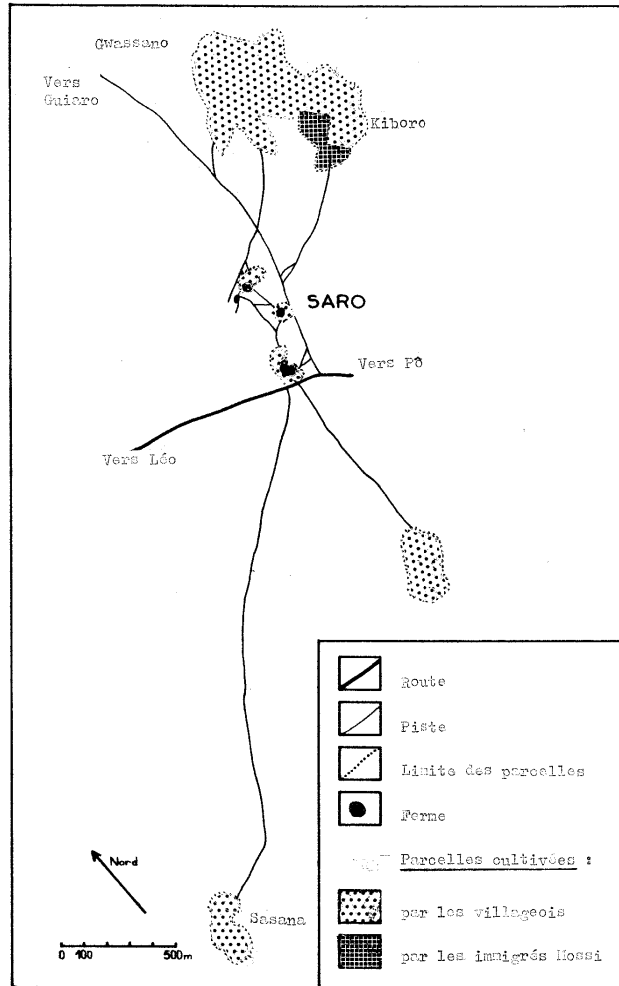


Figure N°5. TERROIR de SARO. 1967

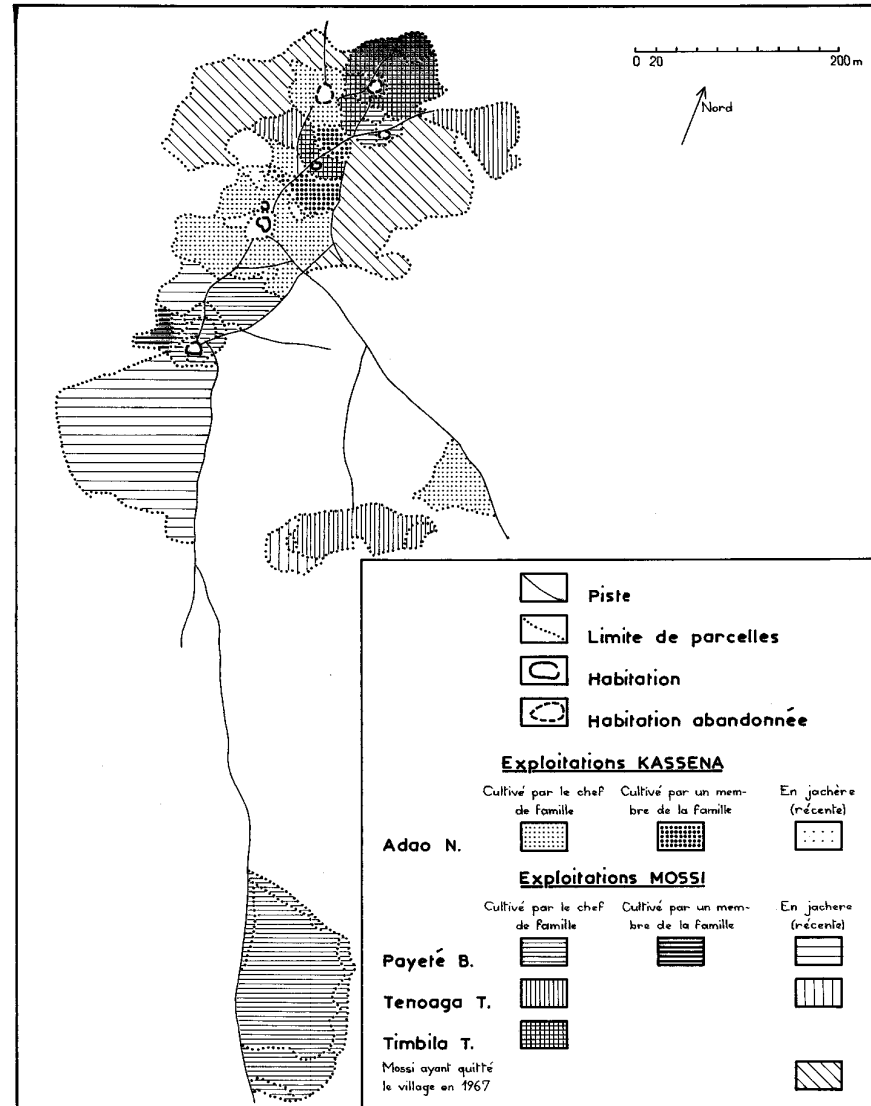


Figure N°6. TERROIR DE KANA  
USAGE DU SOL Hivernage 1967

des troupeaux d'éléphants qui occasionnaient de graves dommages aux cultures, et d'autre part d'un grand nombre de décès, notamment parmi les enfants (parmi les 22 personnes présentes en 1967, trois ont moins de 15 ans). Après le reflux des années 1945-50, le groupement a survécu pendant une vingtaine d'années. Il le doit sans doute à sa relative cohésion sociale (étranger-serviteur mis à part). Originaires de villages proches au pays Mossi, les cinq familles présentes au cours de la dernière décennie étaient liées par un tissu de relations plus ou moins étroites: les deux chefs de famille les plus anciennement installés (l'un était le *kasma* du quartier), membres d'un même lignage, étaient les oncles maternels d'un troisième immigré, lui-même allié d'un quatrième, et ancien voisin du cinquième dans un précédent lieu de résidence. Le groupement est sans doute condamné à disparaître dès 1963 par le retour au pays Mossi de l'un des immigrés les plus anciens, puis le départ du second vers Nikouem: il est privé des individus qui lui donnaient sa relative cohésion. Les deux familles présentes en 1968 ont à l'égard des villageois une attitude de déférence distante que renforce leur méconnaissance de la langue kassena (mais le chef du village parle le *moré*). Leurs enclos se serrent autour de la ferme du chef de village (cf. figure N° 6). Signe d'une totale maîtrise foncière, ce dernier exploite les champs de case d'un immigré récemment parti.

### **Bétaré. Des migrants sous tutelle**

Avec ses 300 habitants en 1971 (immigrés Mossi exclus), Bétaré fait figure de gros village (seul Guiaro a un effectif plus important). La population a vraisemblablement diminué au long de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, sous l'effet notamment d'exodes vers le Ghana et de maladies. Selon les données administratives, elle s'est accrue d'une centaine de personnes depuis 1948 (quelle est la part d'une meilleure qualité du recensement ?). Cet essor démographique a été engagé initialement par des retours du Ghana. Un léger déclin de 1966 à 1970 atteste qu'il demeure fragile, ce que tend à confirmer la proportion modeste des enfants de moins de 15 ans (de l'ordre de 35%). Au début de 1969, nous avons dénombré 17 décès dans la population Kassena, liés semble-t-il à une épidémie de fièvre jaune (ou d'hépatite virale). Or les années exemptes de toute flambée épidémique plus ou moins meurtrière sont assez rares. En se répétant, les ponctions exercées sur la population finissent par entraver son essor. Bétaré appartient néanmoins au groupe de village proches de Guiaro où, dans l'ensemble, la population s'est accrue d'environ 1/10<sup>e</sup> de 1959 à 1970. Bien que modeste, cette proportion tranche avec la quasi stabilité des effectifs villageois dans les autres parties du canton. Cette discrète reprise démographique doit sans doute beaucoup à l'ouverture à Guiaro d'un dispensaire puis d'une maternité, l'un et l'autre très fréquentés par la population.

Contrairement à Saro et Kana, Bétaré offre une vie villageoise active: parce que l'effectif de la population rend cette vie plus intense, et aussi parce que les institutions villageoises majeures se sont maintenues. Beaucoup mieux que les deux villages précédents, Bétaré permet d'observer les modalités politiques et sociales de l'insertion des immigrés Mossi, eux aussi demeurés nombreux.

#### **Un pacte entre une collectivité lignagère et un lieu**

Nabili était un chasseur fixé à Passentenga (canton de Nobéré). Contraint de s'exiler, il franchit la Volta rouge et s'installa dans un endroit giboyeux, à quelque distance des villages les plus proches. Le pacte noué par Nabili avec la terre là où il édifia sa ferme a scellé un lien indissoluble et exclusif entre tous ses descendants et ce lieu. C'est le trait dominant de la société Kassena: son extraordinaire enracinement géographique que concrétise la permanence de son habitat -la ferme construite par Nabili est celle qui abrite encore de nos jours le doyen du groupe de ses descendants.

Cet enracinement a ses emblèmes qui concourent tous à attacher les hommes à ce lieu. Petit tertre situé devant la ferme du fondateur du village, fait de l'accumulation des balayures domestiques, mais aussi du placenta dans lequel ont pris vie tous ceux qui sont nés dans la ferme, le *prou* symbolise le groupe lui-même: un mètre, deux mètres, trois mètres,...c'est à l'aune du *prou* que se mesurent la profondeur historique et la puissance sociale des lignages kassena. Les tombes communes (*ibélé*) où sont enterrés tous les membres d'un même lignage lient directement les générations les unes aux autres. Edifié dans une petite pièce spécifique au coeur de la ferme, l'autel des ancêtres (*kila*) permet, dès que les circonstances l'exigent, de s'adresser à la lignée de tous ceux qui ont présidé aux destinées du groupe. Le parcellaire autour de la ferme, avec ses limites incrustées dans le sol (*seuni*), inscrit également le passé dans le présent. Ces divers éléments font que le groupe lignager fondateur est proprement indéracinable. De fait, on n'observe d'éloignement lointain que de la part d'individus ou groupes conduits à l'exil à la suite de fautes graves, et à qui la tradition interdit de revenir sous peine de dangers mortels (les exodes au Ghana sous la pression de l'administration ont été perçus comme étant exceptionnels et provisoires). Les exils mis à part, les seuls déplacements observés se font généralement vers le village des oncles maternels. Les nouveaux-venus sont accueillis à bras ouverts, mais ils restent socialement liés à leur groupe d'origine.

A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, Bétaré devait être notablement peuplé. Le village rassemblait, dit-on, un nombre restreint de grosses fermes. Déjà éprouvé lors d'un conflit antérieur entre les groupements politiques de Guiaro et de Coumbili (1), il fût entièrement détruit par les Djermas, la population (du moins "ceux qui avaient pu courir assez vite") s'étant réfugiée à Guiaro -dont le chef bénéficiait de la protection des *nakomsé* de Nobéré. On discerne encore de nombreuses ruines ou traces de fermes demeurées depuis lors inhabitées. La sécurité revenue, de nouvelles fermes, beaucoup plus petites, furent construites par les survivants sur les décombres des précédentes. C'est à cette époque, semble-t-il, que l'habitat s'est émietté. Le déclin de la population pendant la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle n'a pas favorisé l'épanouissement de ces fermes. Une dizaine d'entre elles ont été abandonnées, la plupart parce que "les gens sont morts un à un". Cinq fermes actuelles ne rassemblent qu'une à trois personnes (des veuves, des vieillards): elles sont sans doute condamnées. Les disparitions de fermes ont été partiellement compensées par l'arrivée de nouvelles familles: trois venues au début du siècle de Guieogo (proche de Bétaré, le village est abandonné), quelques autres de villages peu distants (Tiaré, Boala, Nikouem). Deux fermes se seraient scindées à la suite de dissensions familiales. La reprise démographique des vingt dernières années, sensible surtout dans les plus grosses fermes, se manifeste essentiellement par une extension de celles-ci, de nouvelles pièces ou cases s'ajoutant à la périphérie des constructions existantes.

Actuellement, les trois hameaux du village rassemblent 27 fermes (cf. figure N°7): treize occupées par les descendants de Nabili (185 personnes), huit par les descendants des immigrés (tous également originaires de Passentenga) qui les ont rejoints dans un passé très lointain (50 personnes), et six par des étrangers venus récemment (65 personnes). Affirmant leur origine géographique commune, les deux premiers groupes forment un seul ensemble clanique, exogame, et ils portent le même nom patronymique (Yogo).

### **Des unités lignagères emboîtées**

Le lignage fondateur s'identifie avec un certain espace (*tetega*) aux contours flous,

1) Les villages connaissaient traditionnellement des formes de regroupements autour du plus important d'entre eux, souvent fondés sur les réseaux matrimoniaux. Structures souples et instables, ces regroupements s'affirmaient surtout en période d'insécurité. Ils ont été figés dans leur état au début du 20<sup>e</sup> siècle par l'administration coloniale, et érigés en unités administratives longtemps plus importantes que le canton.

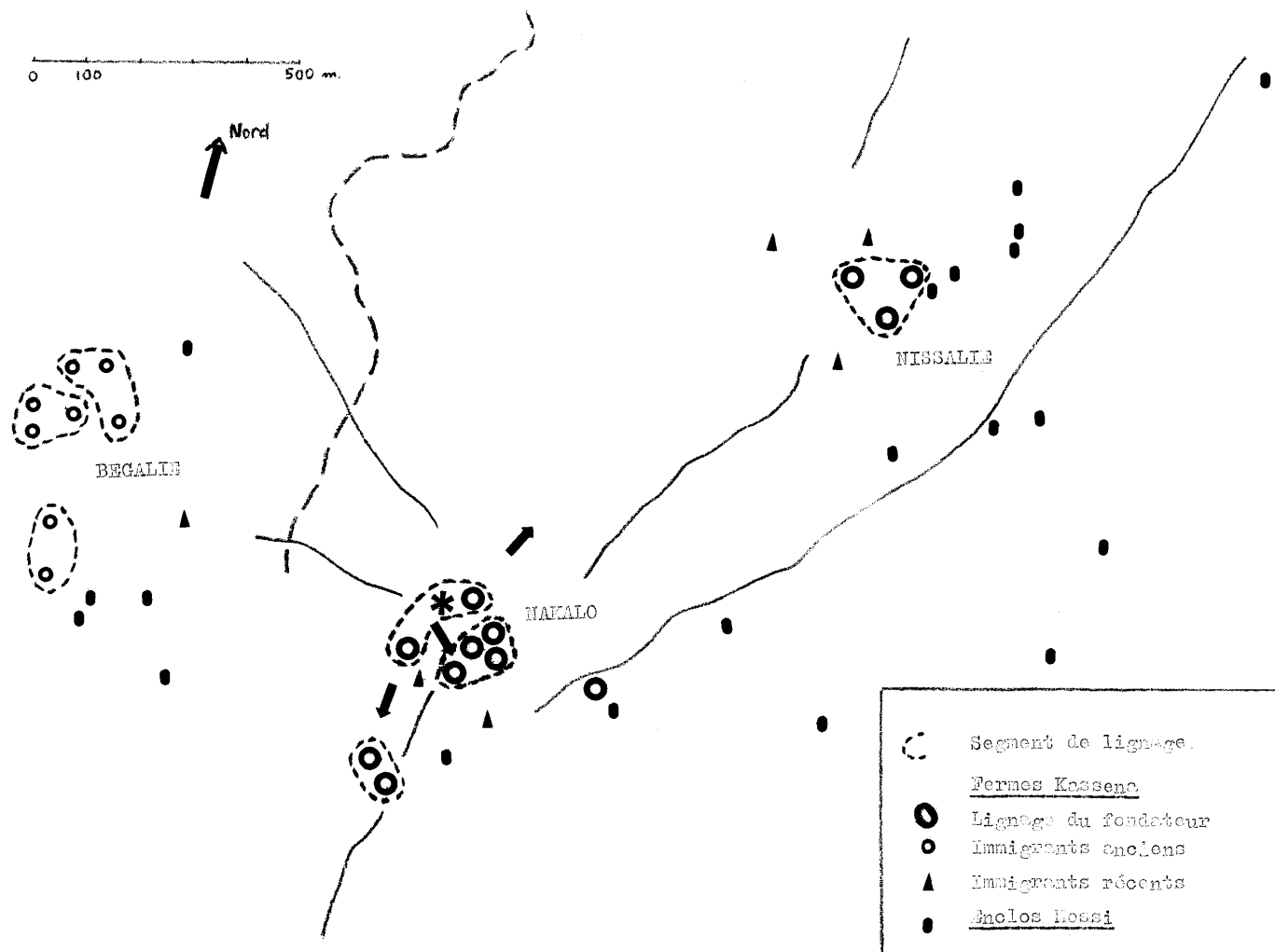


Figure N°7. STRUCTURE SOCIO-RESIDENTIELLE. BETARE. 1968

ensemble des terres sur lesquelles Nabili et ses descendants ont établi des relations exclusives matérielles (défrichements) et religieuses (sacrifices offerts à la terre *-tegwani-* et à la brousse *-gaoguié*). Il est personnifié par le *tegatu* (maître de la terre), prêtre de tous les rites qui s'adressent à l'espace lignager, intermédiaire et garant dans les relations entre les hommes et le sol, et entre les hommes par rapport au sol. Il est toujours le doyen des descendants du fondateur du village, fixé dans la ferme construite par ce dernier: fonder une nouvelle ferme à l'écart conduit à être définitivement écarté de la chefferie de terre.

La chefferie de village est une institution récente, associée à la possession d'un fétiche, le *kwara*, objet d'un culte spécifique. Elle n'est pas liée à un espace: le *kwara* peut être fractionné (celui de Bétaré est une fraction de celui de Tiaré); il peut aussi être déplacé (et même volé). Le chef de village (*peo*) de Bétaré est membre d'une branche cadette du groupe des descendants de Nabili -deux frères s'étant jadis répartis les fonctions de *tegatu* et de *peo*; la succession se fait du père au fils aîné. L'autorité du chef de village s'exerce surtout dans le domaine des relations entre l'unité clanique et, d'une part les étrangers (dont les immigrés Mossi), d'autre part les autres villages (1). Elle est souvent confrontée à celle du chef de terre et les tensions sont fréquentes. Désigné pour représenter les villageois face à l'administration, le *peo* a vu grandir son rôle et son influence.

L'échelon supérieur de l'organisation sociale, celui qui voit chaque village affirmer son unité et sa cohésion, recouvre une réalité interne complexe. Les membres d'un lignage se situent les uns par rapport aux autres dans une chaîne emboîtée d'unités dont l'étendue est de plus en plus restreinte à mesure qu'elles se rattachent à un ancêtre commun plus proche. L'opposition (et les tensions éventuelles) entre les unités de même rang généalogique s'inscrit dans leur indissoluble union à l'échelon supérieur, conduisant de proche en proche à une constante centralisation de la vie villageoise.

A un premier niveau, les descendants de Nabili forment un lignage (2) qui les distingue clairement de tous ceux venus les rejoindre. Leur unité se manifeste notamment dans les usages funéraires: tous sont enterrés dans une même tombe (en fait dédoublée "parce que les gens sont -étaient- nombreux"). La principale fonction du chef de ce lignage est religieuse: il est le prêtre du *kila* (autel consacré à l'ancêtre commun). Il est aussi celui qui peut apaiser les tensions entre les membres du lignage, arbitrer un conflit, voire sanctionner. Ce lignage se subdivise en quatre segments (*nubie*), individualisés à des dates différentes -le dernier semble-t-il à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Ils ont leur propre *kila* consacré à leur lignée spécifique d'ancêtres, et un fétiche familial *-vogo* (maçonnerie de banco, de forme conique, édifiée devant la ferme de l'ancêtre du segment lignager). Chacun s'inscrit dans une aire résidentielle distincte (cf. figure N°7) et peut utiliser en permanence les terres qui environnent son habitat. L'un de ces segments est nettement prééminent: il réunit les deux pôles de la vie villageoise (*tegatu* et *peo*). Jadis très important, il rassemble actuellement 90 personnes, toutes regroupées dans la même ferme, et dans deux autres voisines, petites, considérées comme en faisant partie car elles aussi édifiées sur les ruines de l'ancienne ferme de Nabili. C'est devant cette ferme qu'est situé le *prou*.

Les descendants des immigrés venus jadis également de Passentenga, et des villageois venus de Guieogo (abandonné au début du 20<sup>e</sup> siècle) constituent de petites unités lignagères (*nubié*) distinctes, dotées des mêmes attributs que les segments du lignage fondateur: un autel des ancêtres, un fétiche familial, l'usage permanent des champs de village

1) Mais les contacts et échanges usuels relèvent des unités lignagères. Chacune d'elles confie à l'un des membres des unités voisines, appelé *yinou* (généralement le "fils d'une soeur"), le soin de la représenter et de servir d'intermédiaire, notamment pour diffuser les informations qui concernent les deux unités: enterrements, funérailles, mariages.

2) Il inclut les individus ou groupes partis récemment( moins de 3 ou 4 générations) dans des villages voisins: ils viennent à Bétaré pour sacrifier au *kila*; ils doivent être enterrés par des membres de leur lignage venus de Bétaré. De même, les femmes mariées demeurent membres de leur lignage d'origine.

qui entourent leurs fermes; chacun a sa propre tombe commune. Leur insertion dans la collectivité villageoise se manifeste en particulier par la participation de leur doyen au "conseil" (*karanokio*) qui assiste régulièrement le *tegatu* dans l'exercice de ses fonctions.

Des familles venues dans le village au cours des dernières décennies occupent une place à part. Elles se rattachent toutes à un des groupes lignagers précédents par le biais de relations utérines (elles sont "dans le village de leurs oncles"). Leur position sociale dans le village se définit à un second degré, à travers ce groupe. Leur *nubié* est ailleurs, dans leur village d'origine.

Ni à leur arrivée, ni par la suite -en raison de l'absence de relations matrimoniales, les immigrants Mossi ne s'inscrivent à l'intérieur de l'espace social des villageois. Originaires de Passentenga (d'où est venu jadis le fondateur du village), certains revendiquent une lointaine parenté (ce sont nos "frères"). Si elle facilite l'accueil, celle-ci ne leur confère aucune place au sein de la collectivité-hôte. Ils sont et demeurent des étrangers (*So*, sing. *Sao*).

## **La ferme kasséna: le coeur d'une société**

### Un lignage dans sa ferme

Chaque lignage est rassemblé dans une même ferme (*san*) dirigée par son doyen (*santu*). Des membres devenus (jadis ...) trop nombreux, des dissensions insurmontables peuvent amener la formation d'une nouvelle ferme. Installée à faible distance, elle s'intègre dans un même hameau. Plus éloignée, elle définit un nouveau hameau qui porte souvent le nom du premier venu (d'où la fréquence du suffixe "*san*": la ferme de ....). Elle deviendra le site résidentiel d'un nouveau segment du lignage (1). Il n'y a place à proximité de chaque ferme, à la périphérie des champs de case, que pour de petites cellules d'habitat abritant souvent des "fils de soeurs", une soeur (et ses enfants) séparée de son mari ou veuve. Tout nouveau venu réside initialement à l'intérieur de la ferme de son hôte, logeant dans une pièce commune. Il n'y trouve vraiment sa place que si des liens de parenté l'unissent au lignage; il pourra ultérieurement édifier une ferme à proximité. En l'absence d'un autre Mossi déjà présent dans le village qui pourrait l'accueillir, un immigré marié restera peu de temps dans la ferme: il sollicitera le droit d'édifier un enclos, au-delà des champs de case, avant de faire venir sa famille. A défaut de quitter rapidement la ferme, l'étranger célibataire est au service de son hôte ("étranger-serviteur").

La ferme est un ensemble socio-résidentiel complexe, soumis à de constants remaniements internes. Elle rassemble plusieurs unités familiales: les frères issus d'un même père et leur famille. Chacune occupe une cellule d'habitat autonome, cloisonnée, comportant une cour commune (*kara*). L'aîné des frères (*karatu*) est le prêtre de l'autel consacré au père (*anienawe*). Assisté par tous les hommes du groupe, il entretient le *karakoudouga*, petite parcelle située juste devant l'entrée menant à la ferme, et le *kaara*, grand champ vivrier collectif. Il gère le grenier (*tio*) où est déposée la récolte de ce dernier; il redistribue celle-ci entre les divers frères après le retour des pluies. Il est aussi responsable du troupeau de bovins, fonction qui fonde le rôle essentiel qu'il joue dans les échanges matrimoniaux: la dot comporte traditionnellement un nombre constant de bovins (2). Selon les générations qui s'y sont succédées, la ferme comporte un effectif plus ou moins grand de tels "groupes de frères". Mais de nos jours seules les grosses fermes en rassemblent plusieurs. Cette unité familiale

1) Au début, la cellule familiale "écartée" continue à dépendre du lignage d'origine. Elle ne peut devenir autonome, à même de disposer d'un *kila*, qu'après au moins deux ou trois générations.

2) Six bovins dans la région de Guiaro (douze dans le temps, avant que les Djermas et des épizooties ne réduisent sensiblement le cheptel), et trois dans la région de Pô: la différence contrarie les échanges matrimoniaux entre les villages des deux régions.

recouvre une cellule plus restreinte, le ménage polygame ou monogame. Il a un rôle social discret, mais il est doté d'une importante fonction économique: chaque homme marié exploite des champs personnels, et il prend en charge sa subsistance et celle de sa famille pendant la saison sèche ou dès lors que le grenier collectif est vide. A l'intérieur de la ferme, il s'inscrit dans un *nissié*, groupe de pièces, cases et terrasses voisines. Un tissu dense de relations lie les divers ménages relevant d'une même unité familiale. Il est symbolisé par le *bore*: les frères échangent leurs responsabilités et attributs sur les fils et filles aînés de leur première épouse.

Construire de grosses fermes est l'oeuvre du temps. A partir d'un noyau initial édifié par le fondateur et ses proches, chacune s'agrandit progressivement, à mesure que les générations se succèdent. Très étendue, elle témoigne que le lignage est ancien et puissant. La ferme est le produit d'une histoire, à la fois monument et mémoire. Les fermes sont de nos jours beaucoup plus nombreuses que jadis (quelques unes ont été créées par des familles venues de villages abandonnés). Déjà achevée au début du 20<sup>e</sup> siècle, la fragmentation de l'habitat ne s'est guère accentuée depuis; les scissions ont été rares. Était-elle engagée avant "le temps des Djermas" ou est-elle un effet des dommages démographiques provoqués par les Djermas ? Divers témoignages ou arguments plaident en faveur de la seconde hypothèse. S'agglomérer dans une même ferme permettait de lutter ensemble contre d'éventuels assaillants, à l'abri d'un même mur d'enceinte. Constante dans le passé ancien, l'insécurité a été particulièrement vive à la fin du 19<sup>e</sup> siècle ("les gens ont exagéré la guerre"), et la fonction protectrice des fermes a joué à plein. Sept des fermes actuelles du hameau Nakalo (cf. figure N°7) sont édifiées sur les ruines de l'ancienne ferme qui rassemblait les descendants de Nabili (son diamètre devait être de l'ordre de 200 mètres au moins); de même six des fermes de Begalié sont situées à l'emplacement d'une seule ancienne ferme. A n'en pas douter, l'habitat ne s'était guère encore fractionné. Les Djermas passés, les anciennes grosses fermes étaient devenues des vêtements trop larges pour les survivants: ils se sont installés sur une partie de leurs décombres; peut-être chacun s'est-il fixé à l'emplacement de son ancienne cellule résidentielle. La crise démographique prolongée ultérieure n'a pas permis que les nouvelles constructions, isolées les unes des autres, se rejoignent par agrandissements successifs comblant les vides nés du passé.

### Une ferme-forteresse

Lorsqu'elle n'est pas plus ou moins délabrée, la ferme apparaît de l'extérieur comme une sorte de bloc cylindrique, d'étendue variable, presque aveugle. Un vaste mur en banco (crépi avec une terre argileuse, lissé, badigeonné d'une décoction de gousses de néré) haut de 2 à 2,5 mètres, est percé à mi-hauteur par une série de gouttières. Le mur d'enceinte comporte au moins une entrée donnant sur une petite cour (*kara*), entourée de hauts murs, encombrée de foyers et de poulaillers. Elle se prolonge par un couloir assez vaste qui semble plonger dans le sol. C'est la voie d'accès au coeur de la ferme, à demi-enterré (1): un dédale de pièces petites ou grandes, de couloirs étroits ou d'étranglements, les uns et les autres constamment

*1) Le caractère semi-enterré de la ferme est le fruit de l'immobilisme de l'habitat. L'étage inférieur de la ferme est à l'origine construit au niveau du sol. Il tend à s'enfoncer au long des décennies, sous l'effet d'un double processus. Lorsque les pluies sont abondantes et prolongées, l'eau parvient généralement à s'infiltrer à l'intérieur de la ferme par le couloir d'accès, par les ouvertures pratiquées dans les terrasses ou des fissures: tout le niveau inférieur peut être inondé. Elle est écopée avec des Calebasses qui petit à petit creusent le sol boueux. Ce dernier est également "usé" par les balayages domestiques ou pour l'évacuation des déjections du bétail, et par les piétinements de ce dernier. Enfin, lorsqu'un mur menace de s'effondrer, il est abattu; les décombres sont rassemblés en tas, abondamment mouillés, et servent pour la reconstruction: elle aussi humectée, la partie supérieure du sol est grattée par les ustensiles utilisés. Dans l'ensemble, de façon inégale selon les pièces, le niveau du sol tend à s'encaisser. Simultanément, à l'extérieur de la ferme, il tend au contraire à s'exhausser: le rejet des balayures domestiques et déchets animaux, l'évacuation des eaux boueuses, l'accumulation d'une partie des décombres d'un mur extérieur écroulé, font "monter" le sol autour de la ferme.*

dans la pénombre; clarté et aération parviennent par des ouvertures faites dans le plafond.

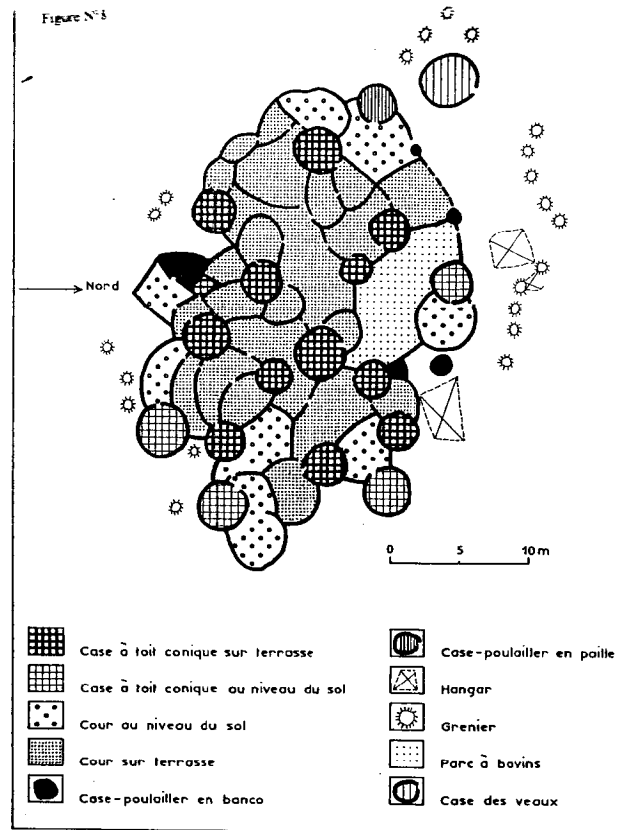
Le couloir d'accès mène en premier lieu à une antichambre (*kolo*), pièce commune assez vaste où les habitants se rassemblent aux heures chaudes de la journée ou pendant les longues heures pluvieuses de l'hivernage. Après cette antichambre, selon une disposition qui peut varier, l'étage inférieur de la ferme comprend toujours différents éléments qui lui sont propres (cf. figure N°8). En premier lieu, un espace jadis réservé aux bovins (qui y passaient la nuit) et devenu le plus souvent une pièce à usage collectif (*naporo*), où sont édifiées notamment les meules utilisées par les femmes (pour écraser le mil, préparer le beurre de karité). Toujours proches de cet espace, deux ou trois pièces servent d'étables pour les veaux, moutons et chèvres. Sur cette pièce commune aux formes contournées s'ouvrent un certain nombre de portes basses conduisant chacune à deux ou trois pièces (*diga*) en enfilade, généralement plus ou moins circulaires. Chaque ensemble de pièces (*kandiga*) est attribué à une femme mariée (ou veuve) et ses jeunes enfants. Il comporte un magasin (*digaporo*) où sont les greniers personnels de la femme et qui sert aussi parfois de chambre, une cuisine (*digayugu*) avec ses foyers, et quelquefois une chambre-salon. Un troisième élément caractéristique est le *tio*, gros grenier en banco, ventru: situé parfois dans le *naporo*, parfois dans une pièce particulière (*nikili*), il contient (ou contenait) la récolte du champ commun familial. Enfin, dans quelques fermes une petite pièce (*kiladiga*), très discrète, héberge l'autel des ancêtres (*kila*).

Le bétail, les épouses et les jeunes enfants, l'autel des ancêtres, le grenier qui contient la récolte commune: dans l'étage inférieur de la ferme est réuni tout ce qui fonde la famille, son unité et sa survie. C'est là que se déroulent tous les événements essentiels de la vie familiale. La pénombre et l'humidité (en hivernage, les pluies ruissellent à l'intérieur de la ferme), l'air enfumé (des foyers sont allumés pour la cuisine en hivernage, pour lutter contre le froid au début de la saison sèche), la promiscuité avec le bétail domestique, la volaille et les chiens, avec les chauve-souris (qui pullulent) et parfois les rats: tout ceci fait de l'étage intérieur de la ferme un cadre de vie peu banal. S'il détient tous les éléments du devenir du groupe familial, ce cadre recèle aussi une part de ceux qui rendent compte des difficultés rencontrées par la population Kassena dans le passé proche pour assurer sa prospérité démographique: il est en effet sans doute associé à diverses maladies transmissibles, soit humaines, soit animales et pouvant affecter l'homme.

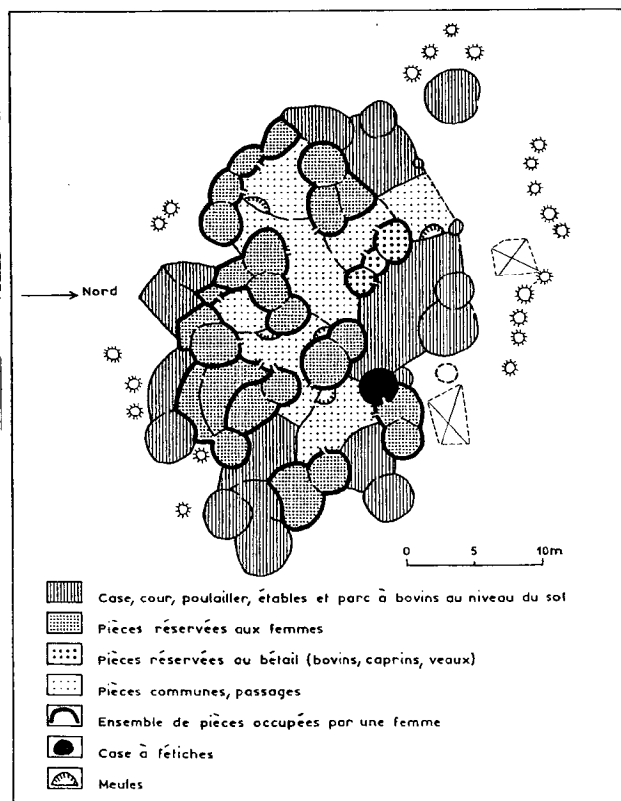
La répartition des cases et terrasses situées à l'étage supérieur de la ferme est l'exacte réplique de celle des pièces du sous-sol. Les plafonds de ces dernières sont formés d'un clayonnage de branches d'arbres, tapissé de banco. Ils reposent sur une ligne de pieux ou troncs d'arbres qui longent les murs (en banco) de la pièce et supportent les murs des cases édifiées sur les terrasses. Celles-ci dominent toujours avec la même forme et presque la même dimension une des petites pièces individuelles du sous-sol. Mais elles sont moins nombreuses. Lorsque les pièces inférieures ne sont pas surmontées d'une case, leurs murs se prolongent vers le haut et forment les murettes qui délimitent les terrasses. De façon constante, les pièces inférieures et les cases et terrasses qui les dominent appartiennent à la même cellule familiale -un homme marié, son (ou ses) épouse et ses enfants.

Jadis les cases sur terrasses (*nédiga*) disposaient d'un toit plat fait de rondins recouverts d'un manteau de banco. Sans doute sous l'influence mossi, depuis quelques décennies les toits plats font souvent place à des toits en paille (*pissili*). Chambres ou magasins, les cases sur terrasses sont réservées aux jeunes célibataires et aux hommes mariés (rejoints le soir par leur épouse) et parfois -le fait est très récent et encore peu fréquent- à de jeunes épouses. L'usager d'une case utilise seul la terrasse adjacente. Les autres terrasses, en général les plus grandes, celles qui surmontent les pièces communes de l'étage inférieur, sont utilisées collectivement. Toutes sont parsemées de petites ouvertures (couvertes d'un canaris lors des pluies) pour aérer les pièces inférieures. Une ouverture plus grande permet d'accéder au sous-sol (en général dans le *naporo*), à l'aide d'une échelle à perroquet. Une autre échelle, située

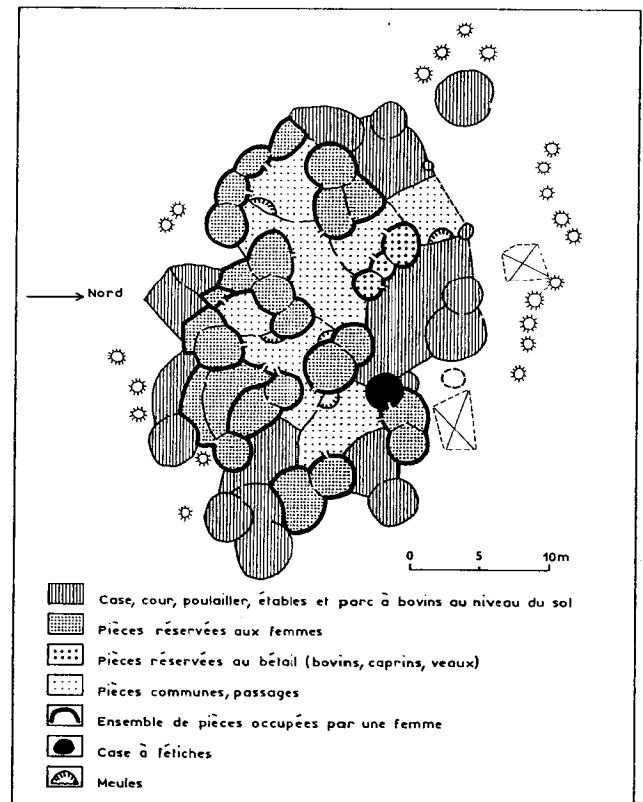




TYPE D'HABITATION KASSENA: ASPECT GENERAL  
(San d'Oubouga Bélem Yogo. BETARE)



TYPE D'HABITATION KASSENA: USAGE DES PIÈCES DU SOUS-SOL  
(San d'Oubouga Bélem Yogo. BETARE)



TYPE D'HABITATION KASSENA: USAGE DES PIÈCES DU SOUS-SOL  
(San d'Oubouga Bélem Yogo. BETARE)

dans la cour, près de l'entrée de la ferme, permet de grimper directement sur les terrasses. Plus élevé, le mur limitant vers l'extérieur les terrasses périphériques et la cour d'entrée interdit tout accès direct et protège des regards indiscrets. Hors de ce mur, il n'y avait jadis aucune construction -ni grenier, ni hangar-, et aucune activité domestique ne s'y exerçait. Les villageois vivaient comme assiégés à l'intérieur de leur ferme. Lors d'agressions, le bétail, les femmes et les enfants se réfugiaient dans les parties inférieures tandis que les hommes se rassemblaient sur les terrasses, protégés par le mur d'enceinte, et s'efforçaient de repousser les assaillants avec leurs arcs.

La ferme kassena traditionnelle ne comportait que ce double ensemble de pièces à l'étage inférieur, de cases et terrasses à l'étage supérieur, auxquelles s'accolaient, au niveau du sol, la cour d'entrée et souvent, depuis longtemps déjà semble-t-il, le parc à bovins. Les transformations récentes de l'habitat sont nombreuses, incontestablement sous l'influence mossi. Dans la plupart des fermes de Bétaré, au corps central de la ferme s'ajoutent désormais un certain nombre de cases à toit de paille et de cours établies au niveau du sol, cernées par un haut mur périphérique qui les rattache à la ferme proprement dite (une habitation de ce type est illustrée sur la figure N° 8). Ces cases (chambres ou magasins) et cours périphériques sont occupées de façon privilégiée par les jeunes gens et les jeunes ménages -certaines femmes ne disposent plus de *kandiga*; parmi les rares nouvelles fermes, toujours petites, quelques unes ne comportent aucune construction à terrasse. Cette transformation de l'habitat apparaît à double titre liée à l'évolution démographique. En premier lieu, elle ne s'observe que dans les fermes qui s'agrandissent. Les extensions des fermes en surface caractérisent surtout les villages proches de Guiaro, les seuls dont la population s'accroît; l'habitat traditionnel avec ses deux niveaux demeure largement prédominant près de Coumbili et de Sia. En second lieu, conduisant une fraction croissante de la population à vivre hors du cadre particulièrement insalubre qu'est l'étage inférieur de la ferme, cette transformation de l'habitat est sans doute devenue un facteur de renouveau démographique.

Mais par ailleurs, les dommages démographiques subis lors des événements de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, la crise démographique prolongée qui a suivi ont pour leur part bouleversé l'organisation socio-résidentielle à Bétaré -et davantage encore à Nikouem (dernier village auquel nous nous attacherons). Presque la moitié des fermes dans le premier, une petite minorité seulement dans le second sont actuellement occupées par un groupe de frères, auxquels se joignent éventuellement leur mère, et une ou deux soeurs veuves revenues vivre dans la ferme paternelle. Elles se décomposent en autant de *nissié* que le groupe familial comporte de ménages. Bétaré (mais non Nikouem) offre encore quelques exemples de grosses fermes, rappelant le passé: elles réunissent plusieurs groupes de frères se rattachant à un ancêtre plus ou moins lointain. Il y a autant d'entrées, de greniers collectifs, de pièces communes dans le sous-sol, et d'autels destinés au père (*anienawe*) qu'il y a de groupes de frères. Dans ces fermes pluri-cellulaires, deux éléments sont toutefois communs, placés sous la responsabilité du *santu*: le *kila*, autel dédié à l'ancêtre commun, et le parc à bovins -mais chaque groupe familial peut posséder son troupeau. Inversement, plus des 4/5<sup>e</sup> des fermes à Nikouem, les 2/5<sup>e</sup> à Bétaré ne comportent qu'un ménage polygame ou monogame. Il n'y a plus de *tio*, rendu inutile. Terme ultime du délabrement social: parfois, il n'y a pas de bovins. Dans les fermes rassemblant moins de 5 personnes (30% à Bétaré, 50% à Nikouem), plus du tiers des habitants ont plus de 50 ans: nombre d'entre elles ont un avenir incertain.

### **Un émiettement social des immigrés mossi**

Le groupement Mossi de Bétaré (20 familles en 1968, 16 en 1948) présente les mêmes traits caractéristiques que les autres dans le canton de Guiaro. La grande majorité des familles ont quitté le pays Mossi depuis longtemps déjà (17 depuis plus de 40 ans), mais leur

installation à Bétaré est plus récente (13 depuis moins de 20 ans); la moitié résidait auparavant dans un village proche (Nikouem et Boala surtout).

Le village a accueilli des immigrants tout au long du 20<sup>e</sup> siècle, mais le nombre des familles présentes n'a sans doute jamais été très important, en particulier dans le hameau central (le seul enclos actuel est occupé par le fils d'un ancien "étranger-serviteur"). Les immigrants anciens sont presque tous repartis. Les allées et venues ont été constantes. De 1963 à 1967, cinq familles ont quitté le village, tandis que six autres s'y installaient. Par contre, les dix départs survenus de 1968 à 1972 (vers le pays Mossi, d'autres lieux proches) ne sont compensés par aucun apport: le groupement est-il menacé de disparaître? Les liens qu'entretient cette instabilité avec l'organisation sociale des immigrants apportent un élément de réponse.

Presque toutes les familles viennent du village de Passentenga (8 familles) ou de villages environnants (9), près de Nobéré. A elle seule cette origine géographique commune rend compte des faisceaux entrecroisés de relations qui unissent les immigrants. Un nouveau-venu trouve toujours parmi les familles déjà présentes un membre de son lignage, du lignage de sa mère ou de son épouse. Les immigrants se répartissent en plusieurs petites cellules (deux familles paraissent isolées), au gré des chevauchements des relations qui permettent à deux, trois ou quatre familles de se situer les unes par rapport aux autres autour d'un même personnage. Les séparations sont fréquentes, tandis que le départ ou le décès de celui qui est à la "tête" d'une cellule (*kasma*) entraîne fréquemment une désagrégation de celle-ci.

Deux cellules se sont formées dans le village. L'une, fixée dans le hameau Bégalié, comporte en 1968 trois familles dont les chefs, unis par des liens assez étroits (parenté utérine), seraient d'anciens captifs ou serviteurs au pays Mossi. La plus ancienne, elle a toujours été petite mais relativement stable: l'un de ses membres est présent depuis près de 40 ans, les deux autres depuis plus de 20 ans. La seconde cellule (quatre familles) comprend ce qui reste d'un groupement jadis plus développé, constitué autour d'un membre du lignage du chef de Passentenga. Ecarté de la chefferie par l'administration vers 1930-35, ce dernier était venu se fixer à Bétaré, accompagné ou rejoint par quelques parents et serviteurs. Reparti récemment à Passentenga, pour y devenir chef du village, son fils n'a laissé derrière lui qu'une poignée de familles (1). Représentant ensemble une dizaine de familles, trois autres cellules sont plus récentes, mais elles se sont formées auparavant dans d'autres lieux. Une regroupe des survivants de l'ancien groupement mossi de Sambatenga fixé dans le village de Séniassan (aujourd'hui disparu), et fondé par des immigrants venus du village mossi de Tentenga, riverain de la Volta rouge, lui aussi abandonné; ces immigrants n'ont plus de "racine" au pays Mossi. Les deux autres sont des fractions de l'ancien groupement qui s'était développé sur les terres de Nikouem, autour du chef de Ouedanghin en exil. Après le retour de ce dernier au pays Mossi, le groupement s'est rapidement désagrégé. Quelques familles se sont fixées à Bétaré, les unes autour du fils du chef de Ouedanghin, les autres constituant une cellule distincte, socialement hétérogène. Les 14 enclos relevant du hameau Nissalié s'étirent par petits noyaux sur près d'un kilomètre, reflétant bien l'hétérogénéité sociale de ce "quartier"

Cadre privilégié de la vie quotidienne des immigrants, chaque cellule est animée, plutôt que dirigée, par l'individu qui est au centre du réseau de relations entretenues par les diverses familles. Ce dernier a été généralement leur "logeur" (*gansoba*). Il a hébergé le nouveau-venu pendant quelques semaines (parfois quelques années), lui a "expliqué" le village et, s'il a souhaité faire venir sa famille et créer son propre enclos à proximité, il l'a introduit auprès du chef du village, puis du propriétaire du sol : à l'endroit choisi, ce dernier a

1) Depuis que cette cellule s'est constituée, son *kasma* représente l'ensemble des immigrants mossi auprès du chef de village. Il assiste à tous les "palabres" mettant en cause un Mossi. Il est garant de la bonne exécution par les immigrants des décisions qui les concernent, ou des directives émanant de l'administration. De nos jours, hors de sa propre cellule, son autorité est très limitée.

accompli le sacrifice rituel (*sanguie*). Le "logeur" a essentiellement une fonction d'accueil et d'intermédiaire. Il ne peut proposer une parcelle au nouveau-venu: "il ne commande pas la terre". Les familles ainsi accueillies résident dans des enclos voisins, et constituent une petite unité socio-résidentielle. Elles exploitent une même aire de champs de village, plus ou moins continue. Elles tendent par ailleurs à grouper leurs champs de brousse, toujours sous le contrôle étroit du maître de la terre, et généralement à une faible distance de ses propres champs. Sollicité, celui-ci est venu sur le lieu, a délimité grossièrement le terrain susceptible d'être défriché (jusqu'à tel bouquet d'arbres, ou affleurement rocheux...); il procède chaque année, avant les semailles, à un sacrifice destiné à la "brousse" (*gaogüe*); après la récolte, l'exploitant lui offrira un panier de mil. Les familles d'une même cellule socio-résidentielle s'entraident volontiers pour la réfection des cases, les activités agricoles (indépendamment des invitations de culture -4 à Bétaré en 1967- qui rassemblent des participants plus nombreux). Elles réunissent leurs bovins dans un même troupeau confié dans la journée à un ou deux jeunes garçons.

De 1963 à 1972, deux des cellules de Bétaré ont perdu une grande part de leurs effectifs et une troisième a disparu, à la suite du décès ou du départ du chef de famille qui était à leur tête, prouvant ainsi leur faible insertion dans le village. Les deux autres ont franchi sans dommage la dernière décennie: la plus ancienne à Bétaré, et celle fixée précédemment à Séniassan. Ce sont aussi celles qui, selon nos enquêtes de 1968, entretiennent les relations les moins étroites avec le pays Mossi: des visites peu fréquentes, une forte proportion d'épouses issues d'autres familles immigrées. Elles manifestent par ailleurs le plus grand dynamisme économique, tel que l'illustre par exemple l'importance des troupeaux de bovins (deux fois plus de têtes par personne).

### **Le mariage impossible: une inéluctable marginalité**

Pour occuper une place à l'intérieur de la collectivité villageoise, un nouveau-venu doit avoir ou nouer avec celle-ci des liens matrimoniaux. Malgré les relations qu'entretiennent les villageois et les Mossi depuis un passé lointain, établir de tels liens se heurte à un véritable fossé social et culturel qui les rend en pratique exceptionnels (cf. *annexe N°4*). Quelle que soit la durée de leur présence dans le canton de Guiaro (parfois supérieure à trois ou quatre décennies), aucun des immigrés Mossi actuels de Bétaré a une épouse Kassena, et aucun a cédé une de ses filles à un villageois.

A la tête de petites familles, rassemblés dans des cellules souvent peu structurées, les immigrés n'ont pas la capacité sociale de s'introduire dans le réseau de pactes inter-lignagers qui se nouent au sein de la collectivité locale autour de la circulation des femmes. Au demeurant, leur forte instabilité, la fréquence des retours au pays Mossi, ne permettent guère aux villageois de les considérer comme d'éventuels partenaires sociaux. Mais l'impossible échange d'épouses entre les deux groupes ethniques renvoie aussi à des différences insurmontables de leurs comportements et traditions respectifs dans le champ matrimonial.

En tout premier lieu, la dot. Si, au sein de la société mossi, les préludes au mariage (*remdo*) sont faits d'une longue succession de menus cadeaux aux futurs beaux-parents ou d'aides qui leur sont apportées, le mariage lui-même ne donne pas lieu à une prestation à caractère économique. Rassembler les six bovins inclus dans la dot associée au mariage kassena appelle par contre d'importants moyens économiques. Les villageois ignorent la promesse de mariage et le don d'une épouse, usuels dans la société mossi; ils tolèrent mal que le versement de la dot soit longtemps différé.

En second lieu, la coutume locale du *bwolo*. Les épouses sont inégalement réparties entre les hommes: les plus âgés, ceux de la génération des "pères", gardent une grande fraction des épouses reçues par le groupe familial. A Bétaré, pratiquement tous les hommes de moins de 30 ans sont célibataires; une forte minorité (40%) le sont encore à 30-39 ans; par

contre les hommes de plus de 50 ans ont en moyenne près de deux épouses. Cette rétention est une des sources d'une coutume qui permet aux hommes célibataires, sous certaines conditions précisément définies (1), d'avoir des relations durables avec la jeune épouse d'un homme plus âgé. Le *bwolo* est très peu apprécié par les Mossi.

D'autres obstacles aux échanges de femmes renvoient à des prolongements agraires des comportements matrimoniaux. Si la femme Kassena est en général associée aux semailles et si elle peut exploiter un champ personnel (notamment avec l'aide de son *bwolo* ...), sa participation aux travaux agricoles collectifs est dans l'ensemble limitée. Elle est plus modeste que celle qu'attendent les Mossi de leurs épouses: ils soulignent avec vigueur le fait qu'une épouse d'origine villageoise ne leur apporterait pas une aide suffisante pour la culture. Par ailleurs, insérés dans de petites cellules sociales, les immigrés n'ont guère la capacité d'organiser les invitations de culture attendues d'un futur gendre selon la tradition locale (*tambavara*). Ce dernier demande aux membres de son segment lignager de venir cultiver "pour notre femme" dans le champ de son futur beau-père, et il souhaite qu'ils soient nombreux; tous les jeunes hommes participent (car "ils savent qu'après ce sera peut-être pour eux"), sous le regard des hommes plus âgés.

L'absence de liens matrimoniaux entre les villageois et les immigrés a une conséquence de taille: ces derniers demeurent, au sens strict du terme, des étrangers. Ils ne se définissent pas au sein de la collectivité. Ils ne sont pas associés aux manifestations qui, au long de l'année, ponctuent la vie villageoise. Qu'il s'agisse des modalités de leur installation, de l'accès à des terres, des rapports avec les villageois, ils sont voués à une constante situation de dépendance politique, sociale, foncière. Cette dépendance s'inscrit dans l'espace. Tous les enclos mossi sont situés à la périphérie de l'aire des champs de case des villageois, sans toutefois pouvoir s'éloigner; une parcelle ne peut être étendue sans l'accord de celui qui possède la terre; de même une parcelle mise en jachère ne peut être récupérée par la suite. Les champs de brousse des immigrés sont attribués par le maître du sol: ils sont régulièrement fixés sur les franges ou à peu de distance des clairières de culture regroupant les champs villageois (selon des affinités lignagères ou par hameau). Dès que ces derniers se déplacent, en général ensemble ou presque, les champs mossi suivent. L'espace résidentiel et agricole des immigrés est accolé aux espaces kassena correspondants; mais il est clairement perçu par les uns et les autres comme étant hors de ces derniers.

## **Nikouem. L'espace sous contrôle**

### **Un village de réfugiés**

"Une nuit, les Djermas sont venus dans le village. Ils étaient nombreux. Les villageois se sont terrés dans leurs fermes. Mais les Djermas ont réussi à pénétrer. Ils ont tué tous ceux qui résistaient, puis les vieillards et les très jeunes enfants. Ils ont gardé pour eux les femmes belles et fortes. Ils ont vendu tous les autres villageois aux Mossi. Le village était entièrement détruit". Là commence l'histoire contemporaine de Nikouem, le village n'a plus de passé. La famille de l'ancien *tegatu* du village n'existe plus (un haut prou, juste au-delà de l'aire des champs de case, signale encore l'emplacement de sa ferme), ni celle du *peo* (dont un membre, dit-on, serait au Ghana). Lors des premiers entretiens, tous les villageois ont affirmé leur unité, déclarant appartenir au lignage du chef (administratif) du village; ils portent

*1) Le mari de la femme doit être de la génération supérieure et membre d'un autre segment de lignage; il sera considéré comme le père de tout enfant éventuel. Une éthique précise règle les rapports entre les trois personnes concernées, entourée d'un large consensus villageois. Le soir venu, nombre des jeunes hommes semblent disparaître temporairement du village, accueillis dans la case de leur *bwolo*. Toutefois cette coutume tend à être "dévoyée": l'argent (surtout celui des hommes de retour du Ghana) tient une place croissante dans les relations entre les deux partenaires; des jeunes femmes changent souvent de partenaires.*

effectivement le même nom patronymique (Oudouga), et ils s'interdisent les échanges de femmes, témoignant ainsi de leur volonté de reconstruire le village au plan social selon le modèle usuel au sein de la société Kassena. Toute autre, la réalité sociale du village ne s'est dévoilée qu'avec le temps, après de nombreux entretiens. Nikouem est un village de réfugiés où chacun a son histoire, ignorant ses relations avec les autres; mais chacun aussi ne veut pas se dissocier des autres, ou reconnaître qu'il n'est pas dans le village de ses ancêtres.

Quatre familles ou groupes familiaux ont re-occupé le lieu dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle ou peu après, construisant de nouvelles fermes sur les ruines de l'ancien village. L'un d'entre eux résidait sans doute auparavant à Nikouem mais il n'avait accès à aucune des chefferies coutumières (de terre, de village); il détient actuellement la chefferie administrative. Un autre est issu d'une jeune fille du village, emmenée par les Djermas, revenue plus tard avec un fils; celui-ci a été considéré comme appartenant au lignage de sa mère. Les deux derniers groupes, sans doute descendants d'anciens captifs, ne connaissent plus leur origine. Deux familles devaient ultérieurement s'agréger au village (dont une venue de Bétaré).

Plusieurs faits d'ordre agraire confirment la rupture intervenue dans l'histoire du village. Etendant les champs de case autour de leurs fermes, les nouveaux villageois n'ont qu'occasionnellement inscrit leurs parcelles dans le tissu des limites (*seuni*) dessinées précédemment dans le sol: le parcellaire ancien (là où il se discerne encore) et le parcellaire récent sont discordants. Ils ont édifié leurs fermes à quelque distance les unes des autres. Chacun a noué les liens religieux nécessaires avec le sol, et a ainsi établi son droit sur les terres proches de son habitat. Nikouem offre l'exemple, inhabituel, d'une auréole de champs de case soumis au contrôle de plusieurs groupes familiaux. Il en est de même pour les terrains de culture périphériques: le territoire villageois est découpé en plusieurs domaines fonciers (aux limites très imprécises). Nikouem réunit ainsi quatre "maîtres du sol", contrôlant chacun une fraction du terroir.

La reconstruction sociale du village demeure très imparfaite. Les manifestations communautaires sont rares, et les familles paraissent isolées, repliées sur elles-mêmes. Une des raisons est que les institutions autour desquelles cette reconstruction aurait pu se faire n'existent plus. Mais une raison essentielle est sans doute l'échec de la reconstruction démographique. Nikouem fut jadis un gros village, rassemblant plusieurs hameaux périphériques (tous disparus) et, dans le hameau central, des fermes parfois très étendues, dont témoigne un véritable champ de ruines. Au moins une quinzaine de fermes, sûrement très petites, furent édifiées après les événements de la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Quatre d'entre elles ont disparu depuis longtemps déjà. Parmi les douze fermes actuelles, six rassemblent une à trois personnes: quatre sont occupées par des veuves, une autre par un couple de vieillards; sauf évolution imprévisible, elles n'ont pas d'avenir. Deux fermes seulement ont réussi à s'étoffer quelque peu au plan démographique et social, regroupant actuellement chacune un groupe de frères. Nikouem n'est pas encore sorti de la longue crise démographique engagée depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Au cours de la dernière décennie, l'effectif des villageois est demeuré à peu près stable, proche de 70 personnes.

### **Une dépendance foncière des immigrés**

Dans ce village qui n'a pas réussi à se donner une nouvelle identité sociale, les immigrés ont été nombreux pendant toute la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle (cf. *annexe N°3*). Plusieurs cellules Mossi se sont installées à proximité des fermes kassena, accueillies généralement par le chef du village, exploitant ses terres. Une seule subsiste, forte de quatre familles originaires de villages Mossi riverains de la Volta rouge abandonnés ou en voie d'abandon (Koutienga, Burugna, Baraouélé). Deux familles isolées sont des reliques d'autres cellules disparues.

Nikouem a vu aussi s'implanter, un peu à l'écart au Sud du village, un important groupement mossi, constitué vers 1925-30 autour du chef de Ouedanghin (village coutumier proche de Nobéré) contraint à l'exil. Ce fût un véritable village (un temps reconnu comme tel par l'administration), comportant divers quartiers et rassemblant à son apogée plusieurs dizaines de familles. Etabli avec l'appui semble-t-il du chef de Guiaro, le groupement s'est développé en toute liberté, face à un village Kassena à l'époque renaissant, privé de ses chefs coutumiers. L'accueil et l'installation des nouveaux-venus ont été assurés par le fondateur du groupement, hors du contrôle des villageois. Comme sans doute d'autres gros établissements mossi, fixés dans les zones riveraines de la Volta rouge, aujourd'hui disparus, Ouedanghin fût une sorte d'enclave mossi. Mais le groupement n'a pas survécu au retour dans son village d'origine de celui autour de qui il s'était organisé. L'effectif des immigrés s'est effondré: en 1948, l'administration recense encore une vingtaine de familles; sur les photographies aériennes de 1950, on discerne une dizaine d'enclos. En 1968, il ne reste que cinq familles, dont trois venues récemment de villages environnants; revenu pendant quelques années, le fils aîné du fondateur est reparti (à Bétaré).

Un autre groupement s'était également formé à Tankwolo, à deux kilomètres à l'Est du village. Il est demeuré peu important (au plus dix ou douze familles). Totalement disparu après 1950, il ressurgit en 1967 avec le retour d'un ancien habitant, aussitôt rejoint par 4 familles venues de Kana. Il est seul responsable de la croissance des effectifs mossi à Nikouem au cours des dernières années (69 en 1959, 54 en 1966, 74 en 1970).

Les immigrés actuels à Nikouem sont pour la plupart originaires de villages mossi riverains de la Volta rouge, abandonnés (Tentenga, Baraouélé) ou en voie de l'être (Barsé, Burugna), ou bien ils sont des descendants d'anciens captifs ou serviteurs (du chef de Nobéré). Ils séjournent depuis longtemps dans la région de Guiaro (au moins depuis 1935-40) et plusieurs y sont nés. Un d'entre eux a une épouse Kasséna. Les trois quartiers mossi rassemblent actuellement des cellules sociales assez hétérogènes: les familles sont le plus souvent liées entre elles par des relations d'alliance ou par de simples rapports d'amitié (cf. *annexe N°3*).

Le site de deux quartiers à l'écart du village est un fruit du passé. A Ouedanghin, le *kasma* actuel est le dernier survivant de l'ancien groupement; à Tankwolo, il est le fils d'un des précédents habitants. L'isolement géographique permet aux immigrés d'échapper dans une large mesure au contrôle socio-politique de la collectivité locale. Si le *kasma* de chaque quartier veille à informer le chef du village de l'arrivée d'un nouveau-venu, il procède lui-même à son installation à ses côtés. L'aire des champs de village peut s'étendre sans contrainte. Cependant le départ en 1970-72 vers le pays Mossi de 3 des 10 familles présentes en 1968 montre que l'autonomie acquise ne suffit pas pour que les immigrés s'enracinent dans le lieu. Hors de l'aire résidentielle, l'accès aux terres dépend étroitement du groupe familial maître du sol. Les familles de Ouedanghin ont sollicité l'accord de ce dernier avant de défricher leurs champs de brousse, y compris celles qui exploitent des parcelles sur les terres du village abandonné de Guieogo: fixé à Bétaré, un ancien habitant a procédé au sacrifice rituel avant les semailles; il vient lui-même de défricher un champ. En 1967, les Mossi récemment installés à Tankwolo cultivent uniquement autour de leurs enclos. Les parcelles qu'ils viennent de défricher à quelques centaines de mètres vers l'Ouest sont situées à proximité de champs exploités par des villageois.

A l'autonomie des Mossi fixés à Ouedanghin et Tanwolo dans la gestion de l'aire résidentielle s'oppose leur dépendance dans l'accès à des terrains de culture éloignés. Ces derniers demeurent sous le contrôle de la collectivité locale. Mais les terres disponibles sont vastes. Les droits des maîtres du sol sont parfois mal établis: des secteurs éloignés sont restés inexploités depuis la re-fondation du village; certains appartenaient à des hameaux disparus. Fait inconnu à Bétaré ou à Kana, des exploitants Mossi groupent leurs champs de brousse dans des clairières de cultures à l'écart de celles des villageois (cf. figure N°9.a). Mais les

immigrés ne profitent guère des facilités d'accès au sol dont ils disposent. Ils mettent en oeuvre un système agricole conforme aux usages -tels qu'ils les ont connus- dans leurs villages d'origine.

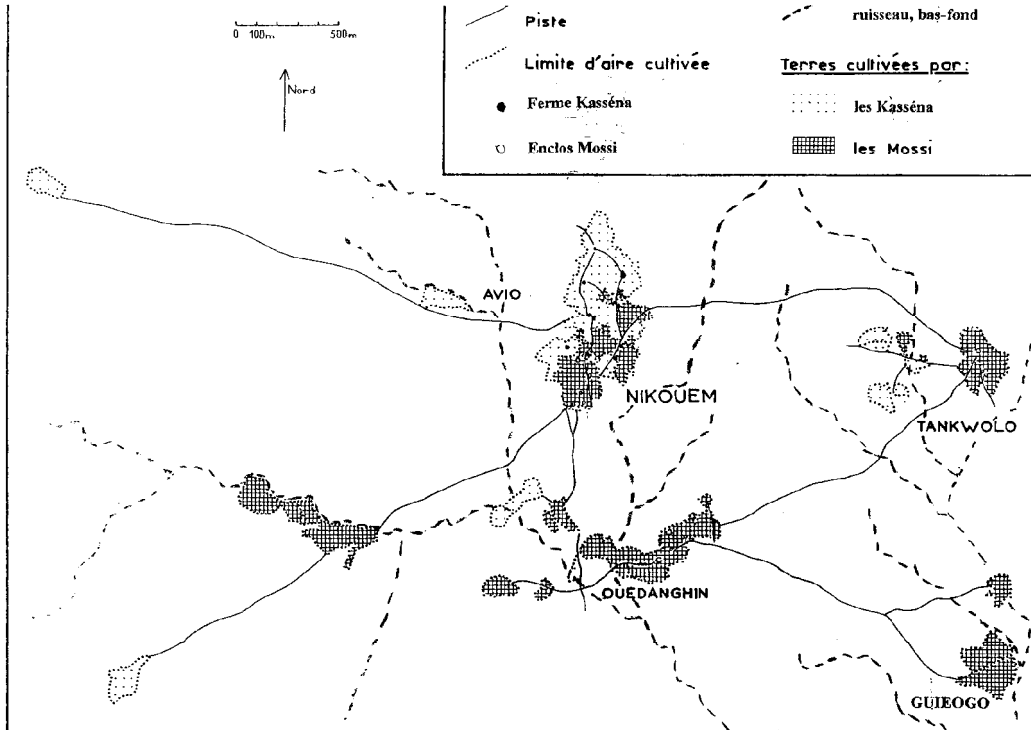


Figure N° 9.a. REPARTITION DES TERRES CULTIVEES, PAR ETHNIE à NIKOUEM en 1967

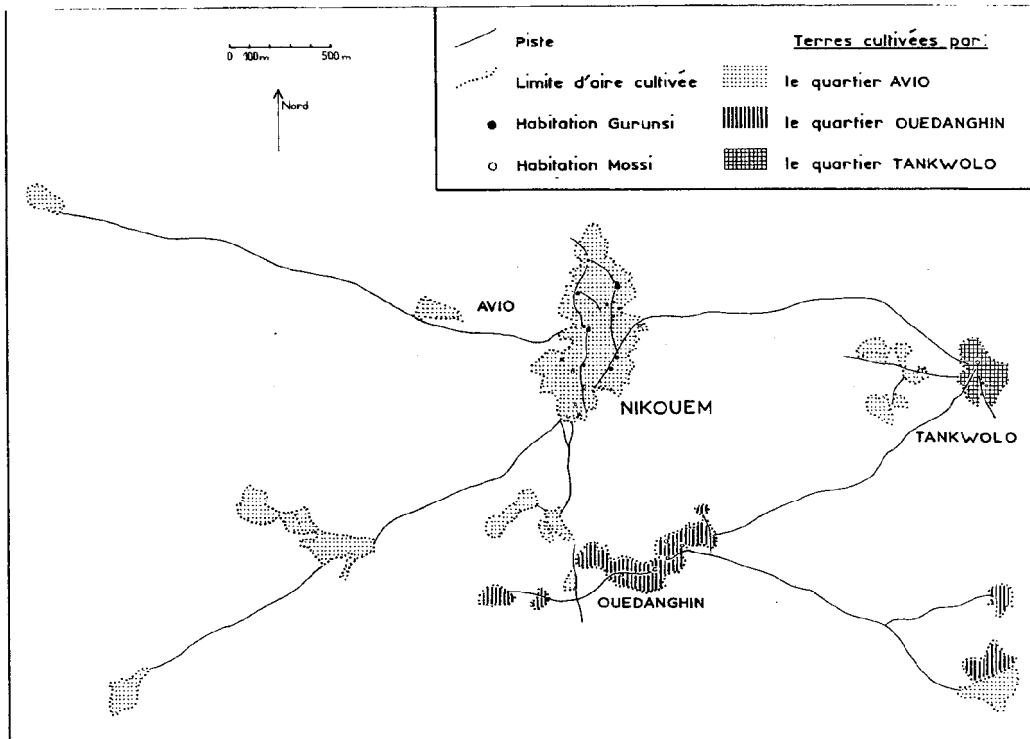


Figure 9.b. REPARTITION DES TERRES CULTIVEES, PAR QUARTIER à NIKOUEM, en 1967



## LA VIE AGRICOLE UNE EMPRISE CONTRASTÉE DU PASSÉ

L'agriculture villageoise et celle des immigrés sont de façon contrastée sous l'emprise du passé. Mal reconstruite au plan démographique et social, la population Kassena n'a pu restaurer son agriculture de jadis. Principalement parce que celle-ci a été privée de ses fondements socio-familiaux. Structuré auparavant au niveau du groupe de frères, le système agricole (production, consommation) l'est désormais le plus souvent à l'échelle de la famille élémentaire. Symbolisés par l'effacement du *kaara*, grand champ vivrier familial, et du *tio*, où était entreposée sa récolte, les effets en sont multiples. Mais aussi parce que, dans la région de Guiaro, cette agriculture villageoise s'est ouverte à diverses influences venues de l'exemple offert par les immigrés. Le système agricole pratiqué par ce derniers se caractérise inversement par le maintien de formes anciennes telles qu'elles existaient au pays Mossi lorsqu'ils l'ont quitté il y a quelques décennies. Il apparaît un "conservatoire" du passé.

### **Des structures agricoles villageoises transformées**

L'agriculture kassena ancienne, précoloniale, est rustique mais efficace. L'activité agricole est socialement très valorisée. Un faisceau de solidarités et complémentarités se noue au sein de chaque exploitation -en général, un groupe de frères- autour de la production et de la consommation des biens vivriers.

Chaque ferme est entourée de petites parcelles consacrées exclusivement au maïs associé au tabac (cf. l'exemple de Saro, figure N°10), cultivées en permanence. Devant l'entrée de la ferme (ou chacune des entrées lorsque celle-ci est pluri-cellulaire), le *karakoudouga* est le plus vaste: exploité par le frère aîné (*karatu*); il est entretenu -symboliquement, vu sa taille- par tous les membres du groupe. Chaque homme marié dispose par ailleurs d'un *koudougara* (pluriel: *koudi*). Les uns et les autres sont cernés de limites permanentes (*seuni*): des sillons initialement tracés sur le sol qui, avec le temps, se creusent sous l'effet du ruissellement des eaux de pluie. Un homme récemment marié crée sa propre parcelle à la périphérie des autres; le *karakoudouga* est hérité par le nouveau chef d'exploitation. Par leur superficie, les parcelles de case tiennent une place très secondaire dans le système agricole traditionnel (4% des surfaces cultivées à Saro). Mais leur intérêt est autant social qu'économique. En particulier, elles permettent à chaque homme marié de participer à une intense circulation de cadeaux d'épis de maïs (ils remontent toute la hiérarchie des unités lignagères): après chaque récolte, celle-ci re-affirme la structure et la cohésion de la collectivité villageoise. Le tabac est une source importante des revenus monétaires des hommes.

Les *kaare* (singulier: *kaara*) se rassemblent à l'écart de l'habitat dans de vastes clairières de culture -une par hameau ou segment de lignage (*nubié*). Champs temporaires (le cycle de culture dure 4 à 5 ans), ils sont traditionnellement le domaine privilégié du petit mil. Ils s'étendent de préférence sur les parties hautes du paysage, où se trouvent les sols légers, bien drainés (*kaoro*), qui conviennent au petit mil et sont faciles à travailler. Le *kaara* est le champ familial commun, exploité (généralement le matin) par tous les membres de l'exploitation (les hommes travaillent ceints d'une peau de chèvre -*tankwolo*-, les femmes portent des touffes de feuilles). Les semences sont faites par les femmes; par la suite, ces dernières participent peu aux travaux agricoles -sauf pour la récolte. Celle-ci est mise dans le *tio*. Elle est destinée à l'ensemble des membres du groupe, le chef de ce dernier assurant sa répartition entre les différents ménages. Elle n'est consommée qu'à partir de la période des semences de l'année suivante. Elle ne peut en aucun cas être vendue (en cas d'infraction, seule une vache sacrifiée au *kila* apaise le courroux des ancêtres).

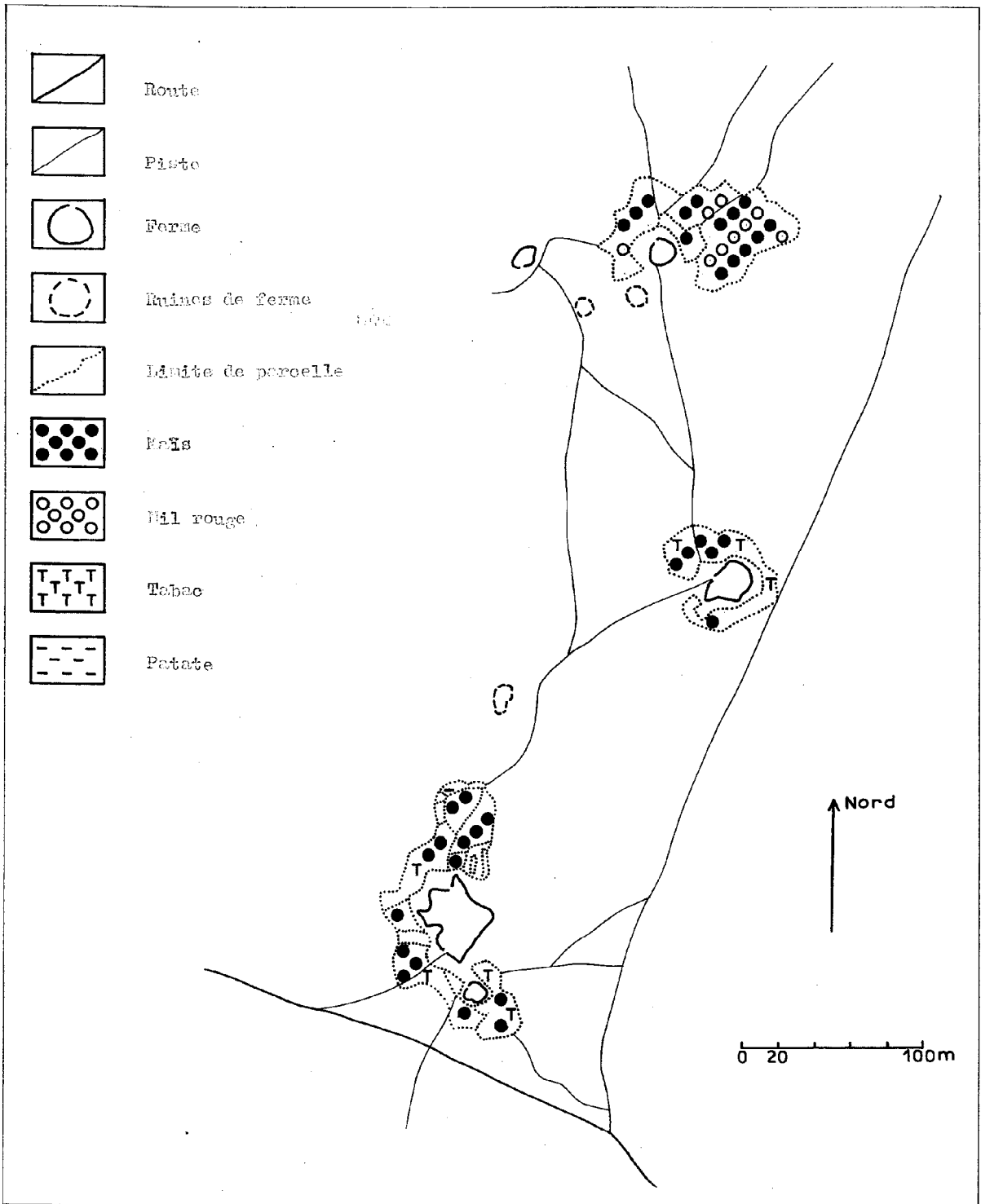


Figure N°10 CHAMPS de VILLAGE de SARO  
UTILISATION DU SOL. 1967

Le défrichement d'un nouveau *kaara* est une occasion privilégiée pour réunir un *bwanga* (autres circonstances: restaurer une ferme, redresser un *prou* en voie d'éboulement): invitation de culture adressée à tous les hommes d'un même hameau ou segment lignager (mais non les immigrés Mossi) -nul ne peut s'y soustraire (les hommes âgés assistent mais ne travaillent pas); les travaux peuvent durer jusqu'à trois jours. Les cadeaux offerts (le tabac tient une grande place), les repas et boissons préparés pour les participants, souvent nombreux, limitent cette manifestation à des villageois suffisamment aisés. Un seul *bwanga* a été organisé en 1967 à Bétaré dans le hameau Nakalo -au profit du *péo-* ("la récolte de 1966 a été mauvaise, et les gens n'avaient pas assez de mil"); il a réuni près d'une quarantaine de personnes. Il n'y en a pas eu à Nikouem depuis longtemps. Moins ritualisée et imposante (chaque ferme envoie au moins un homme), plus brève (une matinée) et moins onéreuse, une autre forme d'invitation de culture -*Nisua-* est organisée également surtout pour les travaux dans le *kaara* (défrichement, sarclage, récolte), souvent au bénéfice d'un exploitant en difficulté (maladie, frères ou fils absents, champ envahi par les mauvaises herbes,...). Il y en eut deux à Bétaré en 1967, quatre en 1966; les Mossi cultivant leurs champs à proximité sont invités.

Chaque homme marié subvient aux besoins de sa famille pendant la saison sèche avec la récolte de son champ personnel (cultivé l'après-midi). Semé en petit mil ou sorgho, parfois en arachide, le *katiara* est souvent proche du *kaara*; toujours réservé au sorgho (blanc ou rouge); le *bolo* est situé près des bas-fonds. La récolte est mise dans des greniers en paille (*poulou*) ou de petits greniers en banco (*tikara*), souvent édifiés dans le *kandiga* d'une épouse. Les femmes peuvent également avoir des parcelles personnelles, souvent à la périphérie des *koudi*, généralement consacrées à l'arachide, aux condiments. Elles sont en fait largement aidées par les hommes (mari, fils, *bwolo*).

Rapportées au nombre de personnes actives, les surfaces cultivées sont relativement restreintes (cf. *annexe N°5*), peut-être en raison de la modeste participation des femmes aux travaux agricoles. Mais les façons culturales sont soignées. Près des fermes, le sol est préparé avant les semis. Il bénéficie de diverses formes de fumure qui restituent au sol l'essentiel de sa fertilité. Les déchets domestiques et le fumier animal sont extraits des fermes et répandus sur les *koudi*. En saison sèche, le petit bétail (ovins et caprins sont abondants) et les veaux (attachés à des piquets) demeurent pendant la journée autour des fermes. En fin de saison sèche, les abords des fermes sont couverts d'un tapis plus ou moins dense de jeunes repousses de *zanga* (pluriel: *zamcé*), variété d'acacia (*Faidherbia albida*) dont le feuillage est apprécié par les chèvres. Elles sont coupées, puis brûlées. Préparant le sol avant d'y semer le maïs, l'exploitant mélange les cendres et la terre: "là où il y a beaucoup de *zamsé*, le sol est riche" (1). Les champs de brousse bénéficient d'au moins deux sarclages; ils sont parcourus par les troupeaux de bovins en saison sèche.

La gamme des plantes cultivées est sommaire: ni coton (le port d'un vêtement est récent), ni riz, ni sésame; quelques minuscules parcelles de tubercules (patate, manioc), de condiments. Les associations de cultures dans un même champ sont exceptionnelles (du maïs, parfois du haricot dans les champs de sorgho).

L'évolution au cours du 20<sup>e</sup> siècle est profonde, touchant de nombreux aspects du système agricole. Elle est animée par un faisceau de facteurs, soit noués autour des effets directs ou rémanents des événements de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, soit liés à l'influence des immigrés. Leur jeu est cependant inégal à l'intérieur du canton de Guiaro.

Presque tous les villages du canton entrent dans le 20<sup>e</sup> siècle fortement délabrés au plan démographique et social. Les fermes reconstruites sont souvent très petites. Beaucoup

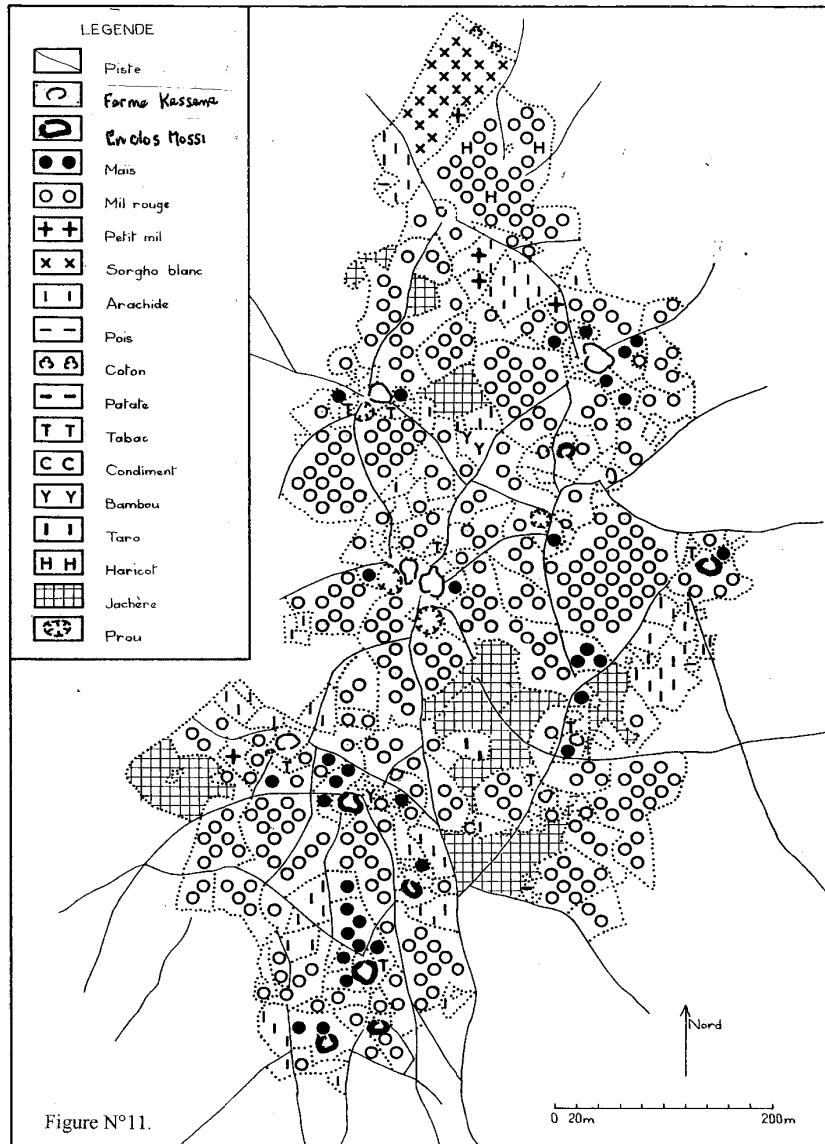
1) Seuls les grands *zamcé* ont des fruits. Ils ne se développent qu'à la périphérie de l'aire des champs de case à l'abri des défrichements annuels. Disséminées sur le sol, leurs gousses sont ingérées par le bétail: les déjections de celui-ci dans les enclos, les étables, dispersées dans les *koudi*, seront à l'origine des repousses.

rassemblent une famille élémentaire ou des fractions disparates de segments lignagers. La production s'organise de fait autour du ménage polygame ou monogame. Le champ familial collectif (*kaara*) disparaît. Chaque homme marié exploite, avec sa famille, un champ qui se substitue à son ancienne parcelle personnelle. Avec le *kaara* est abandonné le grenier familial (*tio*), et l'usage de retarder la consommation de sa récolte jusqu'à l'hivernage suivant. Un élément nouveau d'insécurité vivrière apparaît. La période de "soudure" alimentaire se place désormais pendant la saison des pluies, à un moment où les hommes sont mobilisés par les travaux agricoles: ils ne peuvent, si besoin est, recourir à des ressources complémentaires (collecte de fruits, racines ..., vente de produits de la chasse, de l'artisanat). Avec le *kaara* s'effacent aussi les formes de solidarité dans le travail qui lui étaient associées: les invitations de culture, la surveillance jadis assurée pour écarter la faune sauvage (singes, antilopes,...) lorsque les mils ou sorghos parviennent à maturité. Enfin, l'abandon du *kaara* marque la fin de la prédominance du petit mil dans l'alimentation kasséna. A l'instar d'une partie des anciennes parcelles personnelles (*bolo*), les nouveaux champs familiaux se déploient plus volontiers à proximité des bas-fonds, et s'ouvrent largement au sorgho blanc (parfois parsemé de maïs), à l'imitation des immigrés mossi.

Si les événements de la fin du 19<sup>e</sup> siècle sont à l'origine de l'abandon du *kaara*, d'autres facteurs se sont opposés à son retour. En premier lieu, la crise démographique qui a affecté la région pendant un demi-siècle, empêchant toute croissance de la population et toute reconstruction sociale. Ainsi de nos jours à Nikouem, sur 15 exploitations, 4 sont dirigées par des veuves et 3 autres ne rassemblent que deux personnes. L'administration coloniale a également joué un rôle important: elle a ébranlé la fonction économique assurée par le *kaara* dans les quelques fermes où celui-ci avait pu renaître. Le chef de l'exploitation a souvent été obligé de prélever tout ou partie de l'impôt sur la récolte commune, et à faire face avec celle-ci à la subsistance de la famille des "prestataires" partis travailler sur de lointains chantiers publics ou plantations. Il a été privé des moyens de satisfaire les besoins vivriers du groupe familial en hivernage; les hommes ont été amenés à développer leurs parcelles personnelles.

L'éclatement de l'organisation sociale de la production et les effets qui en résultent affectent l'ensemble des villages du canton de Guiaro. Seules, ici ou là, quelques grosses fermes font survivre les modalités anciennes de cette organisation. Partout aussi à cet éclatement s'associe une double évolution, conjointe, du système agricole: le recul prononcé du petit mil au profit du sorgho, un glissement vers les bas-fonds des terrains de culture éloignés de l'habitat. Cette évolution ne modifie pas nécessairement la structure géographique de l'espace agricole. Le terroir de Saro oppose ainsi toujours une aire très restreinte de *koudi*, consacrés avant tout au maïs et au tabac, et de vastes champs temporaires éloignés, où désormais prédomine le sorgho, mélangé avec un peu de maïs.(cf. *annexe N°5*). Un tel dispositif s'observe également à Bwassan, à Boali, dans les environs de Sia. Par contre, dans les villages proches de Guiaro, ce dispositif est bouleversé sous l'effet de deux autres évolutions complémentaires. Sous l'influence incontestable des immigrés, les villageois ont délaissé la boisson traditionnelle, à base de farine de mil et de lait, au profit de la bière de mil dont la consommation s'est fortement accrue. A Nikouem et Kana (mais non à Saro), ils ont multiplié les parcelles de sorgho rouge (le plus apprécié pour la bière de mil) et, à l'instar des Mossi, ils les ont fixées essentiellement autour de leurs fermes, à la périphérie des *koudi* (cf. figures N°11, 12). Dans le hameau central de Nikouem, les champs de village des exploitations kasséna représentent près de 60% des surfaces cultivées; ils sont désormais comparables par la nature des cultures, leur étendue à ceux qui cernent les enclos mossi. La fumure devenant insuffisante, ils laissent place à des jachères (de courte durée). A Kana, le chef du village a récupéré les parcelles autour des enclos d'immigrés récemment partis; les 4/5<sup>e</sup> des surfaces qu'il exploite (au demeurant limitées) se concentrent près de l'habitat. Dans les villages proches de Guiaro, l'espace agricole kasséna présente désormais un nouveau visage.

Malgré l'abondance des terres, les villageois éprouvent des difficultés à couvrir régulièrement leurs besoins vivriers. A Bétaré, en 1968 (pendant l'hivernage précédent, les pluies ont été médiocres, mal réparties)), seuls 4 ou 5 exploitants ont disposé d'une quantité de mil



NIKOUEM (quartier AVIO). CHAMPS de VILLAGE en 1967  
REPARTITION des CULTURES

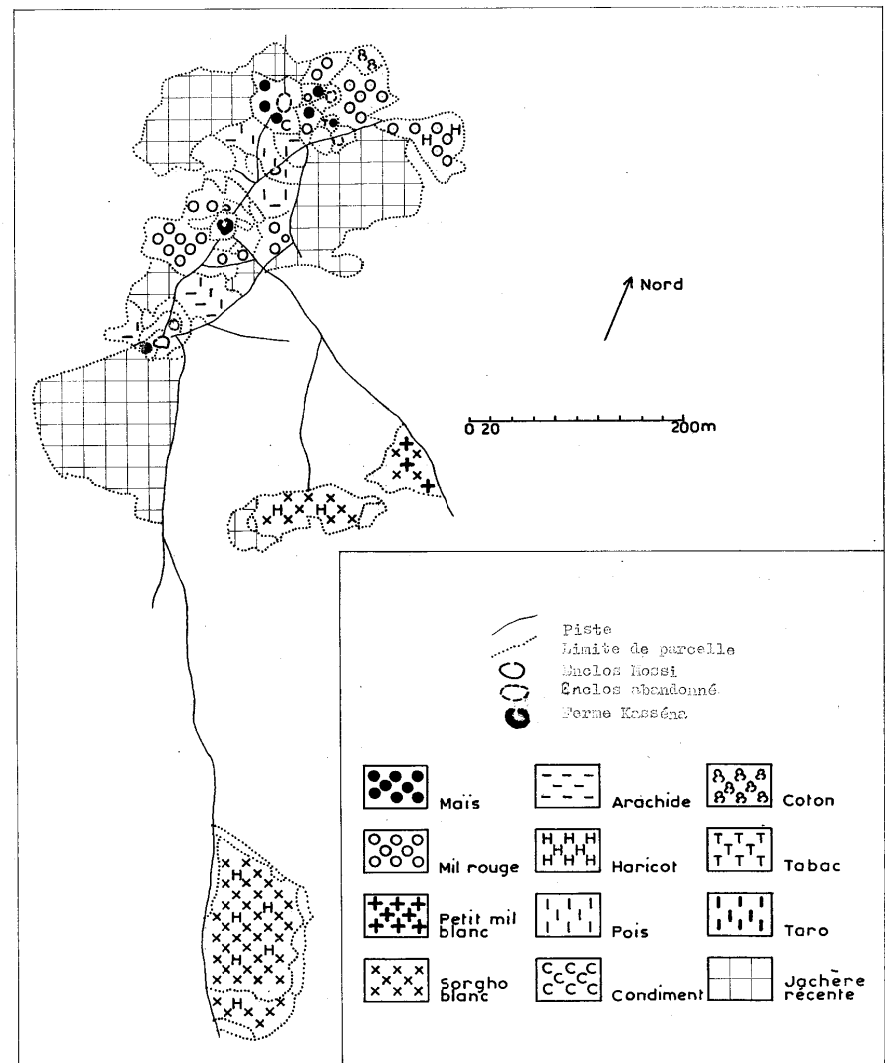


Figure N°12. TERROIR de KANA  
REPARTITION DES CULTURES

suffisante pour subvenir aux besoins familiaux jusqu'à la récolte suivante. Les autres ont été contraints de vendre des moutons ou des chèvres, voire une vache, pour acheter du mil; certains ont dû se rendre au Ghana pendant quelques mois pour y gagner un peu d'argent. Dans l'ensemble, l'agriculture a perdu son aptitude ancienne à assurer l'aisance vivrière de la population. Aux facteurs en jeu depuis le début du siècle s'en ajoutent désormais d'autres liés notamment à des changements qui affectent la production, la consommation. Les champs de village s'étendent, mais les troupeaux -et la fumure animale- ne progressent pas: les rendements baissent, imposent une mise en jachère. La bière de mil détourne une partie notable de la récolte. Les migrations vers le Ghana amputent la force de travail. Au total, à Bétaré, Kana et Nikouem, 1/5<sup>e</sup> des hommes sont absents; les 3/4 ont moins de 30 ans; 3 sur 5 sont partis depuis plus de 2 ans, 1 sur 4 depuis plus de 5 ans (l'effectif des migrants partis depuis longtemps est sans doute sous-évalué). Dans la population adulte présente, il y a seulement 7 hommes pour 10 femmes -or celles-ci participent relativement peu aux activités agricoles. L'ancien grenier à mil des populations du Sud du pays Mossi n'est plus.

### **D'un troupeau à l'autre: une place différente**

L'élevage des bovins est un trait caractéristique de la société kassena. Les Mossi de la région de Nobéré sont également des éleveurs de bovins (REMY, 1972); immigrés dans la région de Guiaro, ils possèdent souvent des troupeaux. Les comportements respectifs des uns et des autres au regard du bétail montrent qu'ils ne lui attribuent pas la même fonction économique et surtout ne lui donnent pas la même signification sociale et culturelle.

Parmi les 37 enclos mossi fixés en 1968 à Bétaré, Kana et Nikouem, 23 comportent un parc à bovins, une aire le plus souvent située au centre de l'enclos, où les bovins passent la nuit attachés à des piquets (les veaux étant abrités dans une case). Surveiller le troupeau est, pendant toute l'année, une des activités les plus contraignantes dévolues aux jeunes garçons et, en hivernage, une constante préoccupation, bovins et champs ne faisant pas bon ménage. Dans 5 des enclos, les bovins n'appartiennent pas au chef de famille: ils lui ont été confiés par d'autres immigrés qui ne pouvaient s'en occuper eux-mêmes (absence d'un fils en âge de le faire) ou par des parents résidant au pays Mossi. Inversement, deux chefs de famille possèdent des bovins mais les ont confiés à d'autres immigrés.

Environ 170 bovins (boeufs, vaches, veaux) sont dénombrés dans les familles Mossi des trois villages, dont les 2/3 à Bétaré (dans ce village, les immigrés possèdent par ailleurs près d'une centaine d'ovins). Plus d'une trentaine appartiennent en fait à des immigrés résidant dans d'autres villages Kasséna ou, le plus souvent à des familles du pays Mossi; par contre, une douzaine de têtes sont confiées dans d'autres villages du canton (aucune au pays Mossi); une dizaine sont échangées entre les immigrés d'un même village. Les "prêts" de bovins sont particulièrement fréquents à Bétaré (une vingtaine de têtes sont confiées par des parents du pays Mossi). Le troupeau familial rassemble en moyenne près de 7 bovins, soit un effectif semblable à celui observé à Donsin. Mais la part des familles qui disposent d'un troupeau est plus élevée parmi les immigrés (trois sur cinq) qu'à Donsin (deux sur cinq). L'importance du troupeau varie fortement selon les familles: les 3/4 disposent de moins de 7 têtes, les autres gardent (et le plus souvent possèdent) une à deux dizaines de bovins (le troupeau le plus important regroupe 29 têtes). Parmi ces gros éleveurs, tous fixés à Bétaré, trois sont les chefs de cellules sociales. La plupart des familles qui ne possèdent aucun bovin sont installées depuis peu de temps dans le groupement (moins d'une dizaine d'années).

En hivernage, au cours de la journée les bovins sont parfois attachés à des piquets dans des jachères proches des enclos; le plus souvent, ils sont amenés à l'écart de l'habitat. Fréquent, le regroupement des troupeaux est un des plus sûrs indices de l'organisation sociale des immigrés: chaque cellule a son troupeau collectif, sous la garde de jeunes garçons; il n'est pas

rare d'apercevoir des troupeaux de quelques dizaines de têtes. Les techniques d'entretien -très sommaires- et de gardiennage du bétail sont tout à fait conformes à celles mises en oeuvre à Donsin. Les troupeaux des immigrés demeurent à l'écart de ceux des villageois: à l'instar des groupes humains, ils ne se mélangent pas. Les dégâts occasionnés par les bovins dans les champs en raison de la négligence des bergers sont une des causes les plus fréquentes des frictions entre les immigrés, ou entre ces derniers et les villageois. Ils sont pour une part à l'origine du regroupement fréquent des champs dans une même clairière de culture: au moment où les céréales lèvent puis parviennent à maturité, un jeune garçon placé en surveillance veillera à éloigner la faune sauvage, et aussi à détourner une vache égarée.

Le bétail bovin est pour les immigrés un agent particulièrement utile de la vie sociale et économique. Il consacre une position sociale éminente. Il est un moyen efficace de se protéger des aléas de la production vivrière, de faire face à des obligations sociales (funérailles) ou économiques (impôt). Il est aussi le gage de bonnes récoltes: le fumier animal est répandu par petits tas dans les parcelles qui entourent les enclos; le troupeau parcourt les champs de brousse après la récolte. Enfin le lait est apprécié par les enfants. Une vache s'achète, se vend, se "prête".

Pour la population Kassena, le bétail bovin a une toute autre place, ainsi qu'en témoignent l'attachement presque affectif que lui vouent les villageois et les soins attentifs dont il est l'objet; au demeurant, la vente d'une vache est exceptionnelle et les "prêts" sont peu fréquents (généralement entre parents maternels); la perte d'une tête en raison d'une maladie ou de la faune sauvage est un drame. Ce bétail est un élément essentiel de l'organisation ancienne de la société. Chaque groupe de frères possède un troupeau, à la fois témoin, garant et source de prospérité sociale et démographique. C'est autour du parc à bovins que s'ordonne la ferme. A l'intérieur de celle-ci, hommes et bovins vivent dans une grande promiscuité, presque en symbiose. La population garde autant le souvenir des dommages démographiques consécutifs aux raids des Djermas que de la disparition presque totale des troupeaux. De même se souvient-elle autant des épidémies qui l'ont frappée au long du 20<sup>e</sup> siècle que des terribles épizooties qui (vers 1915-20 surtout) décimèrent ses troupeaux renaissants ("apparemment saines la veille au soir, les vaches étaient trouvées mortes le matin"). Dans les deux cas, le fonctionnement de la société était directement impliqué.

Sans troupeau, il n'y a guère d'avenir. Au plan matrimonial d'abord: élément fondamental de la dot, les bovins circulent d'un village à un autre, contre-point à la circulation des femmes et instrument du renforcement des relations entre lignages. Ils permettent par ailleurs de maintenir le dialogue avec les ancêtres, de se concilier les puissances surnaturelles, de se garder des calamités qui peuvent à tout moment mettre la vie en péril (épidémies, famines, sécheresses, agressions magico-religieuses,...). Un rite social ou religieux n'acquiert toute sa dimension, son efficacité, que s'il est accompagné du sacrifice d'un bovin. Il n'y a pas de fin plus digne pour une vache devenue âgée, après avoir maintes fois vélé, que d'être offerte en sacrifice aux ancêtres sur le *kila*, et pour ces derniers il n'y a pas plus bel hommage. Enfin, associés au petit bétail (ovins, caprins), les bovins contribuent de deux façons, clairement reconnues par les villageois, à l'exploitation continue des parcelles qui entourent la ferme: récupéré avec soin le fumier animal est répandu sur les *koudi*; lorsqu'il prépare le sol avant de semer le maïs, l'exploitant mélange la terre avec les cendres des repousses de *zamcé*.

Au centre des préoccupations des villageois, l'entretien des troupeaux reflète les structures lignagères et foncières. En hivernage, les bovins sont ramenés tous les soirs dans l'enclos à l'intérieur de la ferme. Le matin, de jeunes garçons les emmènent à l'écart de l'habitat, là où il n'y a plus de champs (les dégâts provoqués par des vaches lorsqu'elles traversent l'aire des *koudi*, ou égarées, sont la source de "palabres"). Ils sont généralement regroupés par hameau (observation faite en octobre 1967: 4 bergers gardent les 86 bovins du quartier Nakalo de Bétaré). En saison sèche, après les récoltes, les veaux (attachés à des piquets) et les ovins demeurent pendant la journée autour des fermes; ils rentrent dans les étables pendant la nuit. Les

bovins se déplacent librement dans la "brousse" (exposés aux attaques des fauves...); ils reviennent près de l'habitat le soir. Chaque troupeau a son propre terrain de parcours sur les terres du lignage (ou segment lignager) qui le possède, et ses points d'eau (des bas-fonds, creusés par les villageois lorsque l'eau manque). Les champs de brousse (familiaux ou personnels) ne bénéficient pas spécialement d'une fumure animale; les sols se régénèrent surtout lors des longues périodes de mise en jachère. La traite des vaches est assurée matin et soir par les hommes. Le lait est très apprécié -pour les enfants; jadis il était la base de la boisson traditionnelle.

Malgré la place essentielle qu'occupe le troupeau dans la société kassena, l'attention et les efforts que lui consacrent les villageois, son effectif est relativement modeste. Dans les trois villages étudiés, 220 bovins sont dénombrés -dont les  $\frac{3}{4}$  à Bétaré (et par ailleurs dans ce village près de 200 ovins)-, soit un peu moins de 6 têtes par ferme. Rapporté à l'ensemble de la population, cet effectif est inférieur de 25% à celui observé parmi les immigrés. Rares sont les exploitants qui possèdent plus de 10 bovins (4 à Bétaré, 1 à Nikouem) et plusieurs en sont dépourvus (3 à Bétaré, 7 à Nikouem). Cet effectif était-il plus important jadis ? Tous les témoignages confirment que l'essentiel du cheptel avait été emporté par les Djerma (imposant une réduction de moitié du nombre de bovins inclus dans la dot matrimoniale). Ils évoquent aussi les ravages ultérieurs faits par la faune sauvage et les épizooties, et les difficultés rencontrées par les villageois pour reconstituer les troupeaux: "du temps des ancêtres nous étions plus riches, nous pouvions nous procurer de nouvelles vaches et très vite le troupeau devenait à nouveau important; maintenant l'argent c'est pour l'impôt ou pour acheter le mil".

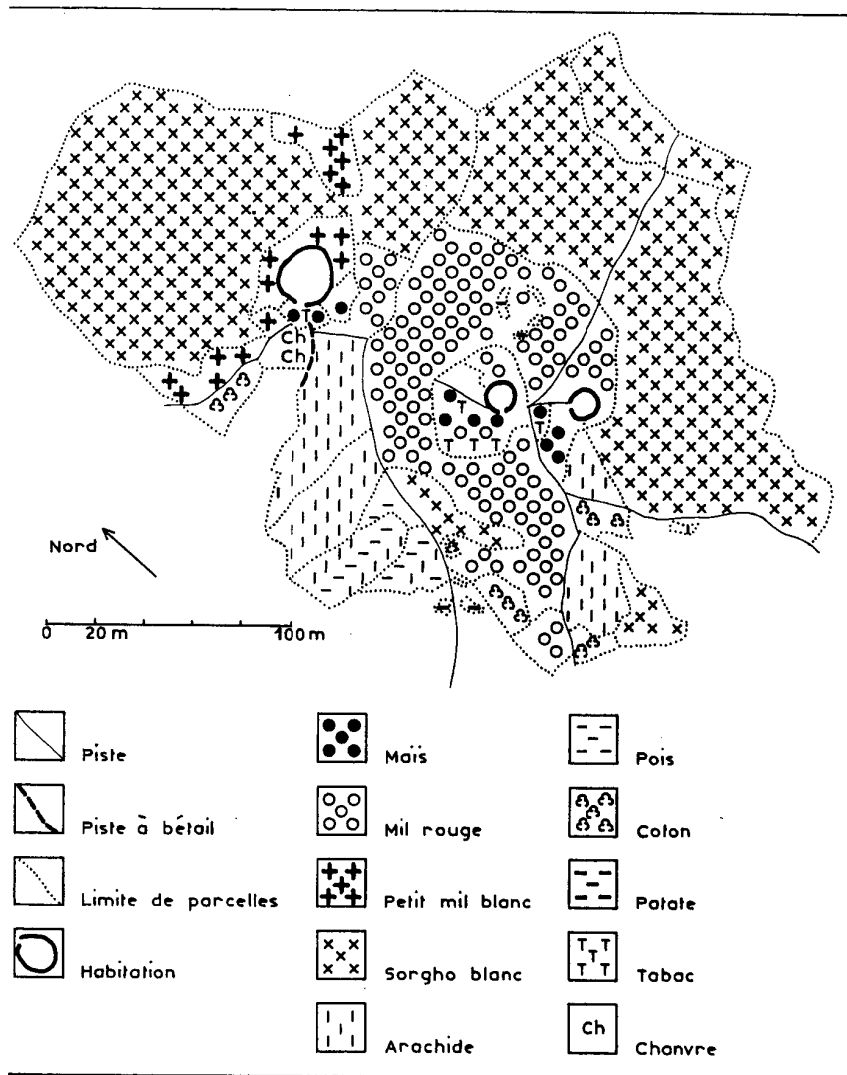
Les migrations de travail vers le Ghana renvoient pour une grande part aux difficultés rencontrées par les jeunes hommes pour se marier sous l'effet conjugué de la faiblesse des troupeaux et de l'étiement démographique des fermes. Dix des douze fermes qui à Bétaré, Kana et Nikouem rassemblent moins de quatre personnes (présentes) n'abritent aucun bovin; dans ces douze fermes, la  $\frac{1}{2}$  des hommes de plus de 15 ans sont absents.

### **L'agriculture Mossi d'antan**

Les champs de village des immigrés fixés dans le quartier central de Nikouem et à Kana ne se distinguent pas de ceux des villageois Kassena (cf. fig. N°11, 12). Ils présentent la même double auréole de plantes cultivées: près des enclos, de petites parcelles de maïs souvent mélangé au tabac; au-delà, des champs de sorgho rouge (surtout) et d'arachide (associé au pois). Cependant la part des champs de village dans les surfaces cultivées est moins importante chez les immigrés (cf. *annexe N°5*). Les champs de brousse de ces derniers sont, de même que ceux des villageois, pour l'essentiel consacrés au sorgho blanc. A Nikouem -fait nouveau- certains d'entre eux s'étendent à l'écart des terrains cultivés par les Kassena. Tous se localisent à proximité de bas-fonds Cette proximité des systèmes agricoles est avant tout l'effet de l'adoption par les exploitants locaux d'usages agraires mossi.

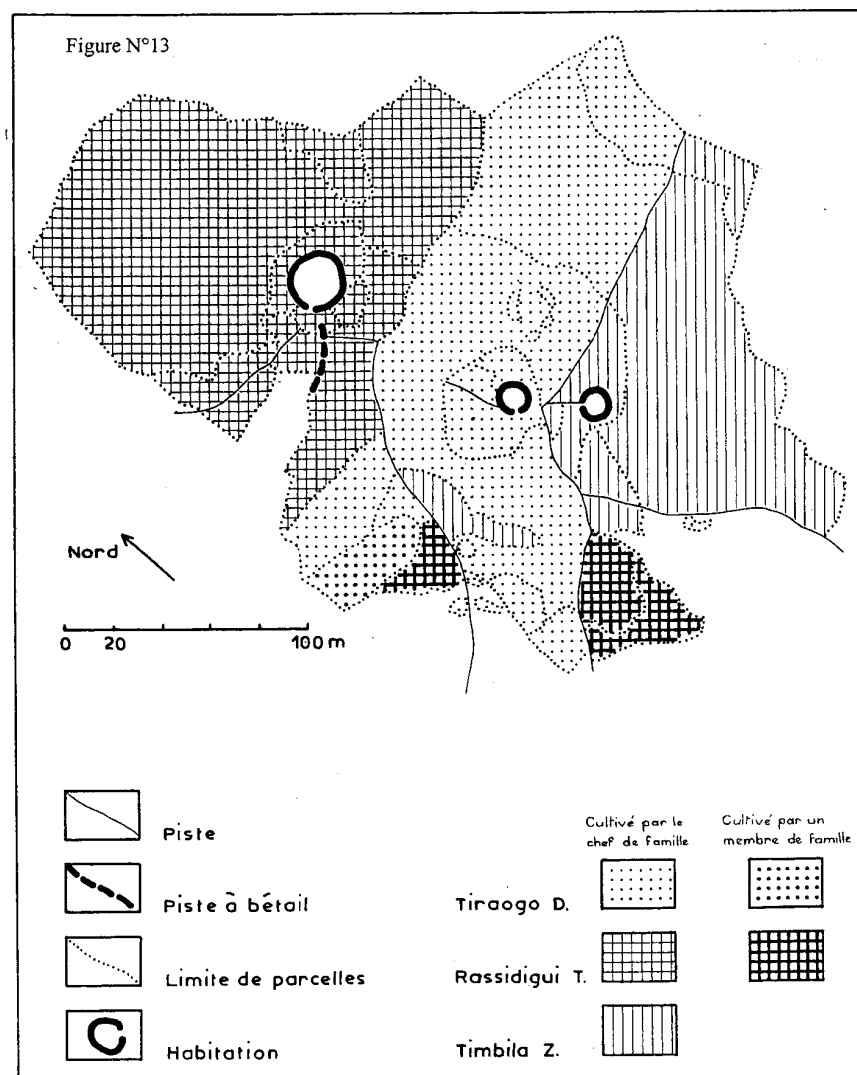
Les comportements agricoles des immigrés fixés à l'écart des villageois s'individualisent davantage. Tankwolo offre un "modèle" d'un terroir mossi naissant (cf. fig. N°13). Toutes les terres cultivées demeurent à proximité des enclos; elles sont consacrées avant tout aux sorghos rouge et blanc associés à quelques parcelles d'arachide. Des défrichements en cours -vers l'Ouest, près de champs de brousse de villageois, avec l'autorisation de ces derniers- signalent qu'une partie de ces terres va s'éloigner. Les plantes cultivées dans les champs de village de Ouedanghin sont variées (cf. fig. N°14). Outre le maïs et le tabac autour des enclos, les parcelles de sorghos rouge (surtout) et blanc et de petit mil alternent, ponctuées de parcelles d'arachide (et pois), coton, tubercules et condiments; le haricot est présent presque partout. Le tiers des surfaces cultivées par les immigrés est situé à l'écart (cf. *annexe N°5*), dont une grande partie à près de 2 km, sur les terres de Guieogo, village abandonné. Les sorghos blanc (surtout) et rouge sont presque exclusifs. Si à Tankwolo et Ouedanghin les immigrés gèrent de façon





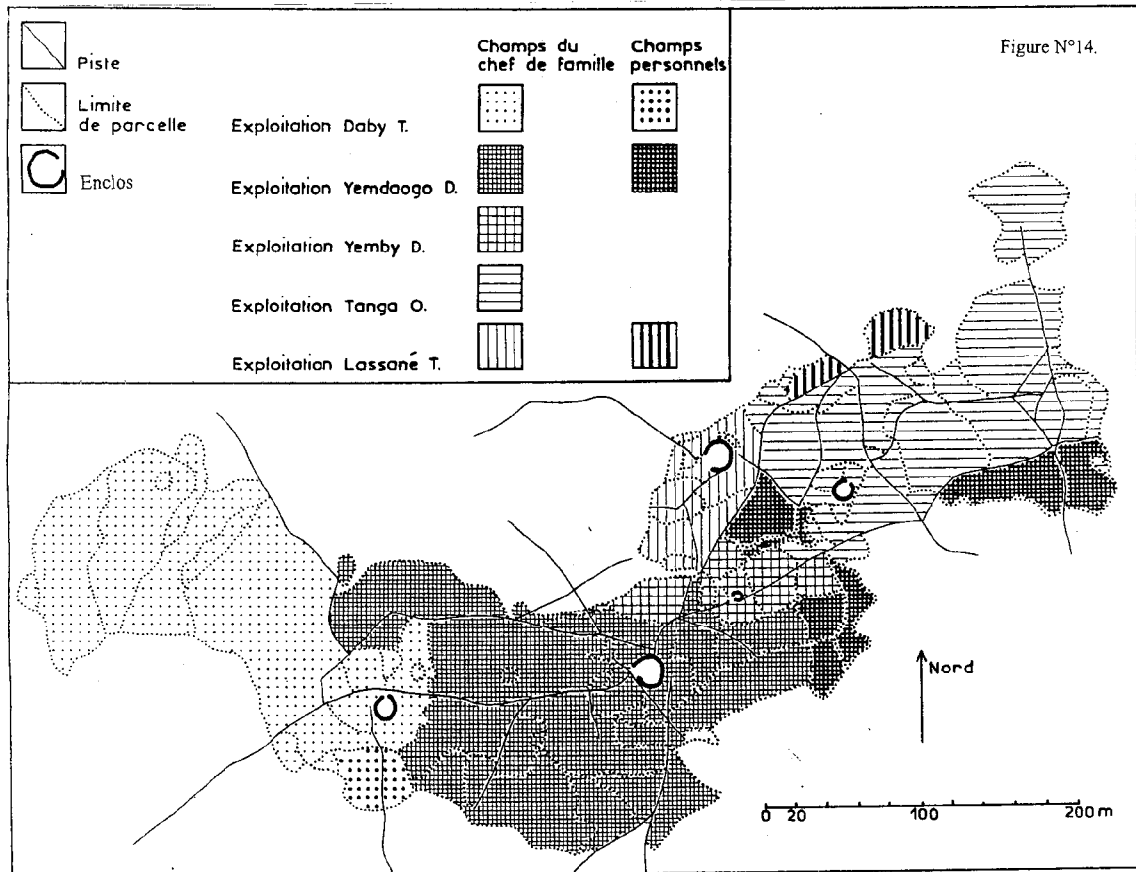
QUARTIER MOSSI TANKWOLO, VILLAGE NIKOUEM (Canton de GUIARO)

REPARTITION DES CULTURES. Hivernage 1967

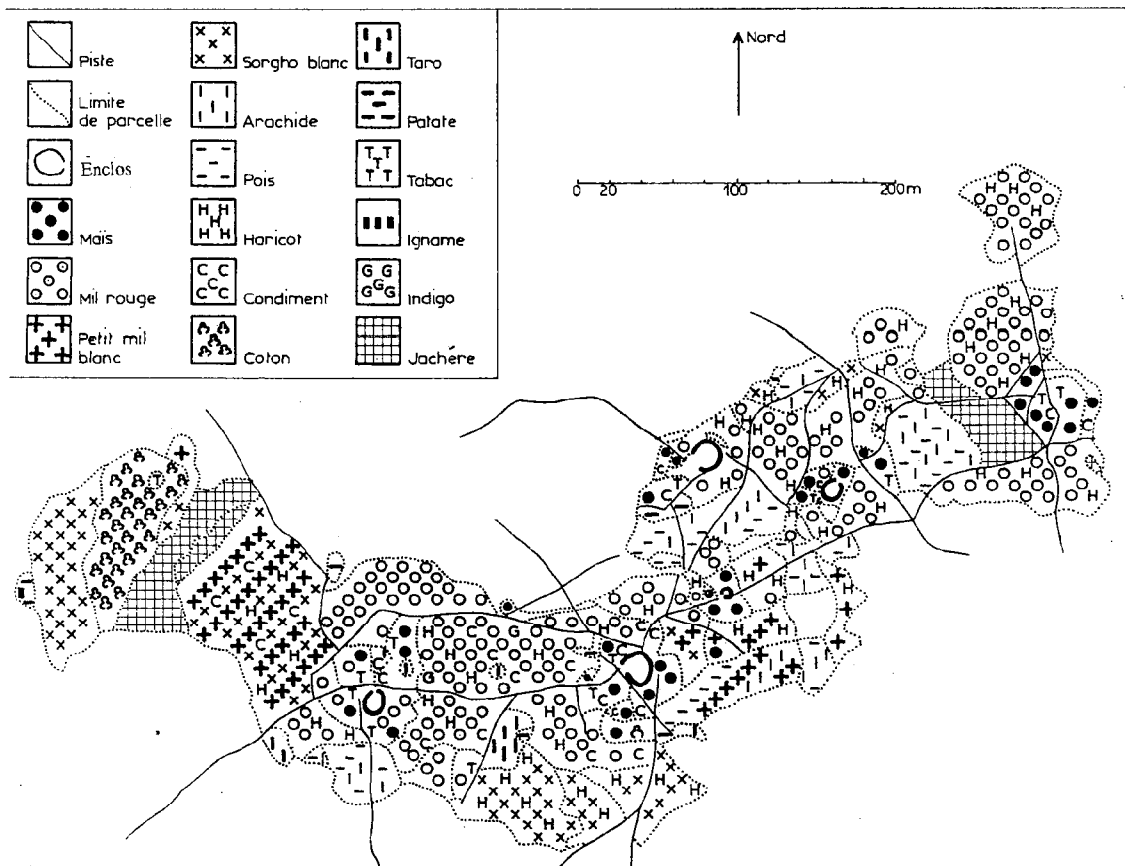


QUARTIER TANKWOLO (NIKOUEM)

USAGE DU SOL Hivernage 1967



Quartier OUEDANGHIN (NIKOUEM) 1967  
USAGE DU SOL



QUARTIER MOSSI OUEDANGHIN, Village de NIKOUEM (canton de GUIARO)  
REPARTITION DES CULTURES. 1967.

autonome l'aire des champs de village, leur accès à des terres éloignées demeure toutefois contrôlé par les villageois: "un étranger ne peut jamais commander une parcelle".

Les comportements agricoles des immigrés ont-ils évolué sous l'influence des villageois ? L'étude faite à Donsin en 1966-67 permet d'apprécier ce qui différencie ces comportements de ceux des exploitants mossi dans la région de Nobéré.

A Donsin, les surfaces cultivées par personne sont comparables; elles sont relativement supérieures par actif (100 ares au lieu de 80); près de 60% se concentrent autour de l'habitat (cf. *annexe N°5*). Maïs et coton ne sont guère cultivés près des enclos; le tabac est absent. Les champs de village se partagent essentiellement entre le sorgho rouge, le petit mil et l'arachide. Les champs de brousse sont voués avant tout au sorgho blanc et au petit mil, souvent mélangés. Trois éléments retiennent l'attention. Dans l'ensemble, le petit mil couvre des surfaces importantes: il est moins exigeant au regard du sol, mais le rendement est plus modeste. Fréquent, le mélange des céréales dans les mêmes parcelles limite les risques associés aux aléas climatiques. "Plat du pauvre", le haricot s'insère dans de nombreuses parcelles. Ces éléments témoignent qu'à Donsin l'agriculture est plus incertaine. Or, selon toute vraisemblance, cette situation est récente ou s'est récemment aggravée: elle résulte de conditions de production dégradées, notamment sous l'effet d'une charge démographique accrue, de sols épuisés, d'une force de travail fortement amputée par les migrations masculines vers le Ghana. Malgré un effort plus important des exploitants (surface cultivée par actif), la sécurité vivrière est moins bien assurée. Les différences observées avec le système agricole mis en oeuvre par les immigrés tiendraient avant tout à une évolution survenue au pays Mossi. A Ouedanghin et Tankwolo, et à un degré moindre dans le hameau central de Nikouem et de Kana, ces derniers semblent avoir conservé un système agricole caractéristique d'une époque révolue au pays Mossi, et sans doute encore en usage au moment de leur départ il y a trois ou quatre décennies.

Divers indices témoignent que ce système agricole est plus efficace que celui observé dans leur région d'origine. Les greniers à mil sont mieux remplis et les disettes plus rares. Le bétail familial est un peu plus fourni (bovins, mais aussi ovins et caprins). Les vélos sont plus nombreux. Mais surtout, les immigrés trouvent sur place l'essentiel de leurs revenus monétaires par la vente sur les marchés locaux, soit de cultures commerciales (arachide, coton, riz), soit du bétail (moutons et chèvres). Ils échappent à cette sorte de frénésie commerciale qui, dans la région de Nobéré, s'empare en saison sèche de nombreux adolescents et jeunes adultes: ils se rendent à plusieurs reprises au Ghana où ils s'approvisionnent en produits divers (colas, sucre, pièces de tissu, ...), revendus sur les marchés mossi avec un menu bénéfice. Les immigrés ne connaissent guère la migration de travail à l'étranger, si répandue dans la région de Nobéré, et ils ignorent le salariat agricole temporaire qui s'y est récemment développé dans les exploitations en difficulté. Ils sont restés fidèles à l'économie exclusivement agricole de leur village d'origine il y a plusieurs décennies, et aux comportements qui s'y attachent. Bénéficiant d'un environnement épargné par les atteintes d'une excessive pression démographique et ses effets sur la production agricole, ils ont été préservés des évolutions intervenues depuis au pays Mossi: des ressources vivrières devenues fréquemment insuffisantes, et des revenus monétaires de plus en plus recherchés hors de l'agriculture.

Le fait même que leur système agricole apparaisse comme un "conservatoire" du passé confirme que les immigrés n'ont investi dans leurs lieux d'accueil aucun projet économique nouveau. Ils sont venus munis de leur arsenal de comportements et techniques familiers, mis au service de l'agriculture mossi traditionnelle d'alors. Nous avons relevé les caractères particuliers d'un grand nombre des immigrés actuels: d'une part des familles chassées de leur village par le recul du peuplement face à la Volta rouge, d'autre part d'anciens captifs et serviteurs. En s'installant dans le canton de Guiaro, les premiers ont évité les difficultés d'une insertion dans un autre lieu au pays Mossi, notamment pour obtenir des terres; les seconds ont échappé à la

condition sociale qui leur était faite et ses prolongements fonciers. Les uns et les autres ont trouvé en pays Kassena des terres abondantes et généreuses: certes, ils n'en sont pas les maîtres, mais les villageois ne leur contestent guère le droit de les utiliser sous leur contrôle. Par ailleurs, la proximité du pays Mossi leur permet de maintenir des liens avec les membres de leur famille: ils sont partis sans disparaître. Ces deux facteurs ont sans doute pesé sur leur décision de ne pas retourner au pays Mossi après 1945-50.

## OUVRIR UNE NOUVELLE PAGE ?

L'atavisme économique des immigrés est aussi un effet, d'une part du site du canton de Guiaro, adossé à une barrière naturelle -la Volta rouge- qui le coupe du reste du pays (totalement en hivernage), et d'autre part de son sous-peuplement. L'un et l'autre sont à l'origine d'un grand isolement géographique et économique. L'absence de route carrossable (l'axe routier Pô-Léo est peu praticable en hivernage), de marché important (le plus proche est à Pô), l'éloignement des services techniques (agriculture, élevage, ...) interdisent de fait aux habitants de cette région, Kassena et Mossi, de promouvoir une économie plus active, mettant à profit les atouts locaux: les vastes étendues de terres appellent la production de surplus vivriers et la culture attelée; les sols et le climat sont propices au coton, aux cultures maraîchères et fruitières; la proximité du Ghana, importateur de bétail, se prête à l'essor de l'élevage. La médiocrité des ressources monétaires restreint à son tour le développement d'activités artisanales et commerciales susceptibles d'animer l'économie locale. Le canton de Guiaro n'offre pour l'instant d'autre voie que celle d'une économie vivrière d'autosubsistance routinière. Son isolement et son sous-équipement ne sont pas sans lien avec l'arrêt récent de l'apport migratoire. Toutes les formes d'émigration que l'on observe actuellement à partir du pays Mossi se fondent, au moins pour une part, sur des projets monétaires. Le canton n'offre pas les éléments qui permettraient à d'éventuels immigrants de les satisfaire.

Ce canton accueille actuellement plusieurs centaines d'immigrés. Pour nombre d'entre eux, le pays Mossi demeure le foyer de la vie familiale et sociale et le pôle ultime de la vie personnelle. Ils vont y chercher leurs épouses et leurs filles s'y marient. Devenus âgés, ils retournent dans leur *ba-yiri* afin, soit de vieillir et mourir entourés des membres leur lignage, soit d'exercer les responsabilités associées à leur rang généalogique. Privé d'apports nouveaux, affecté par des retours, le peuplement Mossi paraît d'autant plus en sursis que les immigrés sont dépourvus d'un projet qui les amènerait à s'engager sur la voie d'un développement économique fondé sur les atouts régionaux -que le pays Mossi ne saurait de nos jours leur offrir.

Les échanges d'épouses entre les immigrés se sont récemment accrus (cf. *annexe N°4*). A Bétaré, les familles rassemblées dans les cellules les plus stables tendent à distendre leurs liens avec le pays Mossi, elles sont parmi les plus actives au plan économique. Ce processus d'autonomisation sociale d'une fraction au moins des immigrés retient l'attention. Ces derniers devraient, selon toute vraisemblance, être parmi les plus réceptifs à toute action qui, par le biais d'un système agricole rénové, leur proposerait d'inscrire davantage leur avenir économique dans la région de Guiaro. Mais la population Kassena serait-elle disposée à desserrer son emprise foncière, en particulier si les objectifs poursuivis par les immigrés appelaient un usage prolongé des terres (aménagement du sol, cultures intensives, plantations arbustives,...) ? Face aux villageois, les immigrés pourront-ils, voudront-ils, échanger leur statut d'étranger instable contre celui de partenaire durable ? Les uns et les autres accepteront-ils de rénover à cette fin leurs comportements ?

L'isolement, le sous-équipement du canton de Guiaro ne sont pas étrangers au "mal de vivre" qui de nos jours affecte la population Kassena. Des incertitudes pèsent sur le devenir des parties du canton qui souffrent de la grande faiblesse du peuplement et ne montrent guère de signes d'une reprise démographique. Les aires situées au Sud et à l'Est du canton sont-elles vouées à s'intégrer de fait dans les forêts classées -des déserts humains- qui les entourent ? Est-il encore temps d'aider les villageois à survivre, comment ? La situation est autre autour de Guiaro. Un peuplement sensiblement plus dense, une relative croissance de la population locale, la concentration des immigrés confèrent à cette

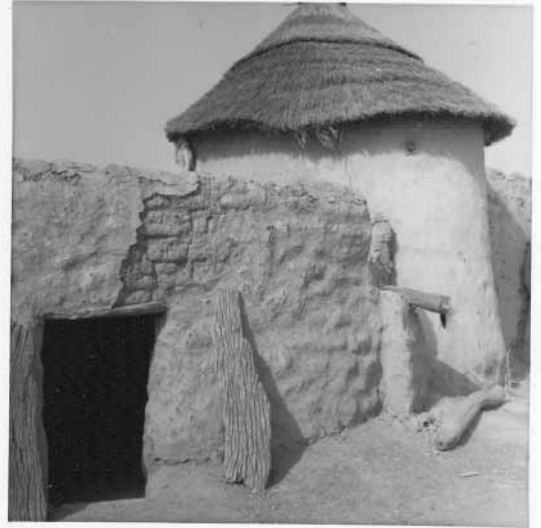
région un certain capital humain. Il convient sans doute en premier lieu de le consolider, en particulier en prévenant ou en contrôlant les risques sanitaires majeurs. On peut attendre d'un renouveau démographique le retour d'un certain équilibre social: des effectifs accrus au sein des lignages, dans les fermes, pourraient re-animer les institutions, les structures qui fondent les diverses formes de solidarité intra- et inter-lignagères. Le groupe de frères est le socle traditionnel de la société Kassena, à la fois segment lignager élémentaire, unité socio-matrimoniale, résidentielle, agricole et pastorale. A Bétaré, Kana, Nikouem, les très petites fermes mises à part (condamnées ?), plus de 40% des autres rassemblent au moins 10 personnes -souvent un groupe de frères et leur famille, et elles concernent près de 70% des villageois. Retrouvant sa place ancienne au coeur des fermes, ce groupe familial pourrait être l'acteur central d'un progrès économique mobilisant les atouts régionaux, non sans doute sans aménagements du système de production. L'extension des champs de village appelle des techniques culturales plus intensives (assolement, complément de fumure,...). Le déploiement en cours des champs de brousse vers les bas-fonds et leurs sols argileux agrandit de fait l'espace agricole utile, mais il requiert des cultures appropriées (coton, riz,...) et des méthodes adaptées visant en particulier à une maîtrise de l'eau (travail du sol, drainage,...). Un développement économique contribuerait sans doute au retour d'un certain dynamisme démographique et social, et il aiderait la société Kassena à se reconstruire en tournant enfin la page du passé.

Dans le canton de Guiaro, les relations entre les populations Kassena et Mossi sont très anciennes, faites d'oppositions, de complémentarités. De la fin de la période précoloniale au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, emportés par un destin spécifique, les villageois et les immigrés s'y sont croisés, sans vraiment se rencontrer. Les premiers parviendront-ils, au moins dans les environs de Guiaro, à se définir un avenir qui rappellerait la solidité de leur société de jadis et l'efficacité de son économie, adapté aux possibilités et nécessités du temps présent ? Les seconds pourront-ils maintenir le dédoublement actuel des pôles de leur vie -un refuge économique dans la région de Guiaro, un foyer socio-familial au pays Mossi ? Sont-ils prêts à associer leur destin à celui de leurs hôtes ?

Petite ferme Kasséna



Entrée d'une ferme Kasséna

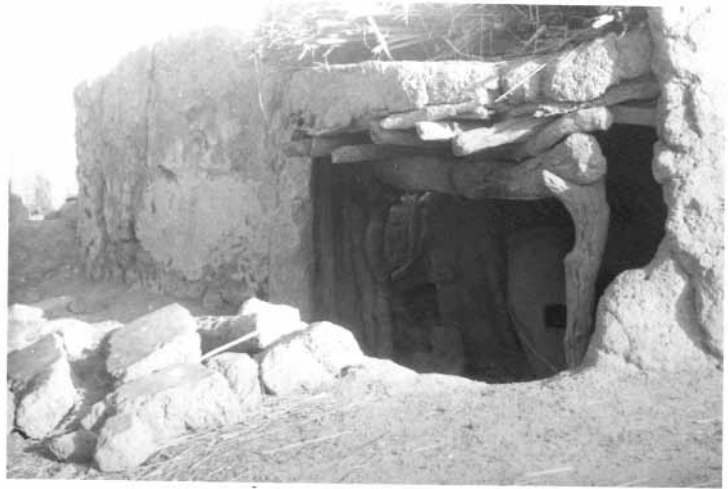


Cases et cours à l'étage supérieur  
d'une ferme Kasséna



Enclos Mossi

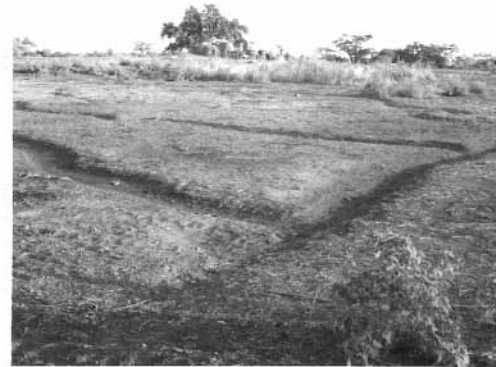




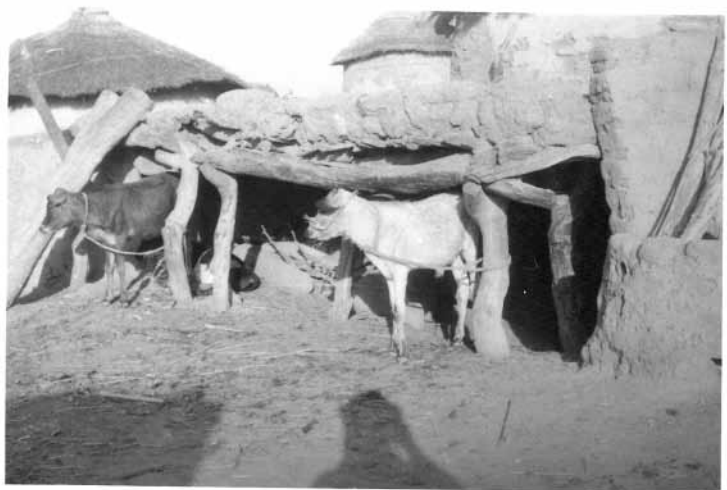
Entrée d'une ferme Kasséna



Aspect d'une ferme Kasséna  
au 1<sup>o</sup> plan: champs de tabac



Limites des parcelles de case



Entrée d'une étable







Entrée d'une ferme Kasséna



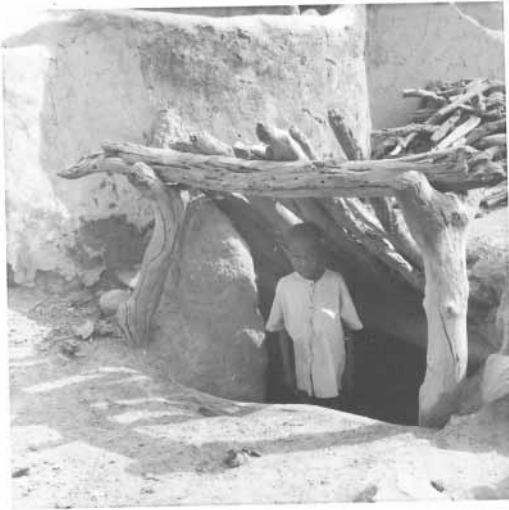
Aspect d'une ferme Kasséna  
au 1° plan: champs de tabac



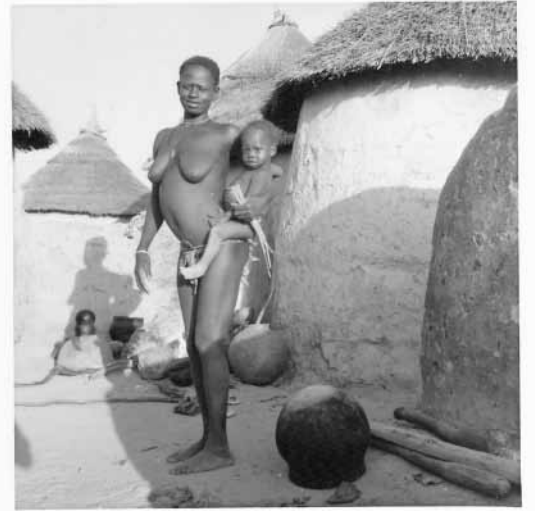
Limites des parcelles de case



Entrée d'une étable



Entrée d'une ferme



Cour à l'étage supérieur



Préparation des feuilles pour la sauce  
Au 2<sup>o</sup> plan: enceinte extérieure



Débroussaillage des champs de case  
repousses d'acacias (*F. albida*)



Semaines

## Annexe N°1. Une appellation controversée

En Haute-Volta, toutes les populations implantées de Dydir à Tiébélé sont appelées *Gurunsi* (singulier: *gurunga*), et se reconnaissent tels. Elles présentent effectivement des affinités culturelles et linguistiques, et elles se distinguent des populations qui les environnent (*Mossi*, *Marka* et *Samo*, *Dagari*). Selon le Lieutenant MARC (1909), *gurunga* viendrait du mot songhaï *grounga* qui signifie non circoncis. L.TAUXIER (1924) estime que le mot est d'origine mossi; de même K.DITTMER (1961) qui relève qu'il est utilisé dans le sens péjoratif de "non civilisé", voire captif. F.J. NICOLAS (1962) note également ce caractère péjoratif (des "parents pauvres"... ) et considère qu'il a été introduit dans le langage administratif et ethnologique par le Capitaine BINGER, reprenant le terme utilisé par ses hôtes mossi. J.ZWERNEMANN (1958) observe que le mot est utilisé pour la première fois par l'explorateur allemand G.A. KRAUSE; il admet que son origine est incertaine, mais son usage serait pertinent car il est familier à la plupart des populations concernées. Nous ne trancherons pas dans ces controverses que seules des études ethno-historiques approfondies permettraient d'éclairer. Dans tous les cas, le mot *gurunsi* serait récent.

Les difficultés que l'on éprouve pour désigner tel ou tel groupe à l'intérieur de l'ensemble *Gurunsi* proviennent surtout de la vision que ces groupes ont d'eux-mêmes: ils se définissent volontiers en s'opposant les uns aux autres, à des niveaux de plus en plus restreints: d'où une cascade d'appellations plus ou moins emboîtées. Ces difficultés sont renforcées par les termes ethniques retenus, à plus ou moins bon escient, par l'administration française ou anglaise.

En Haute-Volta, le cadre territorial actuel de l'ensemble ethno-culturel *Gurunsi* est vraisemblablement plus restreint que jadis. Dans la région de Yako et Koudougou, des collectivités autochtones *Gurunsi* auraient été refoulées ou absorbées par des groupes venus du pays Mossi (MARC, 1909). Les populations dites *Nounouma*, au Sud de Toma et à l'Est de Dédougou, de part et d'autre de la Volta noire, se rattachaient sans doute jadis à l'ensemble *Gurunsi*, mais elles ont ensuite partagé la plupart des traits culturels des populations voisines *Marka* ou *Samo*, dont elles se rapprochent beaucoup de nos jours.

Au Sud, les traditions mossi reconnaissent l'existence de populations autochtones *Gurunsi* sur la rive gauche de la Volta rouge. Certaines ont été chassées de l'autre côté de la rivière (IZARD, 1970 et PAGEARD, 1969); d'autres sont restées sur place, et ont adopté la culture mossi (REMY, 1972). M.IZARD signale à la fin du 16<sup>e</sup> siècle, "une tentative de faire passer la zone comprise entre la Volta rouge et la Volta noire sous la domination mossi".

Cependant, les poussées mossi vers l'Ouest et le Sud, à l'intérieur du pays *Gurunsi*, sont anciennes et, sauf peut-être dans la région de Koudougou, la frontière entre les deux groupes n'a pratiquement pas bougé depuis le 17<sup>e</sup> siècle (IZARD, 1970), ce qui n'exclut pas une pénétration culturelle mossi.

Sur la rive droite de la Volta rouge, toutes les populations reconnaissent leur appartenance à l'ensemble *Gurunsi*, mais elles prêtent plus d'attention à ce qui les distinguent. Les habitants de la région de Pô et Tiébélé s'affirment *Kasséna*. Ceux de la région de Biéha, près de Léo, se disent *Fra*. Les uns et les autres se réclament de la même origine géographique, le village *Kassana*, au Sud de Biéha, en territoire ghanéen. Ils sont probablement des rameaux d'un même groupe. Au Ghana, le fait est établi par les ethnologues: les *Fra* sont un sous-groupe des *Aculo*, qui sont eux-mêmes une fraction des *Kasséna* (MANOUKIAN, 1952).

Dans la région de Guiaro, les villageois se considèrent *Kasséna*, mais ils sont dénommés *Fra* par les gens de Pô. L.TAUXIER (1912) et K.DITTMER (1961) ont noté que la population de cette région était, par ses structures sociales et familiales (mais non par la langue), plus proche de celle de Biéha que de celle de Pô, ce que confirme de nos jours l'observation du paysage humain (habitat, espaces agricoles). Les deux auteurs rassemblent les populations de Guiaro et Biéha dans un même sous-groupe, et les opposent aux populations de Pô et Tiébélé; ils ne s'accordent toutefois pas sur la limite entre les deux groupes (les villages des environs de Tiakhane sont rattachées à l'un ou à l'autre groupe). Les lignages les plus anciennement installés dans le canton de Guiaro sont effectivement pour la plupart venus de la partie ghanéenne du pays *Fra* (dans les villages de Bwassan et Bangakoro, sans doute les plus anciens, les lignages fondateurs se disent originaires de

Kassana). Mais ils ne représentent qu'une petite partie de la population. Ils ont été rejoints par des groupes venus de l'Est (donc *Kassena*), de l'Ouest (donc *Nouna*) et du Nord (vraisemblablement *Gurunsi*, mais de quel groupe ?) Avec le temps, tous se sont fondus dans un même ensemble culturel, s'étendant de Guiaro à Biéha, assez proche des *Fra* du Nord du Ghana, distinct à la fois des populations *Nouna* de la région de Sapouy, et des populations *Kassena* de la région de Pô. Ces mouvements de population anciens, joints aux brassages consécutifs aux événements de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, ne sont sans doute pas étrangers à la conscience qu'ont les populations d'appartenir à un ensemble ethnique plus large, recouvrant la diversité de leurs origines.

L'influence mossi contemporaine, sensible surtout dans les villages les plus proches de la Volta rouge, introduit de nos jours un élément supplémentaire dans la diversité du paysage ethno-culturel. Guiaro et les villages environnants tendent nettement à se dissocier des alentours de Coumbili et Sia et de la région de Biéha, où les apports culturels mossi sont plus discrets. Par certains aspects du paysage humain et du fonctionnement de la société, ils se rapprochent désormais des populations de la région de Pô, où l'influence mossi est importante et, semble-t-il, ancienne.

Conformément aux usages, nous appelons *Kassena* la population du canton de Guiaro, nom qu'elle se donne elle-même, malgré les "contradictions" que ce choix soulève: une tradition culturelle plus proche de celle des *Fra* de Biéha que des *Kasséna* de Pô; une opposition déjà nette entre les environs de Guiaro, profondément marqués par l'influence mossi, et ceux de Coumbili et Sia, largement préservés de celle-ci..

## Annexe N°2 Canton de Guiaro. Origine des lignages Kassena

	Nombre de fermes	<u>Origine des unités lignagères</u>
<u>Groupement de SIA</u>		
Kouna	1	BAGOUNGO-Léo
Kountioro	8	NAMAO-Ghana (3); BALIGA (2) et NISARE (3) villages disparus
Nitiedougou	9	BAGOUNGO-Léo (2); COUMBILYARO (2) et KADAORO villages disparus; inconnu
Ouiri	1	inconnue
Sia	3	BAGOUNGO-Léo (2); GAO-Léo
<u>Groupement de COUMBILI</u>		
Bwassan	8	KASSANA-Ghana (5); SAKARO (2) et KOUN villages disparus
Coumbili	18	LOUMBILA-Ouagadougou (14); BEDARE, KWEROU et COUMBILYARO villages disparus; KAYARO-Ghana
Kadrou	2	inconnue
Kuiliga	7	LOUMBILA-Ouagadougou
Nitiana	5	inconnue
Pore	5	ZORGO-Kombissiri (4); BOUROU (1)
<u>Groupement de GUIARO</u>		
Betare	27	PASSENTENGA-Manga (20); NIKOUEM; BOUYA; TIARE-Léo; GUIEOGO (3) village disparu; inconnu (1)
Boala	6	LOUMBILA-Ouagadougou
Boali	16	BOULE-Léo (5); GUIARO (6); BANONGA (5) village disparu
Bourou	4	MOURI-Manga
Bouya	8	VOKO-Manga (6), BETARE (2)
Guiaro	47	GUIAOGO-Léo (25); NAOURI-Pô (5); SARO (3); YO-Campala (2); BOUROU (2); KOLOGO (2); KADROU; BOUYA; GUIAO-Léo; SASANA village disparu; inconnu (4)
Kana	1	VOKO-Manga
Kologo	13	BOURA-Manga (5); KOLO-Tiébébé (4); PAROURE -Manga; COUMBILI; KORO; TIO village disparu
Koro	13	KASSANA-Ghana (6); BETARE (3); MANGA (4)
Nikouem	10	SONGO-Pô (3); KASSANA-Ghana; BETARE; FAROGO-Léo; BADOGO-Léo; inconnus (3)
Oualem	22	OUAL-OUALE-Ghana (12); ADONGO-Pô; DUA, VOLPOUNI et KALO (6) villages disparus
Saro	5	SONGO-Pô (5)
Yaro	4	Ghana

### **Annexe N°3. Structure socio-familiale des quartiers Mossi de Nikouem**

Nikouem (appelé Dakom par les Mossi) illustre l'écheveau des relations qui rattachent les uns aux autres les immigrés présents en 1967 dans de mêmes unités de peuplement. Le village accueille 81 Mossi: une cellule (6 familles) dans le hameau central -que nous appellerons par convention Dakom, et deux autres situées à l'écart -Ouedanghin (5 familles) et Tankwolo (3 familles)- "traînes" de groupements anciens. Chacun des quartiers Mossi a une longue histoire faite de nombreuses allées et venues.

#### **Dakom**

Deux des chefs de famille de Dakom, Bila et Bayouré N., membres du même lignage, sont nés dans le hameau -l'un en 1917, l'autre en 1932. Leurs "pères" étaient venus peu après l'arrivée des Français (pour des raisons restées inconnues). La plupart se sont ensuite dispersés, certains retournant au pays Mossi, d'autres se déplaçant à Koro, village peu éloigné (*Bila N. est parti en 1970 parce, devenu âgé, il voulait retourner au pays Mossi*).

Le père de Raogo B. habitait à Baraouélé (village abandonné) près de Nobéré et vendait des étoffes en pays Gurunsi. Lorsqu'il est décédé, sa veuve s'est remariée avec un Mossi qui résidait dans le quartier Tankwolo. Après la mort de sa mère, Raogo est venu s'installer à Dakom, en 1947, près de la mère de Bayouré N.-elle appartenait à son lignage. Il y avait à cette date 4 enclos familiaux (*zaksé*): celui de Bila N. (où résidait également Bayouré), et trois autres -dont les habitants sont tous repartis au pays Mossi. Raogo loge depuis 3 ans le frère cadet du mari de la soeur de son père qui a quitté le pays Mossi après avoir "volé" une épouse.

Sirpassande Z. est né à Nobéré, mais il a été élevé par ses oncles maternels à Baraouélé: il y a connu Raogo B. Il est parfois venu lui rendre visite à Tankwolo. Raogo lui a donné sa fille en mariage. Sirpassane est venu s'installer près de lui (*il est reparti au pays Mossi en 1970 parce qu'il est devenu chef de son lignage*).

Mustapha T. est le fils du Mossi réputé le premier installé à Dakom. Après la mort de son père, il était retourné au pays Mossi. Mais il venait souvent dans le village et vendait des étoffes. Sa femme est tombée malade; suspectant un acte de sorcellerie, il a préféré s'éloigner pour qu'elle puisse guérir. Il s'est installé à Dakom en 1958.

Bila Z. est venu à Dakom très jeune, avec son père, probablement vers 1925-30. Il est décédé en 1962, mais sa veuve et ses enfants sont restés sur place: les frères de Bila ne sont même pas venus le voir lorsqu'il était malade, et il a demandé à sa femme de refuser de se remarier avec l'un d'entre eux.

Parmi les six familles Mossi de Dakom, 4 sont liées par des liens de parenté plus ou moins proches; les deux autres sont isolées, mais se rattachent à d'anciens immigrés. Implantée depuis longtemps, cette cellule de peuplement n'a jamais été importante. Selon les témoignages, huit autres familles auraient séjourné à un moment ou à un autre à Dakom, puis sont reparties.

#### **Tankwolo**

Tankwolo (Tankwologo pour les Mossi) est situé à deux km à l'Est du hameau central. Les trois familles présentes sont venues au début de 1967. Mais le quartier est ancien: on discerne les ruines de trois enclos familiaux, tandis qu'il y avait semble-t-il six enclos sur les photographies aériennes I.G.N. de 1950. Il a été fondé il y a longtemps (vers 1925-30 ?) par le père de Tiraogo D., l'un des chefs de famille actuels. Il s'est peu développé (une douzaine de familles ?). Restés seuls, Tiraogo D. et son frère Fissi ont quitté Tankwolo en 1955-56; ils se sont fixés dans le hameau central. Ils sont partis en 1960 au pays Mossi parce que Fissi devenait aveugle, mais Tiraogo est revenu dès 1961 "pour avoir suffisamment de mil". Il s'est déplacé à Tankwolo en 1967 parce qu'il souhaitait "être à l'aise", immédiatement rejoint par deux familles venant de Kana, village tout proche (*deux autres familles sont venues de Kana par la suite*). L'un des chefs de famille est un ami de longue date, l'autre lui est apparenté "par les ancêtres"

#### **Ouedanghin**

Ouedanghin est un village "coutumier" situé entre Nobéré et Passentenga au pays Mossi. Le chef du village (Ouedanghin-*naba*) était au début du siècle un personnage réputé, enrichi en particulier grâce au commerce des chevaux (et des captifs ?) en pays Gurunsi. Il fût contraint de s'enfuir vers 1910-15 à la suite d'un "palabre" avec l'administration à propos des impôts. Il franchit la Volta rouge et s'installa à Boali, près de Guiaro. Il y resta 14 ans, rejoint peu à peu par d'autres familles Mossi. "Parce que le mil récolté rendait les gens malades, et que le coton poussait mal", il s'est installé sur les terres de Nikouem, fondant un quartier (appelé Ouedanghin) à quelques centaines de mètres au Sud du hameau central. Plusieurs familles de Boali l'accompagnèrent; d'autres vinrent du pays Mossi. Deux nouveaux quartiers -Sabin et Ipale- se constituèrent à côté du "quartier du chef". Plusieurs dizaines de familles étaient ainsi rassemblées, et Ouedanghin devint un village administratif. Dès 1945-47, certaines familles retournèrent au pays Mossi. Devenu très âgé, le Ouedanghin-*naba* repartit à Nobéré en 1949, accompagné par sa famille; il y mourût peu de temps après. En 1951, son fils Souleymane décide de revenir à Ouedanghin. Mais "les gens avaient commencé à partir, car ils étaient venus pour le chef". Sur les photographies aériennes de 1950, on aperçoit une dizaine d'enclos. Il n'en

reste que 5 en 1967. Souleymane quitte Ouedanghin (redevenu quartier de Nikouem) en 1960 car "ses femmes étaient souvent malades et ses fils restaient chétifs". Il s'installe à Bétaré parce les gens de Bétaré et de Passentenga ont la "même racine"; quelques familles le suivent; d'autres restent sur place (*devenu chef de son lignage, Souleymane quitte Bétaré en 1971 et s'installe à Nobéré afin de pouvoir exercer ses fonctions*). De l'ancien groupement fondé par le Ouedanghin *naba* ne subsiste que deux familles.

Le père de Lassane T. avait suivi ce dernier à Boali puis à Nikouem. Devenu âgé, il est reparti à Nobéré, accompagné de sa famille: "il souhaitait mourir au milieu des gens de son lignage". Lassane est revenu en 1951 avec le fils du Ouedanghin-*naba*, logeant dans son enclos (le père de Lassane puis Lassane lui-même ont vraisemblablement été des serviteurs au service du Ouedanghin *naba* et de son fils). Lorsque ce dernier s'est déplacé à Bétaré, Lassane a préféré rester à Ouedanghin où venait de s'installer, en 1958, l'actuel *kasma* du quartier, Yemdaogo D. (qui résidait auparavant à Tiaré), membre du lignage des oncles maternels de Lassane (*ce dernier s'est installé en 1970 dans le quartier Bagaré de Nobéré*).

Originaire de Burugna, près de Nobéré, le père de Tanga O. s'était fixé il y a longtemps dans un village gurunsi du Nord du Ghana, où Tanga est né (en 1930). Ce dernier était encore "sur le dos" de sa mère, lorsque son père a rejoint le Ouedanghin-*naba* à Nikouem. Il y est toujours resté.

Membre d'un lignage *nakomga*, dernier habitant de Tentenga (Nobéré), le père de Yemdaogo D. s'était réfugié à Tiaré. Après un séjour de plus de 30 ans, Yemdaogo a quitté Tiaré ("la maladie était trop fréquente"), et il s'est installé à Ouedanghin; son petit frère Yembi a également construit un enclos. Il héberge deux Mossi très âgés: l'un, descendant d'une ancienne captive du lignage de Yemdaogo, célibataire, vit dans son enclos; l'autre précédemment étranger-serviteur" dans une famille Kassena s'est installé à côté de lui (il vit avec une vieille veuve) .



## Annexe N°4. Bétaré, Kana, Nikouem. Aspects démographiques

### Population Kassena

Population totale recensée : 413 personnes (dont 41 absentes, presque toutes des hommes en migration de travail): 13 à Kana, 77 à Nikouem, 323 à Bétaré

Nombre de fermes dénombrées: 40, soit 10,3 personnes par ferme

Répartition des fermes selon le nombre de personnes présentes:

1-3 personnes	: 12 fermes	soit 7% de la population
4-6	: 6	7
7-9	: 10	21
10-12	: 5	15
13-24	: 5	21
24 et +	: 2	29

*La moitié de la population est rassemblée dans 7 fermes groupant chacune plus de 12 personnes*

Nombre d'exploitations agricoles: 64, soit 6,5 personnes par exploitation

Répartition des exploitations selon le nombre de personnes présentes :

1-3 personnes	: 22 exploitations	soit 14 % de la population
4-6	: 18	22
7-9	: 13	27
10-12	: 6	17
13-24	: 5	21

*Deux cinquièmes de la population travaillent dans des exploitations groupant plus de 10 personnes.*

### Structures par âge et par sexe (population totale)

	<u>Effectif</u>		<u>Ensemble</u>		<u>Nombre</u>
	<u>Hommes</u>	<u>Femmes</u>	<u>Effectif</u>	<u>%</u>	<u>H /100 F</u>
- 15 ans	57	79	136	34	72
15-29	55	50	105	26	110
30-44	45	31	76	19	161
45-59	24	40	64	16	60
+ 60	<u>7</u>	<u>16</u>	<u>23</u>	<u>5</u>	<u>44</u>
	188	216	404	100	87
Inconnu	5	4			

- *Le % peu élevé des moins de 15 ans est-il lié à une faible natalité ? Une enquête dénombre 23 naissances en 1968 à Bétaré et Nikouem (le taux de natalité est de 5,7%), suivies de 6 décès pendant la même année.*

- *Le déficit des femmes adultes est-il consécutif à une surmortalité liée aux grossesses et accouchements ? En 1970, à Bétaré et Nikouem, l'agent administratif enregistre 12 décès parmi les personnes qui lors du recensement de 1966 avaient 15 à 39 ans: 10 concernent des femmes.*

- *Le large déficit des hommes au-delà de 45 ans résulte certainement au moins pour une part d'un sous-dénombrement des migrants de travail partis depuis longtemps*

### Situation matrimoniale des hommes (population totale)

<u>Age</u>	<u>Célibataire</u>	<u>1 épouse</u>	<u>2 épouses</u>	<u>3-4 épouses</u>	<u>Inconnu</u>
20-29 ans	31	4	1		
30-39	11	12	5		1
40-49	4	15	6	1	1
+ 50 ans	<u>2</u>	<u>6</u>	<u>7</u>	<u>5</u>	
	48	37	19	6	2

*La plupart des hommes de moins de 30 ans sont célibataires, ainsi que les 2/5 à 30-39 ans. Près des 2/3 des hommes de plus de 50 ans ont au moins 2 épouses. Au total, 62 hommes mariés se partagent 95 épouses*

## Population Mossi

Population totale recensée: 235 personnes (dont 9 absents, en migration de travail)

Nombre d'enclos dénombrés: 37 (dont 5 se décomposent en deux exploitations), soit 6,1 personnes présentes par enclos (6,4 émigrés compris)

Répartition des enclos selon le nombre de personnes présentes:

1-4 personnes	15 enclos	soit 18% de la population
5-8	14	43
9-12	7	31
12 et +	1	8

*A Donsin, près de Nobéré, chaque enclos réunit 6,4 personnes -7,5 émigrés compris (REMY, 1972)*

### Structure par âge et par sexe (population présente)

	<u>Effectif</u>		<u>Ensemble</u>		<u>Nombre H/100 F</u>
	<u>Hommes</u>	<u>Femmes</u>	<u>Effectif</u>	<u>%</u>	
< 15 ans	32	51	83	37	63
15-29	20	28	48	21	71
30-44	24	22	46	20	109
45-59	20	13	33	15	154
> 60	<u>7</u>	<u>9</u>	<u>16</u>	<u>7</u>	<u>78</u>
	103	123	226	100	84

- *L'effectif des hommes de <30 ans est déficitaire: des garçons sont confiés à un parent au pays Mossi; plus âgés, ils sont dans une école coranique; des jeunes adultes sont partis en migration de travail.*

- *Les femmes âgées (>45 ans) devenues veuves retournent au pays Mossi, sauf si un fils peut prendre en charge la famille.*

### Structure matrimoniale

Situation matrimoniale des hommes:

	<u>Célibataire</u>	<u>1 épouse</u>	<u>2 épouses</u>	<u>3 épouses</u>
20-29 ans	8	4		
30-39	6	9	6	
40-49	5	8	3	1
+ 50	<u>4</u>	<u>4</u>	<u>5</u>	<u>2</u>
	23	25	14	3

*Les 42 hommes mariés se partagent 62 épouses. Au-delà de 40 ans, près de la moitié des hommes mariés sont polygames; inversement, une dizaine d'hommes sont célibataires (ou séparés, veufs)*

Origine des épouses:

<u>Age</u>	<u>pays Mossi</u>	<u>Autres immigrés</u>	<u>Kasséna</u>
15-29 ans	13	13	
30-44	17	5	
> 45	11	1	1

*La part des épouses choisies au sein d'autres familles immigrées s'est nettement élevée au cours des 10 à 15 dernières années.*

## Annexe N°5. Kana, Nikouem, Saro. Structures agricoles.

### Exploitations Kassena

#### Surfaces cultivées par exploitation (ares)

	<u>Ch. Village</u>	<u>Ch. Brousse</u>	<u>Ensemble.</u>	<u>par pers.</u>	<u>par actif</u>
<b>Kana</b>	145 (81%)	33 (19%)	178	18	30
<b>Nikouem *</b>	1269 (59%)	901 (41%)	2170	38	56
<b>Saro</b>	94 (4%)	2208 (96%)	2302	46	77

\* non compris 4 exploitations, très petites, dirigées par des veuves

*Les champs de brousse représentent l'essentiel des espaces agricoles à Saro. Ils sont peu étendus à Kana, où par ailleurs les surfaces cultivées par personne, par actif sont faibles.*

#### Nature des cultures ( % des surfaces cultivées par type de champs)

	<b>Kana</b>		<b>Nikouem</b>		<b>Saro</b>	
	<u>Ch.V.</u>	<u>Ch.Br.</u>	<u>Ch.V.</u>	<u>Ch.Br.</u>	<u>Ch.V.</u>	<u>Ch.Br.</u>
Maïs	13		5		17	2
Maïs + tabac	6		5		40	
Maïs + sorgho blanc					41	73
Sorgho rouge	49		70	4		
Petit mil						9
Sorgho blanc		100	5	94		
Arachide + pois	31		13			13
Coton, riz				1		1
Tubercule, condiment			1		2	2

*Dans les champs de village de Saro, le maïs est quasi exclusif, parfois associé au tabac ou sorgho rouge; le sorgho blanc (mêlé au maïs) prédomine dans les champs de brousse, où il alterne avec l'arachide, le petit mil. A Kana et Nikouem, le maïs (seul ou mêlé au tabac) couvre des surfaces relativement étendues dans les champs de village, mais ces derniers sont voués surtout au sorgho rouge et à l'arachide; les champs de brousse sont consacrés presque exclusivement au sorgho blanc.*

### Exploitations Mossi

#### Surfaces cultivées par exploitation (ares)

	<u>Ch.village</u>	<u>Ch. brousse</u>	<u>Ensemble</u>	<u>par pers.</u>	<u>par actif</u>
<b>Kana</b>	203 (46%)	243 (54%)	446	37	50
<b>Nikouem (Avio)</b>	655 (39%)	1037 (61%)	1692	51	81
<b>Ouedanghin</b>	922 (64%)	522 (36%)	1444	54	80
<b>Tankwolo</b>	715 (99%)	4 (4%)	719	48	72
<b>Donsin (pays Mossi)</b>	57%	43%		54	102

Les surfaces cultivées par personne sont comparables dans les trois quartiers de Nikouem et à Donsin. Dans ce village, elles sont plus étendues rapportées au nombre d'actifs; elles sont limitées à Kana.

Nature des cultures (% des surfaces cultivées par type de champs)

	<b>Avio</b>		<b>Ouedanghin</b>		<b>Tankwolo</b>		<b>Kana</b>		<b>Donsin</b>	
	<u>Ch.v.</u>	<u>Ch.br</u>	<u>Ch.v.</u>	<u>Ch.br.</u>	<u>Ch.v.</u>	<u>Ch.br.</u>	<u>Ch.v.</u>	<u>Ch.br.</u>	<u>Ch.v.</u>	<u>Ch.br</u>
Maïs	12		5		3		12		3	
Maïs + tabac	2		7				9			
Sorgho rouge	73		45	24	41		39		35	
Petit mil			3		3		3		34	1
P.mil + S.blanc			10							66
Sorgho blanc		89	11	73	41		97			26
Arachide + pois	12		9		9		32		23	
Coton, riz		11	5	3	2		6		3	
Tuberc.+ condim.	1		5		1		1		2	7

Ch.v. : champs de village

Ch.br. : champs de brousse

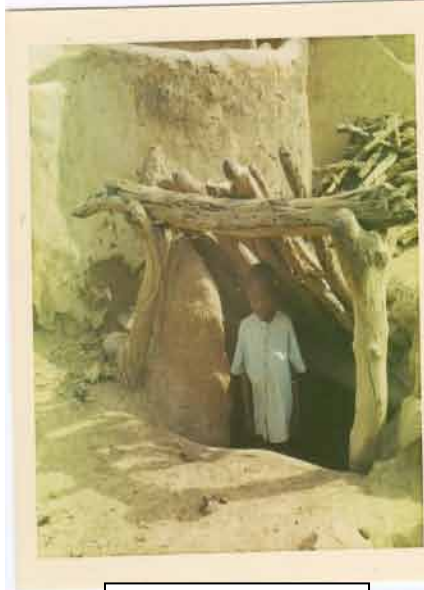
Récemment installés, les immigrés de Tankwolo concentrent tous leurs champs autour de l'habitat (mais des défrichements sont déjà effectués à quelques centaines de mètres en vue de la prochaine campagne agricole). Deux auréoles de cultures se distinguent: autour des enclos, maïs, tabac et surtout sorgho rouge ou petit mil; plus à l'écart, un peu d'arachide et principalement du sorgho blanc

La majeure partie des terrains cultivés par les Mossi de Ouedanghin demeurent près de l'habitat; le sorgho rouge prédomine, associé à une gamme variée d'autres plantes (petit mil, arachide, coton) et -tout près des enclos- maïs et tabac. La plupart des champs de brousse s'étendent sur les terres d'un village abandonné (Guieogo); ils sont voués essentiellement au sorgho blanc (surtout) et rouge. Le haricot s'infiltré dans presque toutes les parcelles.

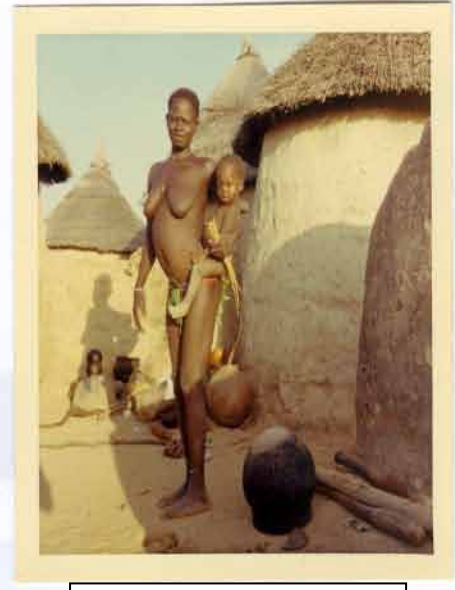
Dans le quartier Avio de Nikouem et à Kana, l'habitat mossi est accolé à celui des villageois. Les champs de village sont relativement peu étendus: maïs et tabac, et surtout sorgho rouge et arachide prédominent. Dans les champs éloignés, le sorgho blanc est presque exclusif.

## Références bibliographiques

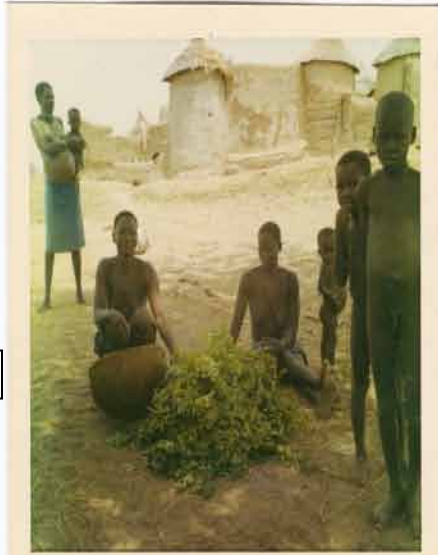
- BINGER C. Du Niger au golfe de Guinée par le Kong et le Mossi. Ed. Hachette, Paris. 2 vol. 1892
- CHANOINE L; Mission au Gourounsi. In "*Bull.Soc.Géogr.commerciale de Paris*", T.19, N°11. 1897
- DITTMER K; Die sakralen häuptlinge der Gurunsi im Obervolta Gebiet. In "*Mitteilungen aus dem museum für völkerkunde in Hamburg*", N° 27. 1961
- HOLDEN J.J. The Zabarima conquest of North-West Ghana. In *Transactions of historical society of Ghana*, vol.8, part 1. 1965
- IZARD M. Introduction à l'histoire des royaumes Mossi, *Rech. Voltaïques*, 1970, N° 12-13,
- KALOGA B. Etude pédologique des bassins versants des Volta blanche et rouge en Haute-Volta. *Cahiers ORSTOM, série Pédologie*, 1966, 4, (fasc. 1, 3)
- MANOUKIAN M. Tribes of the Northern territories of the Gold Coast. IAI, Ethno.Survey of Africa. 1952
- MARC L. Le pays Mossi. Ed.Larose, Paris. 1909
- NICOLAS F.J. La question de l'ethnie "Gourounsi" en Haute-Volta (AOF). in *Africa*, vol.22, N°2. 1952
- PAGEARD R. Le droit privé des Mossi. Tradition et évolution, *Recherches Voltaïques*, 1969, N° 10, 216 p., N°11.
- REMY G. Les mouvements de population sur la rive gauche de la Volta rouge. *Cah.ORSTOM, série Sc.Hum.*, 5 (2), 1968
- REMY G. Donsin. Les structures agraires d'un village mossi de la région de Nobéré, *Recherches Voltaïques*, 1972, 15.
- REMY G.- al. Les migrations internes Mossi. Des aires-refuges du passé aux terres neuves d'aujourd'hui. Doc. Ronéo. ORSTOM, 1975
- ROUCH J. Conquêtes Zerma dans le Gurunsi (1856-1900). Manuscrit, s.l., s.d. (CVRS, Ouagadougou)
- SKINNER E. Les Mossi de la Haute-Volta. Nouveaux Horizons, Paris, 1972, 452 p.
- TAUXIER L; Le Noir du Soudan. Pays Mossi et Gourounsi. Ed.Larose, Paris. 1912
- TAUXIER L; Nouvelles notes sur le Mossi et le Gourounsi. Ed. Larose, Paris. 1924
- ZWERNEMANN J. Shall we use the word "Gurunsi". in *Africa*, vol. 28, N°2. 1958
- ZWERNEMANN J. Zur sozialordnung des Kasena von Po (Obervolta). in *Tribus*, N°12. 1963



Entrée d'une ferme



Cours à l'étage supérieur



Entrée d'une étable

Entrée d'une ferme Kasséna

Préparation des feuilles pour la sauce  
Au 2° plan: mur extérieur de la ferme



Débroussaillage des champs de case  
Repousses d'acacia (F.albida)



Semailles

Petite ferme Kasséna



Entrée d'une ferme Kasséna



Cases et cours à l'étage supérieur d'une ferme Kasséna



Enclos mossi



